This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

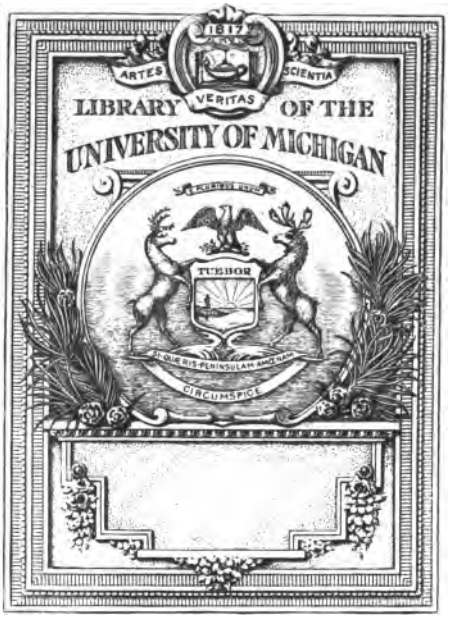
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 941,026


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
R436 mm
1883
V.13

MONSIEUR NICOLAS

TOME XIII

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE, Nicolas Edme

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME XIII

PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur

1883

MONSIEUR NICOLAS;

OU

LE CŒUR-HUMAIN DÉVOILÉ.

PUBLIÉ PAR LUI-MÊME.

'Eén 'ekàſtos mandàken homizai.
Suam quisque pellem portat.

AVEC FIGURES.

Tome Sept. Treiz. Partie.

Si, quand j'eûs toutes ces avantures, dont je rougis, j'avais été Republiquain, je ne les aurais pas eües, & j'euſſe été vertueux.

Imprimé A LA MAISON;

Et ſe trouve à PARIS

Et chés tous les Libraires de l'Europe; car cet Ouvrage est pour toute la Terre.

M. — DCC. — XCVII.

Div
Program
10-16-48
64528

MONSIEUR NICOLAS

MON CALENDRIER

[Les Noms de ce Calendrier (*a*) qui manqueront dans le MONSIEUR NICOLAS, se trouveront dans le DRAME DE LA VIE, autre Supplément.]

© 10-27-48 FDW

HIER, 14 Septembre 1790, l'âme encore émue, la tête encore remplie du vingt-unième anniversaire de la rue *Saintonge,* que je célébrais ce jour-là, il me vint 1790
en idée d'écrire mon CALENDRIER : c'est-à-dire, la Liste historique et journalière des *Commémorations* que je fais des femmes et des hommes dont il est parlé, soit dans cet Ouvrage-ci, soit dans le *Drame*

(*a*) Restif écrit KALENDRIER, ce qui explique le K majuscule sur le titre dont nous donnons le fac-similé. (*N. de l'Éd.*)

de la Vie. Après y avoir réfléchi mûrement, il m'a paru que mon Calendrier, tel que je le concevais, formerait une Table utile, et peut-être nécessaire. L'ordre sera chronologique; ce qui veut dire, que mes plus anciennes connaissances rempliront les premiers mois. Je ne répéterai pas les détails déjà consignés dans cet Ouvrage-ci. Souvent il y aura deux femmes sous un seul jour. La raison en est, que mon Calendrier, embrassant plus de soixante ans, plusieurs femmes y peuvent coïncider. En marge seront par première et dernière les années qu'aura duré la connaissance. J'aurai donc à commémorer beaucoup plus de trois cent soixante-six femmes. Je citerai quelquefois la page où se trouvent les Personnages commémorés.

Voilà quel est l'ordre que je vais suivre. J'ajoute que je différencierai, par la grosseur du caractère, les Objets les plus intéressants, tels que JEANNETTE, COLETTE.

CALENDRIER

JANVIER

— 1er —

EDME RESTIF, mon respectable père; et mon aïeul PIERRE. (On a lu leur Vie.) 1734

BARBARE FERLET DE BERTRO, ma digne mère, la meilleure des femmes. (*Ibid.*)

Ces trois Portraits en buste, en une seule Estampe. Je puis seul donner les vingt-quatre Sujets. 1er et 2e portrait

AGATHE TILHIEN. Jolie paysanne de Sacy, brune, propre, et qui avait toujours un padoue bleu pour attache à ses souliers. C'est elle qui, dès l'âge de quatre ans, me donna la première idée d'un joli pied. J'aimais à voir le sien, et j'aurais touché, baisé sa chaussure avec plaisir; 1737

tandis que j'avais le plus grand dégoût pour celle des hommes et des vieilles femmes.

Commémoration du baiser sur sa jolie bouche, que me présenta Sara le 1er Janvier 1778.

3e et 4e portrait NICOLAS FERLET, mon aïeul maternel.
LOUIS-B. COLLET, père de Madame Parangon.

Ces deux portraits dans une même estampe.

— 2 —

REINE MINÉ. Jeune blonde très jolie, qui me plaisait beaucoup dans mes premières années; j'aimais son chignon, que je trouvais plus agréable que les bruns. Elle
1738 était fille de cette *Marion-Claudon,* qui prenait les sœurs, les nièces ou les gouvernantes des curés pour leurs femmes; trait qui me resta.

— 3 —

MARIE PIOT. Fille de Thomas, l'associé de mon père pour la ferme de Sacy. A l'âge de trois ou quatre ans, dès que je me trouvais libre, je courais chez elle, parce que son teint rouge me la rendait jolie. C'est elle qui me portait à vêpres; et j'aimais beaucoup qu'elle me portât, parce qu'elle passait sa main à nu sous ma jaquette, et qu'elle la promenait partout, pour me chatouiller. Sa noce est la seule de village à laquelle je me sois trouvé. C'était une bonne fille; elle a été bonne épouse.

— 4 —

MADELEINE PIOT. Sœur de la précédente; blanche, potelée. Je la trouvais plus jolie que les colorées, comme Marie, sa sœur, et Reine Miné; mais les femmes pâles,

que j'ai toujours préférées, m'intimidaient. D'où vient cela? C'est, je crois, que les colorées ont l'air gai, encourageant; au lieu que les pâles ont l'air sérieux, réfléchi. Et ce goût de préférence pour les femmes d'un caractère sérieux, je l'ai eu pour les romans attendrissants, les pièces de théâtre touchantes : la même cause me rend ennemi du persiflage. Madeleine Piot a eu dans la suite de terribles aventures, racontées dans mon *École des Pères!* Elle a été mariée malgré elle, a quitté son mari, avant la consommation, parce qu'elle aimait Jean Tilhien, frère d'Agathe. La nuit de ses noces fut employée à traverser les bois, pour courir seule, chargée d'un paquet, de Sacy à Auxerre; elle trouva le coche d'eau prêt à partir, et vint à Paris, d'où son père et son mari l'ont enlevée deux fois; mais elle échappait toujours.

— 5 —

NANNETTE PIOT. Troisième sœur, très jolie, mariée au jeune Chevanne. Un trait qui me frappa, c'est qu'à son beau dimanche, dansant des bourguignotes devant la porte à Mme Rameau, son mari lui dit assez durement de s'aider, quand il l'enlevait. « Comment peut-on être dur, » avec une si jolie mariée? Ha! quand j'aurai une femme, » comme je l'aimerai! » Ce fut la première fois que j'eus des idées de bonheur par l'amour; et je les dois à Nannette Piot : c'est pourquoi j'honore sa mémoire. 1739

— 6 —

CATHERINE PANNETERAT. Bonne et jolie fille de Nitry, servante à la maison, lorsque j'avais quatre à cinq ans. Elle est devenue la femme de Jean Tilhien, le même auquel on avait refusé Madeleine Piot. Elle avait de moi un soin extrême. Un libertin, son compatriote, nommé 1740

Landouille, la caressa un jour très librement devant moi, en lui disant qu'il était en chaleur. Catherine, sans rien dire, courut à la cuisine, et jeta par la fenêtre une seille d'eau sur le garçon en chemise... Mon père revenait de la charrue : « Que lui fais-tu donc là, Cathain? — Je » refraidis Landouille, qui est en chaleur. » Dans ma petite tête, je comparais Landouille à un chien et Cathain à la femelle non en chaleur qui repousse.

Commémoration de mon joli goûter des Rois, avec Sara, en 1781.

— 7 —

1741 NANNETTE BELIN. Cette jolie jeune femme était épouse de Louis Pruneaux, qui la caressait devant moi, en aiguisant des échalas. Voyez la PREMIÈRE ÉPOQUE, p. 53.

— 8 —

NANNETTE COUCHAT. Fille a la *Polie*, brune, depuis femme du voluptueux Thomas Carré. En lui faisant l'amour pour le mariage, il la renversa un soir, devant moi, dans la grange, sur des hottons, sorte de vannures où il reste du grain, et qu'on donne aux chevaux quand on manque d'avoine. C'est la première fois que j'ai vu posséder une femme : debout, immobile, n'échappant rien, j'étais tout attention. Que de réflexions je faisais sur ce grand mystère de la Nature, que l'accouplement des chiens et des taureaux m'aidait à comprendre! La fille à la mère Polie était notre plus proche voisine, avant que mon père se fût déterminé à occuper la Bretonne, où était un fermier.

— 9 —

1742 MADELEINE CHAMPEAUX. C'était la belle, à Sacy, comme Ursule Lamas, à Nitry. Elle était très coquette,

fréquemment habillée de blanc, et le goût de sa chaussure me frappait. Je la trouvai un jour impudente, parce qu'elle parlait avec ostentation de ses amoureux, dont elle se vantait à ses compagnes, à qui elle en céda deux ou trois.

— 10 —

FANCHON BERTHIER. Sœur utérine de mon ami Étienne Dumont, et petite-fille du bon maître d'école de mon père, ce digne Berthier, dont il est parlé dans la *Vie d'Edme Restif*. Cette jolie fille avait le teint délicat et rosé : c'est une de celles dont j'ai désiré de faire ma femme. 1743

— 11 —

MARIE FOUARD. Belle brune : c'est réellement la première qui m'ait fait connaître la tendresse. L'impression ne resta superficielle, que par le manque de suite et mon extrême jeunesse. C'est ma première inclination.

— 12 —

MADELEINE PIOT. Cousine de celle du même nom, compagne de Marie Fouard, et celle dont je préférais la compagnie, en l'absence de ma jeune maîtresse. Une preuve irrécusable de préférence, était de dévorer une fille au jeu du *loup*. 1744

— 13 —

MADELEINE DROINC. Jolie fille, sœur du mari qu'a depuis eu Marie Fouard.

— 14 —

MARGUERITE MINÉ. Cousine de Reine : c'était notre plus proche voisine, lorsque nous avons demeuré à la 1745

Bretonne, et c'est la première femme que j'aie possédée en homme. Voyez ce récit (tome II, p. 105).

— 15 —

NANNETTE PRÉCY. C'est la mère de ZÉPHIRE, et la première de toutes les femmes qui m'ait inspiré le désir du coït, en me causant les signes de la virilité... On a vu (tome I, p. 106 et suiv.) comment mes désirs se réalisèrent. Je ne revis Nannette qu'en 1758.

— 16 —

JULIE BARBIER. Jeune écolière de Joux, et ma camarade, bonne, belle, ayant l'âme la plus sensible; ce qui peut-être aura fait son malheur. *Barbier* n'était pas son nom : elle était fille d'un premier mari. J'ai depuis eu des raisons de croire que Julie, qui avait encore un autre prénom, était la même personne que Julie Omphale Cœurderoi, de Dijon. Je fais sa commémoration avec effusion de cœur. Il y a aujourd'hui, 31 Janvier 1797, cinquante-un ans quatre mois que je l'ai quittée.

— 17 —

EDMÉE BOISSARD. Ma petite-cousine, la plus jolie fille de Nitry, et qui ressemblait beaucoup à Jeannette Rousseau. Edmée me rendit infidèle à Marie Fouard, en m'inspirant non des désirs, comme Nannette Précy, mais de la tendresse. C'est la première fille dont les attraits m'aient ébloui.

— 18 —

URSULE LAMAS. Superbe fille, la déesse ou la Vénus des environs; car il n'y avait pas de danse aux fêtes patronales, où elle ne fût invitée : elle effaçait tout par son éclat. Voyez l'Histoire.

— 19 —

NANNETTE GAUTERIN. Ma cousine, la première personne de son sexe dont le baiser m'ait causé une sensation voluptueuse. Jamais on n'eut la peau si douce... Je l'honore sous ces deux points de vue.

— 20 —

SUZANNE COLAS. Jolie nièce de M. Ant. Foudriat, et la première demoiselle que j'aie vue : elle avait des souliers de soie, que j'admirai beaucoup ! 1743

Commémoration de MADELON BARON, pour mon acrostiche et la possession de cette amie. 1753

— 21 —

GENEVIÈVE. La marchande foraine, que je trouvais belle, parce qu'elle était propre. Ce fut elle qui me donna la première idée du concubinage. 1743

— 22 —

SOPHIE COMPAGNOT, de Vermenton. Fille élégante, à la taille de nymphe, qui me donna la première idée d'une grande demoiselle; mais fière, imposante.

— 23 —

MONIQUE CUISINIER, qui demeurait tout vis-à-vis mon beau-frère Michel Linard. Je me cachais à une petite fenêtre, pour la regarder. Elle s'en aperçut, et comme j'étais encore joli, elle monta au premier, d'où elle m'examina. Je la cherchais des yeux, et je me parlais à moi-même : « Elle n'y est plus la jolie demoiselle au petit » tablier vert !... » Je levai la tête, en achevant ces mots, et je vis à Monique un petit air dédaigneux, qui me mortifia beaucoup !... Mais je vais voir COLETTE.

— 24 —

JOSÉPHINE COLLET. Sœur aînée de Madame Parangon. Je passais un jour devant la porte de son père, la première fois que j'étais écolier à Vermenton; elle dit : « Voilà un » petit Restif de Sacy. » Sa mère m'appela; elle portait sa Fanchette dans son sein, et tenait par la main sa Colette, qui dit de moi : « Il est joli! » La mère me caressa la joue. Je rougissais, tremblant de plaisir de voir Colette. — « Ha! qu'il est honteux! » dit Manette, depuis Mme Latour, âgée de onze ans. La maman me parlait avec bonté. Je répondais à peine, baissant les yeux, et dès qu'elle m'eut permis de me retirer, je m'enfuis.

— 25 —

CLAUDINE BOUDARD. Cousine de mes sœurs du premier lit. Elle était très jolie! Un jeudi que nous jouions ensemble, elle, ses frères et moi, elle tomba dans le feu, et se brûla tout un côté du visage; de sorte qu'elle resta belle d'un côté, mais elle fut affreuse de l'autre. Elle s'écriait, quand on la pansa : « Mon Dieu! moi, qui étais » si jolie, quel dommage! Ho! si Nicolas de Sacy allait » me trouver laide! »

— 26 —

1745 GOTON DATHÉ. Fille d'un huissier de Vermenton. Elle était venue à Sacy, avec son père; ils dinèrent à la maison. Je la trouvais jolie. Dans l'après-dînée, nous jouâmes; la poulie de la grange nous servit d'escarpolette. Goton fut branlée de préférence. Elle était bien chaussée, en bas blancs et en jolis souliers de ville. Elle était plus âgée que moi de deux à trois ans; elle me donna des désirs, et ce fut avec elle et sur elle que je me permis les premiers attouchements libertins.

— 27 —

LOUISON BOUJAT. Fille de mon âge, six ans, avec laquelle une fille de treize ans, et sans expérience, voulait me faire, coïr. Depuis, lorsque nous avons été raisonnables, Louison, qui était fort rieuse, ne me rencontrait pas sans rougir, et jamais elle n'a osé prononcer un mot devant moi. 1743

— 28 —

MARIE DROINC. Sœur cadette de Madeleine, et que Laurent Tilhien, frère d'Agathe, qui avait six à sept ans plus que nous, força de nous montrer, à tous, de nous laisser examiner et toucher sa nudité sexuelle... Hé! l'on parle de l'innocence des campagnes! Il n'y a des mœurs que chez les gens instruits de la ville et des champs... Si Marie ne s'est pas perdue, c'est qu'elle avait une bonne mère, une bonne sœur, une bonne belle-sœur.

— 29 —

JEANNE DONDAINE. Fille de Léonard, surnommé l'*Homme de bon sens*. Jolie fille, modeste, sensible, qui me disait, dans notre enfance : « Si je savais être votre femme, » Monsieur Nicolas, je serais bien heureuse! Mais cela ne » sera pas; je serai malheureuse; car mon père, comme » celui de Madeleine, me veut marier à contre-cœur. » Puissé-je être malheureuse pour nous deux!... » Bonne fille! 1746

— 30 —

MARTHE-MARGUERITE BOURDILLAT. Jolie fille, depuis femme de Mlo Piot le notaire. Elle est la première fille avec lequelle j'aie voulu faire le grand garçon, en lui prenant un baiser, dans les vignes du Vaurainin, où nous

grappillions tous deux. — « Vous voilà bien avancé ! — » O Marguite ! un baiser sur la joue d'une jolie fille ne » s'oublie jamais ! » Je partis le lendemain pour Paris, avec mon père.

— 31 —

1750 ANNE, sa sœur cadette. Lorsqu'en 1750 et 51, je voulais me faire paysan, voyant de l'opposition dans mes parents à me donner Marie-Jeanne Carré-Lévêque, j'allai songer à la jeune Anne Bourdillat, que ma mère accueillait. Mais je m'aperçus que la première l'aurait emporté cent fois. La jolie Anne a manqué d'être ma belle-sœur, au lieu de Fanchon Piochot, tante de Marthe-Victoire de ma IXe ÉPOQUE.

MADELON RAMEAU. Commémorée le 15, seulement comme l'occasion de la naissance de Zéphire.

FÉVRIER

— 1er —

HONORINE et URSULE SIMON, de Nitry, mes cousines. Mon père avait eu dessein de me destiner Ursule pour femme, avant que ses idées de me mettre à la ville se fussent fortifiées. Fanchon Collet fit évanouir ce projet, ainsi que beaucoup d'autres. 1745

— 2 —

CATHAIN DORÉ. Jolie blonde, amie de mes cousines Honorine et Ursule Simon, d'Edmée Boissard, etc. Elle me dit un jour (car elle était bien plus âgée que moi) : « Restif! votre nom est l'honneur du pays; mais ne dé- » générera-t-il pas? Le voilà qu'il l'est déjà un peu, par » Restif-Tous-les-jours... Ho! maintenez-le, Monsieur » Nicolas, en renouvelant tant de braves gens qui l'ont » porté! Je suis votre parente, par ma mère, fille d'un » Restif, et petite-fille au même degré que vous d'une » Courtenay : si je voyais les Restif déchoir, et devenir » paysans, j'en mourrais de douleur... O mon jeune » cousin! l'avocat Restif, de Noyers, a enrichi ses enfants, » qui sont à Grenoble : vous, notre espérance, devenez » savant et vertueux!... » J'avais onze ans, quand elle me tint ce discours, et elle dix-neuf. 1746

— 3 —

GEORGETTE LEMOYNE. Fille d'un riche parent, qui voulait aussi m'avoir pour gendre, mais en m'élevant à sa manière : « J'en veux avoir de la race! » disait-il à mon père. Mais Edme Restif ne goûta pas ce genre d'éducation. Quant à Georgette, elle me dit un jour : « Je vous » aimerais mieux comme votre père, que comme le mien. » Elle était fort grande.

— 4 —

1741 CATICHE RESTIF TOUS-LES-JOURS. Jolie fille de mon nom, que peut-être mon père et ma mère eussent préférée à toutes les autres, excepté M^lle^ Fanchette, si elle n'était pas morte à dix-huit ans, à Paris, où elle apprenait la dentelle, sous M^lle^ Disson, notre parente, et ma tante Marie, sœur cadette de mon père. Je ne l'avais vue qu'une fois, fort jeune (je n'avais que sept ans), et elle me parut belle.

Commémoration de la plus forte marque d'attachement de Sara, crue tendre alors, dévouée.

— 5 —

1746 PAULINE PIGACHE. Jeune fille de Paris, que je connus dans le coche d'Auxerre, pendant le jour et demi que j'y restai, comme on l'a vu à ma Seconde ÉPOQUE. Nous nous familiarisâmes ensemble, et elle m'appela son mari. J'ai toujours eu présente, depuis, l'impression que fit sur moi l'aisance d'une petite Parisienne, revenue à la Nature à force de s'en être écartée. Elle était de la rue *Sainte-Marguerite*, et son père marchand mercier. J'ai lieu de croire que c'est la même dont le père Modiné parla depuis pour moi, en Octobre 1752, dans son voyage à

Sacy. Je la quittai le second jour, quoiqu'elle m'attachât, les coups de perche du coche m'ayant donné le même remuement de bile que le roulis d'un vaisseau.

— 6 —

HÉLÈNE CLOU. Jeune fille de *Villejuif*, à laquelle mon père paya notre hébergement le matin de notre arrivée à Paris. Nous avions passé la soirée ensemble, mon père ne voulant pas se présenter le soir chez son fils l'abbé Thomas. Elle me faisait mille prévenances, à cause de ma timidité. Je lui contai mes petites affaires, lui promettant que je la viendrais voir quand je serais enfant de chœur.

— 7 —

Sœur MÉLANIE MIJOT. Jeune et jolie sœur, secrétaire 1747
de la Sœur Supérieure des Sœurs grises à la maison de Bicêtre. C'était une enfant trouvée, favorite, comme toutes les jolies. Je la regardais toujours malgré moi. Un jour, elle me dit : « Petit frère, on dit que vous êtes le » frère de Monsieur l'abbé Thomas? — Oui, ma sœur, » (lui répondis-je en rougissant). — « Mais tâchez de ne pas » être Janséniste comme lui, et de rester dans la mai- » son. » Elle me caressa les joues. J'étais fort ému, et rouge comme une cerise, aise et honteux tout à la fois. On a vu, dans l'Histoire, ce qui en est résulté.

— 8 —

Sœur PINON. Grande et assez jolie fille, sœur grise, chargée de nous peigner. J'avais un singulier plaisir à me cacher le visage entre ses cuisses. Elle s'en aperçevait, et me disait, en me pressant la tête : « Prends du plaisir, » mon petit Augustin! prends! » Et elle en prenait elle-

même. Dans notre infirmerie, où elle me mena un jour, elle me fit palper tous ses charmes... Ha! si elle avait su que j'étais déjà père!... J'honore tous les êtres qui m'ont fait connaître ou donné le plaisir.

— 9 —

Sœur SAINT-AUGUSTIN, grosse maman, de quarante à quarante-cinq ans, qui avait un département dans la maison. Elle m'inspirait de violents désirs, quand je l'approchais en allant au linge, avec mes camarades. Elle s'en aperçut : « Mon fils, » me dit-elle un jour, « vous portez mon nom, et je m'intéresse à vous » (je m'appelais frère AUGUSTIN, nom que j'ai voulu conserver depuis); « vous avez des yeux de feu; je crains pour vous le » ravage des passions : suivez mon conseil; détournez » les yeux de ce qui vous tente, et tenez-les fermés, » comme Monsieur l'abbé Thomas... J'observe que vous » regardez plutôt mon pied que mon visage ou ma » gorge... Ha! que ce goût annonce de volupté!... Que » cherchez-vous dans mon pied? ... Les femmes vous » perdront, petit coquin! car, avec ce goût-là, toutes » inspirent, laides et jolies!... » On a vu le reste... Je commémore cette femme véridique, qui donnait envie de ne pas faire ce qu'elle disait. Quelle fraîcheur potelée!

— 10 —

ROSALIE ou CHOUX-CHOUX, petite infortunée, envoyée pour le traitement, à l'âge de douze ans... Elle était fille d'un compagnon imprimeur à la presse, nommé *Ferret,* et c'était sa mère qui l'avait prostituée. Après sa guérison, la Sœur Supérieure la garda, l'instruisit, et la donna pour secrétaire à Sœur Saint-Augustin. Un jour, que j'étais allé avec Frère Joseph, mon camarade, de-

mander des robes pour notre vestiaire, on envoya Rosalie avec nous, pour les prendre au magasin. La jeune sœur, alors âgée de seize à dix-sept ans, me dit tout bas : « Frère Augustin, Madame la Supérieure vous aime » bien,... et moi aussi; mais je hais ce vilain roux de » Frère Joseph, qui est avec vous .. Venez, venez ! » Elle me mena dans une autre chambre, où elle me dit de l'embrasser. J'étais tout honteux. Rosalie, qui avait de l'usage, m'agaça, m'enhardit, et me fit toutes les avances... Je fus heureux pour la troisième fois (Nannette, Julie Barbier et Rosalie). Sœur Saint-Augustin le sut, mais n'en parla pas; elle n'en aima pas moins Rosalie; mais elle la surveilla.

— II —

Lorsque nous eûmes été chassés de Bicêtre, pour cause de Jansénisme, par Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, les trois confesseurs de Jésus-Christ, l'abbé Thomas, M. Maurice et moi, nous allâmes nous cacher à Vitry, non dans notre maison de campagne d'enfants de chœur, mais chez les bonnes dévotes qui nous la louaient. Il y avait là une petite nièce, appelée PAULE, confite en piété, qui n'avait jamais levé les yeux. Je la voyais à sa fenêtre, séparés que nous étions de toute l'étendue d'un grand jardin, et je trouvais du plaisir à la considérer. J'étais presque toujours seul : mes deux maîtres allaient à Paris, ou ailleurs, visiter les honnêtes gens. Il arriva qu'un jour les deux dévotes allèrent aussi à Paris. On nous permit, à chacun en particulier, d'aller dans le jardin. Nous nous y rencontrâmes, et nous passâmes ensemble quelques heures délicieuses, jouant et courant avec naïveté. La jeune personne avait tant d'innocence, que je l'aurais possédée, sans des obstacles que je ne pus

vaincre, ayant toujours été guidé. J'étais trop jeune, d'ailleurs, pour emporter une virginité : cette victoire était au-dessus de mes forces.

— 12 —

MANON-E. LERICHE. Notre retraite à Vitry n'étant pas sûre, il fallut que les confesseurs de Jésus-Christ en cherchassent une autre. Comme je ne devais pas être fort exposé à la persécution, on me plaça chez mon beau-frère, mari de ma sœur Marie. Vis-à-vis était un maréchal, appelé Leriche, qui avait une fille de quinze à seize ans très agréable, mais qui n'était pas encore cette beauté brillante, célèbre depuis sous un autre nom. En qualité de voisin, le petit persécuté pour la grâce efficace se familiarisa insensiblement avec elle. Mlle Leriche était avant l'âge des passions; elle n'avait que la facilité de l'innocence : mais elle avait une gorge naissante superbe, et ce fut en elle que ce genre de beauté me frappa pour la première fois. Je ne touchai pas, je baisai ce beau sein, etc. C'est Madame DESCHAMPS.

— 13 —

ESTHER la noire. Derrière la maison de mon beau-frère, dans la grand'rue, demeurait un Américain, qui avait amené des Iles deux filles naturelles qu'il avait eues d'une noire. Esther, l'aînée, était très jolie, très ardente; elle avait surtout un sourire délicieux. Elle nous surprit un jour, Manon-E. Leriche et moi. Elle ne sonna mot... On a lu le reste de l'aventure. Esthérette est notre fille.

— 14 —

Madame HENNEBENNE. En revenant à Auxerre par le coche, mon frère l'abbé Thomas, qui allait réciter son

bréviaire avec des Jansénistes dans une cabane, me laissait avec la vivandière. Dans la chambre du commis, était une grosse maman, qui ressemblait fort à la Sœur Saint-Augustin. Cette dame m'appelait auprès d'elle, et nous causions. Elle me faisait beaucoup d'amitiés, et me croyant plus neuf que j'étais, elle se servit de moi deux ou trois fois, pendant que le commis du coche allait à ses acquits. Je me prêtais naïvement à tout, mais avec beaucoup de vivacité. Aussi m'appelait-elle « Charmant » petit homme ! .. » L'abbé Thomas lui fit beaucoup de remercîments de ses bontés pour moi.

— 15 —

Suzanne Decourtives. Dévote de Chablis, âgée de vingt-sept ans, qui venait se confesser à mon frère, le curé de Courgis. Un âne était sa monture, et nous l'en descendions, mon camarade Huet et moi. Je ne touchais pas sans émotion la peau douce de son bras, et en arrangeant le panier, je palpais quelquefois son pied, chaussé en soie ou en castor. Je ne sais pourquoi les désirs qu'elle m'inspirait avaient toujours quelque chose de brutal et d'emporté. Un soir que je m'étais mis à genoux derrière elle, pendant la prière d'après souper, elle excita de si violents désirs, que, m'étant prosterné, je baisai son pied mignon. Elle s'en aperçut, et rougit, mais elle me fournit une excuse : « Vous avez bien de l'humilité ! » me dit-elle. — Je n'en saurais trop avoir devant vous, Made» moiselle. » Son histoire est dans les Provinciales, *Chablis*. 1748

— 16 —

Marguerite Paris. Cette fille, de quarante ans alors, est une des femmes que j'aie le plus violem-

ment désirées : je brûlais pour elle, avant d'avoir aperçu Jeannette Rousseau, et elle m'inspira encore des désirs après. On a vu, dans ma IIIe ÉPOQUE, ce qui est résulté de notre liaison. Ce n'est pas la première femme avec laquelle j'aie été homme; mais c'est la première qui m'ait procuré une réalité de tendresse.

— 17 —

NANNETTE NOLIN. Quoique à Courgis, avant de voir Jeannette Rousseau, j'errais de jeune fille en jeune fille, à mesure que je les voyais quêter à l'église, ou traverser le chœur, pour aller à la table de communion. Ainsi, les femmes et les filles des marguilliers furent les premières que je remarquai. Nannette était une adolescente de quinze à seize ans, ayant l'éclat et la fraîcheur de la rose. Je lui dois une foule de chimères agréables, qui me sauvaient l'ennui d'un office de trois heures, et des longs sermons de M. le Curé, du catéchisme, du salut.

— 18 —

Madame NOLIN, mère de Nannette. Jolie femme, encore jeune, ayant de belles couleurs; mais comme Mlle Decourtives, elle excitait la brutalité des désirs. Je désirais ainsi les femmes plus âgées.

— 19 —

Madame CHEVRIER. Jeune femme charmante et sans enfants. Elle m'a fait faire bien des chimères de bonheur! Un soir qu'elle sortait du presbytère, j'étais si échauffé par les désirs qu'elle m'avait inspirés, qu'en la voyant passer, j'allai me jeter à son cou; je l'embrassai

cinq ou six fois. Elle crut que c'était zèle et dévotion, à cause des bons sentiments qu'elle venait de montrer dans la conversation. Elle riait en me les rendant : — « Le » bon enfant ! le pauvre enfant ! » disait-elle... « Allons, » allons, c'est assez ! » Ha ! ce n'était pas là une dévote de ville ! elle ne serait pas restée en si beau chemin... Je revins alors à moi-même, et la crainte du curé réprima mon érotisme.

— 20 —

Marianne Taboué. Grande, jeune, riche et jolie paysanne, unique héritière. Elle était filleule et cousine de Marguerite Pâris. Elle n'avait que quinze ans. Je la trouvai d'abord la plus aimable personne du bourg; mais Jeannette Rousseau l'effaça.

— 21 —

Joséphette Adine. Grande fille du catéchisme, où la précédente n'allait plus, ayant fait sa première communion. Joséphette était enjouée, très vive, et fort gentille. Je ne lui ai parlé que deux fois, un jour dans la garenne, où elle cueillait des noisettes; je lui aidai, et l'enlevai pour lui faire atteindre un beau bouquet : ce fut pour avoir le plaisir de lui presser la taille, plaisir alors aussi vif pour moi que l'eût été pour un autre la jouissance complète.

— 22 —

Mademoiselle Droinc. Fille du Procureur fiscal, depuis femme de Rousseau, frère de Jeannette : belle et grande fille, sérieuse, modeste, une de mes houris; car, à l'église, mon imagination vagabonde et inoccupée me composait un sérail de tout ce qu'il y avait de joli dans

la paroisse, comme on l'a vu dans la malheureuse histoire de mes vers érotiques.

— 23 —

Madame DE GERMIGNY. Il faut savoir que mon frère le curé était joli homme; il avait des dévotes véritables, et quelques-unes de fausses : celle-ci en était une. Elle était belle et délicate; mais elle ne venait que pour tenter le Saint, qui résista. J'admirais cette jolie femme, qu'on ne nous laissait qu'entrevoir. Elle me remarqua : elle observa le feu de mes yeux, le désir exprimé par tous les muscles de mon visage; elle résolut d'avoir un adolescent, qu'elle croyait vierge et sans expérience. Elle choisit le temps où le curé remplissait son devoir dans sa paroisse. Elle me fit signe. J'allai auprès d'elle en rougissant comme une fille. Elle me laissa voir des charmes qui m'éblouirent .. « Mon petit frère, ma femme de » chambre est à Chablis, et j'ai besoin d'un service... » Ho! il fut singulier! *Os superius ego, os inferius illa conjunximus*... Je travaillais fortement, et j'avais lieu d'espérer un plus grand bonheur, quand l'abbé Thomas se fit entendre. La dame me repoussa. Je fus alerte. Elle serra tous ses bijoux, et me renvoya d'un geste souriant. Nous ne pûmes nous rejoindre... Cette échappée fit le plus grand tort à mes mœurs.

Commémoration de mon départ de Paris, la fatale année 1759, il y a trente-huit ans en 1797.

— 24 —

SOPHIE JEUDI. Jeune et jolie personne, mariée avec un jeune homme de Clamecy, qu'elle n'osait pas même regarder, et qui n'osait lui toucher... Elle était vierge, et peut-être l'étaient-ils tous deux. Il est impossible d'ex-

primer combien cette petite aventure, qui me fut racontée par Marguerite, en revenant d'Auxerre, m'a fait imaginer de chimères de bonheur. Voyez la 83e *Contemporaine.*

— 25 —

MANON PRUDHOT. Ce fut le jour que je dînai avec Marguerite, à côté de la belle Sophie Jeudi, que je vis Manon Prudhot pour la première fois, jeune, svelte, comme on l'est à quinze ans. Elle me ravit... On peut revoir les détails dans l'Histoire.

— 26 —

JACQUETTE COLLET. On a vu, dans mon Histoire, comment Mlle Collet, l'avant-dernière fille, se moqua de ma timidité, quand on m'envoya de Courgis, demander à M. Collet frère aîné, depuis mari de Monique Cuisinier, l'argent de petits recouvrements qu'il faisait pour le curé. Il y avait là quatre jolies personnes, une demoiselle Quatrevaux, de Saint-Cyr, ma cousine; Madame *Parangon,* tout nouvellement mariée; Mlle Leclerc la riche, et Mlle Jacquette la moqueuse... On connaît cette scène. Mais ce qu'on ignore peut-être, c'est qu'elle fut l'origine du goût de Colette pour moi. Quant à Mlle Jacquette, à laquelle je souhaitai du mal en ce moment, ma malédiction s'est malheureusement vérifiée! Son mari s'est ruiné; je l'ai vue dans la détresse à Paris, avec sa fille aînée, charmante personne, qui depuis a été marchande de modes, rue *Eustache,* près la place *des Victoires.*

— 27 —

AGATHE QUATREVAUX, de Saint-Cyr. Un jour que je traversais ce village, j'aperçus une de mes moqueuses de Vermenton. Son grand-père, alors âgé de quatre-vingts

ans, m'appela, en me reconnaissant à l'air de famille. — « Comment! un Restif passe par Saint-Cyr, sans entrer » chez les Quatrevaux!... » Ce reproche obligeant m'enhardit. Je parus un homme. Agathe me dit : — Ha! » vous voilà comme il faut être, mon cousin! — Made- » moiselle, » lui repondis-je, « naturellement je suis » comme vous me voyez; mais à Vermenton, vous étiez » quatre Belles : c'était trop de trois contre moi. » Le vieillard se prit à rire, croyant que j'entendais une petite malice, et sa petite-fille rougit. — Mon Agathe, » lui dit-il, « ne te joue jamais aux Restif! ils ont la riposte » toujours prête. » On me retint à dîner, pendant lequel ma conversation sensée me rétablit dans l'esprit d'Agathe, qui me loua beaucoup!

— 28 —

JEANNE TILHIEN, sœur puînée d'Agathe (1er Janvier), depuis femme Champeaux. A un voyage que je fis à Sacy, je vis Jeanne, trop jeune auparavant pour que je l'eusse remarquée. Je fus surpris de la trouver si jolie!... Elle m'aimait beaucoup! et un entretien, chef-d'œuvre de naïveté, me la rend chère. Elle me dit que sa pensée ne lui montrait le bonheur qu'avec moi... Mais depuis Marie-Jeanne l'effaça de mon cœur. Et pourtant le bonheur était là!

— 29 —

1759 MICHELLE-EDMÉE GUENEAU. Excellent parti, auquel ma mère songeait alors pour moi. On sait qu'elle était fille d'un des beaux-neveux de mon père, par sa première femme, Marie Dondenne. Cette aimable personne est morte jeune. Ce fut l'espoir d'obtenir Mlle Fanchette qui changea les premières vues sur cette honorable alliance.

J'avais connu Mlle Gueneau à Paris, après la perte que je fis de Madame Parangon, et il était naturel qu'on reprît pour moi les anciennes idées. Mais on a vu comme je fus alors ballotté par le sort et par mes passions. Je voulais, en revenant à Sacy, en 1759, épouser Marianne Tangis : elle était mariée, et mes cousines Servigné me le laissèrent ignorer trop longtemps. Cette suspension me nuisit, car j'étais encore touché du dernier entretien que nous avions eu un dimanche, assis devant la porte de Mme Beaucousin, Michelle et moi : nous nous étions parlé comme deux amis raisonnables, et ce souvenir avait un charme. Mais Omphale, Zoé, Sophronie... Inutiles regrets !...

Eusébie Nombret. Nièce de M. Antoine Foudriat. 1758.
Elle était charmante. Je la trouvai à Sacy, lors d'un voyage que j'y fis, pendant mon séjour chez mes frères. Elle m'inspira des désirs véhéments... En 1752, à un autre 1752
voyage, il arriva une chose singulière ! Son oncle aimait passionnément les femmes; il jouait avec sa nièce. La servante Corvin en fut jalouse. Mais il y aurait eu trop de danger à faire surprendre le curé par des paysans. Elle m'aperçut, et me sachant ami de M. Antoine, elle résolut de le compromettre devant moi. Elle m'introduisit sans m'annoncer, au moment où Eusébie, assise sur un petit siège entre les genoux de son oncle, en face d'un grand miroir, se laissait prendre la gorge. Le miroir me fit découvrir sur-le-champ, Antoine retira ses mains. Je m'avançai vivement, je me mis à genoux devant la jeune personne, et je lui baisai la gorge. Je me relevai aussitôt, et j'allai m'asseoir sur une chaise vis-à-vis. Antoine sourit, Eusébie se recouvrit, et je commençai à parler froidement de nouvelles. Antoine, homme d'esprit, ne fut pas en reste pour le sens froid; Eusébie mignarda

beaucoup; je lui parlai respectueusement, et je lui baisai la main en sortant. Antoine me frappa sur l'épaule : — « Voilà un brave garçon!... » Dans l'après-dînée, Eusébie vint voir mes sœurs, et mes égards redoublèrent. Eusébie ignorait que je demeurasse à Auxerre; elle l'apprit de ma mère, et elle en fut toute intriguée. Mais son oncle la rassura. Je l'ai revue à Auxerre, sans jamais lui parler.

MARS

— 1er —

JEANNETTE ROUSSEAU. Ce fut au printemps, un dimanche avant Pâques, que je vis Celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, et que je regrette plus amèrement que jamais, à la fin de ma carrière!... Cet amour a résisté au temps; il n'a jamais été anéanti par les autres passions; c'est-à-dire qu'en aimant et Marie-Jeanne, et Manon Prudhot, et Madelon Baron; en adorant Madame Parangon elle-même, je n'étais pas devenu indifférent pour Jeannette Rousseau. Malheureux que je suis! j'ai senti plus vivement cet attachement immortel quand mes passions ont été calmes!... 1748 6e portrait

Je m'étais alors représenté une Beauté

parfaitement à mon gré pour l'aimer : je me la figurais; je la voyais. Jeannette, modestement parée, s'avance pour aller à la communion. Je la vois, et saisi, transporté, je me dis à moi-même,... je fus près de m'écrier : « La voilà, Celle » que cherchait mon cœur!... » De ce moment, je cessai d'aimer tout ce que j'avais aimé : Jeannette seule est la Vénus, la véritable Beauté, le seul Objet désirable pour moi! Et cependant jamais une passion sensuelle n'accompagna cet amour! Non, jamais je n'alliai l'image de Jeannette avec une idée obscène! Ç'a toujours été de la tendresse, du respect, de l'attachement que j'ai ressenti pour elle!... Je lui consacre le 1^er^ Mars depuis quarante-sept ans. C'est le 4 Juin 1788, que j'ai appris qu'elle ne s'est jamais mariée. Elle a conservé plus religieusement que moi notre premier amour. Aussi a-t-elle été la moins malheureuse des deux... En 1794, devenu libre par mon divorce, provoqué par Agnès Le-

bègue, j'écrivis à mes sœurs Margot et Marianne ma résolution d'épouser Mademoiselle Jeannette; mais ces deux bigotes imbéciles n'ont indirectement répondu que des choses évasives. J'écrirai au curé de Courgis, qui vit encore en Mars 1797, et comme il a de l'esprit, peut-être le mariage réussira-t-il... Jeannette aura soixante-six ans, étant née le 19 Décembre 1731. *Fiat!*

— 2 —

MARIE-JEANNE LÉVÊQUE. La plus aimable des filles de campagne, après Jeannette Rousseau. Je célèbre sa commémoration à la suite de la précédente, encore que nos derniers adieux soient du 19 Auguste 1755. Aimable et chère fille! je vous ai survécu, pour être malheureux! 1750

— 3 —

AIMÉE CHATELAIN. Je la commémore pour la lecture des *Héroïdes*, dont on se rappelle, et pour l'aventure de la *Crèche :* je ne répéterai pas ce que j'ai dit de cette jolie femme. 1751

— 4 —

MANON GAUTHIER. Grande et belle fille, honorée, fêtée, mais qui fut ensuite très malheureuse, ayant fait un enfant avec son cousin marié. Un dimanche avant ce

malheur, elle vint, charmante, voir Madame Parangon. Elle fut d'abord impertinente et fière, mais ensuite elle a été bonne pour moi. Elle était ma petite-cousine par les Quatrevaux. Un jour que M. Parangon la guettait, je lui envoyai une dame Corhaux, à laquelle j'indiquai sa cachette obscure : la Corhaux y fut prise, et j'eus presque Mlle Gauthier; mais elle me reconnut, et elle en fut quitte pour quelques faveurs...

— 5 —

MANON PALESTINE. Petite Parisienne, fille d'un fondeur de caractères, cousine de M. Parangon, qui, me voyant bonasse, me l'aurait volontiers destinée pour femme, après en avoir fait sa complaisante. Je me la rappelle, pour pleurer les temps heureux de ma jeunesse... Ha! si j'y revenais, sachant ce que je sais, je n'aurais besoin que de moi pour faire ma fortune et même mon bonheur! Voyez le *Paysan perverti*.

— 6 —

EDMÉE SERVIGNÉ. La vivante image de Jeannette Rousseau. Je célèbre sa fête aujourd'hui, jour de sa naissance, et je la commémore le 1er Septembre, jour de l'Apport de Vaux.

PIe portrait

— 7 —

CATHERINE, sa sœur aînée. (Voyez l'Histoire.)

— 8 —

TIENNETTE. Aimable jeune fille domestique, dont j'honore le souvenir, à la suite de celui des deux

bonnes sœurs Servigné. Elle est aujourd'hui Madame Thibaut, riche menuisière.

— 9 —

Mlle Debierne. Belle fille au nez aquilin et aux vives couleurs, amie de Madame Parangon, et nièce du bon 1752
vieillard Debierne. Elle fut lutinée par M. Parangon; moi, surpris et caché dans la chambre haute où ils entrèrent, je cherchais à voir Madame Parangon se déshabiller. La belle Aquiline fut renversée sur le lit, et peut-être aurait-elle succombé, lorsque je m'avisai de tirer vivement le cordon d'une sonnette qui répondait en bas. Parangon fut obligé d'aller, et Aquiline s'échappa... Un quart d'heure après, Madame Parangon vint, et je la vis passer une chemise.

Commémoration de mon dernier entretien avec ma première épouse, ma chère Madelon Baron.

— 10 —

Marianne Cuisin. Bonne fille, amie de Tiennette. Dans les premiers temps, Marianne me prenait pour un domestique, et elle avait mille attentions, mille bontés pour moi : c'était ma bonhomie villageoise, mon éloignement de la raillerie et du persifflage, ma véracité, qui me faisaient alors chérir des maîtres et des servantes. Quand, en 1752, six mois après, cette bonne fille me vit ami de Deschamps, d'Housset, de Buisson, fils de conseillers, d'avocats, elle me dit : « Vous n'êtes donc pas le laquais » de Madame Parangon? — Non, Ma'm'selle Marianne. » — Vous lui obéissez pourtant bien! vous allez à la » messe dans sa chapelle? — C'est que je l'honore beau- » coup! c'est la fille du meilleur ami de mon père, et

» ma parente. Je suis apprenti. — En ce cas, Monsieur » Nicolas, excusez ! — Qu'excuserai-je ? de m'avoir honoré » de vos bontés, de votre estime ?... » Depuis ce moment, Marianne fut respectueuse, et cessa d'être tendre.

Commémoration de la naissance de ma fille Agnès, devenue moins infortunée depuis son divorce d'avec L'Échiné. O sage loi du divorce ! je te bénis et te bénirai encore au 9 Auguste.

— II —

LAURETTE MONIN. Jeune fille d'Avallon, ou d'un village voisin, en service chez Mme Minon, sœur de Madame
1761 Parangon. Elle était aussi jolie que Tiennette sa compatriote. Ce fut la première jolie fille qui m'ait inspiré des désirs libertins, à Auxerre : car alors ni Aimée Châtelain, ni Mlle Gauthier, ni Manon Palestine, ni Madelon Baron, ne m'avaient encore rien fait éprouver. Je la trouvai au grenier étendant du linge. Je l'embrassai ; elle se défendit en nigaude ; je la renversai sur des rognures, et je triomphai délicieusement. Ho ! que je l'aimai ensuite !... Cette généreuse fille s'en alla pour cacher sa grossesse. J'entendis Madame Parangon gronder sa sœur de l'avoir laissée partir, et je compris qu'un nommé *Cellier,* beau-fils du Directeur des coches d'eau, était le premier auteur de cette grossesse. Je l'ai vue une seule fois, après ses couches, à Paris, concubine de ce Cellier, rue *de la Ferronnerie.*

Commémoration de la mort de ma première épouse
1753 Madelon Baron. C'est avec justice que j'ai donné au mois de Mars le nom de malheureux ! Demain je perdrai mon ami Loiseau ! Après-demain, Ma-

dame Parangon! et je vais rester à jamais sans conseil, sans appui!

— 12 —

NANNON PRÉVOST Grosse fille de service chez M. Thierriat de la *Place-de-Ville,* très laide, mais forte, très tetonnière, comme toutes les Comtoises, et très amoureuse. Je la trouvai seule un soir sous le porche de la maison; je la caressai : elle entra dans un tel érotisme, qu'elle me saisit par le milieu du corps, et me força de la satisfaire. En ce temps-là, jamais on ne me prenait sans vert, et je me résignai. Cette conquête n'était pas flatteuse! Je la rapporte, pour m'en humilier, comme j'ai rapporté celle de la Nannette aux demoiselles Baron.

Commémoration de la mort de mon ami Loiseau, que je n'appris que deux mois après à Sacy, la 1759
lettre ayant été oubliée à Vermenton. Il mourut dans les bras de Zoé, de Renaud, de Boudard et de Gaudet, qui lui fermèrent les yeux... Et moi, je mourrai sans consolation! Ha! c'est sur moi qu'il faut pleurer!

— 13 —

Je commémore avec larmes et sanglots : 1753
MADELON BARON. La plus aimable des filles, la plus tendre, la plus voluptueuse. En célébrant 9e
sa fête, je me replace au temps heureux qu'elle portrait
embellissait; je me rappelle toute la félicité qu'elle me donna, et celle qu'elle me promettait... Hélas! hélas! c'était une épouse-mère,

comme elle, qu'il me fallait. Elle, ou Madame Parangon veuve. Ni Fanchette, sans sa sœur aînée, ni Manon Prudhot, ni Edmée Servigné, ni Ursule Meslot ne m'eussent rendu heureux : mais peut-être l'eussé-je été avec Marianne Tangis ou Colombe. On sent que j'excepte ici Jeannette Rousseau, mon épouse marquée par la nature : j'excepte même encore Marie-Jeanne ; je le sens au charme que me laisse son souvenir. D'ailleurs, ces deux dernières eussent été, l'une épouse-mère, l'autre épouse-servante et dévouée comme le fut ma mère, n'existant que pour son époux : et ces femmes-là rendent toujours heureux leur mari... O Madeleine ! je te bénis !

1757 Commémoration avec larmes, sanglots et cris, de la mort de la plus aimable, de la plus aimée, comme de la plus belle, de la plus vertueuse des femmes, la plus sensible, la plus généreuse !... O chimère de l'immortalité individuelle, si je vous avais pu croire, je ne serais plus au monde, depuis longtemps ! Je me serais tué de douleur et d'amour, pour la rejoindre !

— 14 —

Émilie Laloge. La plus délicate, la plus jolie, la
1752 plus Parisienne des Belles que j'aie connues dans ma jeunesse. J'ai placé sa fête au temps où je m'occupais le plus d'elle, en composant le Séjour des

GRACES. C'est, de toutes mes maîtresses, celle qui m'a donné les aventures les plus romantiques, les plus féïques. Je lisais alors les romans de *Villedieu,* et mes lectures, ma conduite consonnaient parfaitement. Émilie embellissait les Offices de l'Église, mes promenades solitaires, mes lectures, mes vers; elle augmentait le charme de ma liaison avec Mlle Madelon Baron.

— 15 —

Mlle THÉRÈSE LALOIS. Jolie compagne potelée de Mlle Laloge. Je réunissais souvent ces deux Belles dans mes vers, comme je les réunis encore dans ma pensée; elles étaient inséparables, et j'étais presque forcé de les aimer également... Aimables filles, quel était donc le charme qui partait de vos yeux, pour qu'il dure encore!... La précédente, la présente et la suivante étaient pensionnaires d'une dame *Hardouin,* dont les parents Jansénistes préféraient l'éducation à celle du couvent.

— 16 —

JULIE DUGRAVIER. Troisième compagne des deux amies Émilie Laloge et Thérèse Lalois. Elle était grande, faite au tour, avec un air d'enfance ravissant, et la naïveté qui cadrait avec cet air. Dans quelle douce mélancolie je tombe, en me rappelant les temps fortunés de ma jeunesse, où je m'égarais sur les pas de ces nymphes charmantes! Je me crois encore soit sur ces gazons fraiseux, où elles me surprirent; soit dans cette prairie, sur les bords de l'Yonne, où elles cueillaient des fleurettes, où

je possédai Émilie... Les trois jours de leurs fêtes calment la vive douleur des trois précédents.

— 17 —

HORTENSE BUISSON. Sœur du libertin de ce nom, amie et voisine d'Émilie Laloge; bonne, belle, honnête, ayant toutes les qualités. C'était la seule femme que son frère respectât; car ce sacripant attentera à la pudicité de sa belle-mère : ce qui le fera envoyer sur mer. Hortense me recommanda plus d'une fois son frère, de la manière la plus touchante. C'était à l'église, en quêtant : aussi me mettais-je toujours seul dans une petite chapelle de la Vierge, pour parler à mes Belles, Émilie, Thérèse, Julie, Hortense.

— 18 —

XÉRINE LEGUEUX. Grande et belle fille, qui ayant reçu des vers d'un avocat, me fit signe un dimanche, qu'elle me vit à la fenêtre basse de l'imprimerie. Je descendis, et la joignis dans l'église des Cordeliers, où elle était seule. Elle me donna les vers, en me priant d'y répondre en son nom. « Nous ne nous connaissons pas, » ajouta-t-elle; « mais je m'en rapporte aux éloges qu'une de mes » amies fait de vous; je sais qu'elle est difficile, et qu'il » faut que vous ayez du mérite, pour que Mlle Baron » l'aînée vous en trouve. » A ce mot, je lui baisai la main, et je sortis, pour aller répondre aux vers. Ils sont comme je les faisais alors. Elle n'en voulait que quatre :

Vous me parlez, Damon, le langage des Dieux :
Hélas ! pour vous aimer, il faut être trop belle :
Cherchez, croyez-moi bien, votre maîtresse aux cieux;
Là seulement on a ce que demandez d'elle.

Ces pauvres vers remplissaient doublement le but de la belle Xérine : ils exprimaient sa pensée, et ils pouvaient passer pour être d'elle. Je les lui remis, en sortant de Vêpres, et elle les trouva admirables! Mlle Baron me les loua, assurant que c'étaient les meilleurs que j'eusse encore faits... Ce fut mon unique liaison avec Xérine. Mais tout m'est sacré, dans ces heureux temps de ma jeunesse, d'ivresse et d'espérance.

— 19 —

MAINE BLONDE. Aimable fille, avec laquelle je me liai après mon mariage. Mais ce qui me la rend plus chère, c'est qu'elle avait favorisé les visites nocturnes de mon épouse Madelon Baron. Ensuite, elle me fit amitié, quand je n'avais plus d'espoir!... Elle me rappelle très vivement les plus beaux temps de ma vie. Combien de fois ai-je quitté l'ouvrage, pour courir à la fenêtre la voir passer allant à la messe ou aux vêpres des Cordeliers! Souvent, la nuit, je me suis levé pour aller l'entendre chanter, de son petit jardin, situé sur une des anciennes tours de la ville... Elle a été malheureuse avec Leroy.

— 20 —

AGATHE BOURDIGNON. Jeune et belle brune, dite *la Belle,* voisine de Maîne Blonde, et l'un des ornements de la danse chez les demoiselles Baron. Je me surpris un jour à la désirer vivement pour épouse; mais un baiser de Madelon fit disparaître ce mouvement infidèle. C'est que la belle Bourdignon avait le regard et le ton durs.

— 21 —

BERDON BARON, sœur de Madeleine, ma première épouse. Charmante fille, que j'ai forcément négligée,

parce qu'alors j'avais l'espoir de Mlle Fanchette. Ho! que de mal me fit l'odieux Parangon!

— 22 —

MANON BARON. Troisième des trois aimables sœurs. C'était un excellent pis-aller, que j'ai manqué par la même cause que la précédente.

— 23 —

MARIANNE TARTRE. Fille d'un pâtissier; jolie brune, à
1753 laquelle je fis des vers, après que j'eus pris avec elle de grandes libertés, en jouant le soir à la main chaude sur son giron. Elle m'aimait, et mon indifférence, en 1754, la rendit comme imbécile. Je la regrette et la pleure.

— 24 —

MANON LÉGER. Fille charmante, qui voulait me gagner, pour que je cédasse Colombe à son frère. Quand elle sut que j'avais Mlle Fanchette, elle fut très fâchée des caresses prodiguées!

— 25 —

AGLAÉ FERRAND. L'aînée des trois sœurs : je la place à ce jour, parce que ce fut celui de mon triomphe à la salle de danse de la Mâris, et que j'y jouis de l'admiration de cette jolie brune, de ses sœurs et de leur tante. Telle fut sans doute l'origine de mon éloge par Aglaé à Colombe.

— 26 —

EDMÉE. Sœur d'Aglaé. Bonne et douce fille, que j'ai depuis revue à Paris, chez Renaud. Je la possédai alors

de bonne amitié, par ressouvenir d'attendrissement de notre ancienne liaison.

— 27 —

MADELON. Troisième sœur. Elle était laide, mais bonne, obligeante, et très amie de Colombe.

— 28 —

La jeune veuve PERNON, qui fut ma meneuse, pour apprendre à danser. Nos soirées chez mon maître le Hollandais eurent un certain charme.

— 29 —

MÉDÉRIQUE MAUFRONT. Jolie fille à laquelle il arriva un terrible accident, rapporté dans l'histoire. Ses stupides vengeurs m'attaquèrent, etc. O temps romantiques de ma jeunesse!...

— 30 —

SOPHIE DOUY. Jeune fille au teint bilieux, qui me rendait fou de volupté, toutes les fois que je la rencontrais aux salles de danse. C'était la maîtresse préférée de Baras-Dallis.

— 31 —

AGATHE LAURENT. Compagne de Sophie. Elle était jolie, et parlait gras. Rien au monde de plus aimable que cette danseuse; mais je préférais Sophie. Elle s'en aperçut : — « Les jeunes gens sont bien fous! » me dit-elle un jour; « ils assaillent toujours ce qu'ils ne » peuvent atteindre. Douy est prise; moi, je ne le suis » pas encore... » On sait que je ne pouvais rien prendre alors.

AVRIL

— 1er —

MARIANNE LAGNEAU, ou la petite Marianne des Consuls. Jolie compagne de Tonton Lenclos que celle-ci me
1752 fit posséder, et dont j'eus une fille. Gaudet d'Arras trouva Marianne gentille, et m'en débarrassa, pour en faire sa maîtresse. La mère et l'enfant ont été plus heureux que moi. On a vu ceci dans le *Paysan*.

— 2 —

ISABELLE LUCOT. Jolie fille, très facile, qui a été chercher fortune à Lisbonne, et est revenue sans l'avoir trouvée. C'était une de mes danseuses ordinaires. Elle était très rieuse, très galante. Ces sortes de femmes sont courues de la Jeunesse.

— 3 —

AMATRE GUILLER. Une de mes danseuses. On a vu le service qu'elle rendit à la femme de Lenclos.

— 4 —

TONTON LENCLOS. Libertine, et la première que j'aie connue dans son genre. Je l'ai rendue mère,

et je lui dois de la reconnaissance, pour la manière généreuse dont elle en a toujours usé avec moi. Elle est devenue sage.

— 5 —

FILIPOTE. Jolie fille de service de la belle-sœur de Mme Parangon. Je l'ai rendue mère. On sait qu'Omphale-Julie la remplaça ensuite, par l'entremise de Gaudet d'Arras. Ce trait m'étonne encore!

— 6 —

ANNETTE BOURDEAUX. Jeune et jolie blonde, ma voisine, maîtresse et depuis épouse de mon ami Colombat, amie de Rose Lambelin, et petite-nièce d'Antoine Foudriat, mon curé. Elle n'a pas été heureuse; son mari n'a pas su gouverner une assez jolie fortune.

— 7 —

ÉGLÉ CAROUGE. Jeune et naïve Beauté, que je ne fis qu'admirer à Auxerre, mais que j'ai retrouvée à Paris, à l'*Hôtel des Amèricains,* même maison de Bathilde et de la Dupont. Je n'en ai point parlé, me réservant de le faire ici. Elle demeurait au bout de la rue *des Cordeliers;* c'était ma voisine. Elle entrait dans mon *Séjour des Charmes.* Je lui en parlai à Paris. — « Qui vous, l'ermite? que l'on » croyait dans la ville l'amant adorateur de Toinette la » chambrière! dont on vous disait si jaloux, que vous la » couviez toujours des yeux! vous nous mettiez en vers! » — Vous n'avez donc jamais parlé, Mademoiselle, aux » trois sœurs Mlles Baron, à Maîne Blonde? à Mlle Pain- » tendre, aujourd'hui votre belle-sœur? — Mais si, et

» jamais elles ne m'ont ouvert la bouche de vous, que je
1763 » croyais un Janséniste. » La pauvre naïve ne l'était pas, en ce temps-là (1763).

— 8 —

PHILIS HOLLIER. Jeune et délicieuse personne, demeu-
1752 rant à l'entrée de la rue *de la Poissonnerie*, dont le minois enfantin avait un charme inexprimable. J'avais commencé son *Éloge*, pour la mettre dans mon *Séjour des Grâces*. Elle était riche et belle; elle a eu des relations avec Gaudet d'Arras. Elle fut épousée par Bourdillat, frère de Doris et de Dircé; elle n'a pas été heureuse. C'était la reine de la volupté...

— 9 —

GOTON. Chambrière de Mlle Hollier, presque aussi jolie que sa maîtresse, mais que je n'ai pas aussi longtemps désirée en vain; Gaudet d'Arras me la procura facilement, parce qu'elle n'était que femme de chambre. Elle est venue trois fois la nuit à mon donjon, et je la soupçonne d'avoir représenté Madelon Baron la nuit du 14 au 15 Auguste 1753; à moins que ce ne fût Mme L3-nird : car ce ne fut ni Mme Parangon, ni Toinette. O D'Arras! quel ami vous étiez!

— 10 —

DORIS BOURDILLAT. L'aînée des deux sœurs que j'ai connues. Charmante fille, mise sur le plus grand ton,
1753 parce que la maison était riche. Les Auxerrois tâchaient, par leurs discours, de déshonorer les deux sœurs, auxquelles la petite bourgeoisie ne pouvait atteindre, quoiqu'elles fussent filles de tanneur. J'étais un dimanche à causer avec la cadette Pouillot, fille du perruquier, sa

voisine, petite pomme d'api très jolie : je m'aperçus qu'une belle demoiselle nous écoutait d'une fenêtre basse. Je montrai les sentiments les plus honnêtes, en déclarant à CÉCILETTE que je n'étais pas son amant : mais avec tant d'égards, tant de politesse, de si beaux motifs, que je sentis que je me faisais honneur. Cécilette rentra. Je me retirai lentement, passant tout près de Doris. Elle me fit signe. Je m'approchai. « Vous n'êtes pas de la » ville? — Non, belle dame. — D'où êtes-vous? — De » Sacy. — Votre nom de famille? — Restif. — Con- » naissez-vous le curé de Courgis? — C'est mon frère. » — Ha! je ne m'étonne plus... Que faites-vous ici? — » Je suis un élève de M. Parangon. — Vous êtes là chez » une femme rare! — Je l'honore comme l'image de la » Divinité. — Ha! jeune homme!... Allez! allez! je vous » ai parlé trop librement; vous n'êtes pas un jeune » homme ordinaire. » Et elle ferma sa croisée. Cette belle fille, que notre entretien me rendit chère, est morte de chagrin en 1756, trois ans après.

— II —

DIRCÉ. Sœur cadette de la précédente, non moins belle et non moins fière que Doris. Un soir, que je passais devant leur porte, Cécilette m'appela. Je l'abordai le chapeau bas; je restai découvert; je refusai de m'asseoir. Elle rentra; je m'en allai par la rue *Saint-Pèlerin*. A mon retour, Cécilette ni sa sœur n'étaient sur leur porte; mais Doris était à la fenêtre basse; elle m'appela : « Causez » un instant avec ma sœur : s'il passe quelqu'un, vous » vous retirerez. — Monsieur, » me dit la cadette, « on dit » que vous avez de beaux sentiments? — J'en ai de » bons; j'espère, Mademoiselle : pour de beaux, je l'igno- » rais. » — (*A sa sœur.*) « Il a de l'esprit!... Avez-vous en-

» tendu parler de nous, dans la ville, Monsieur Nicolas? » — Oui, Mademoiselle. — Qu'en dit-on? — Du premier mot, j'ai compris que vous deviez être belles, » pleines de mérite, mais inabordables pour certaines » gens. Mon imagination, pour le mérite et la beauté, a » été bien au-dessous du vrai! » — (*A sa sœur.*) « L'élève » de Madame Parangon lui fait honneur... Votre compliment est délicat; mais votre réponse n'est pas précise. Allons; parlez-moi sincèrement, comme au village? — Mademoiselle, d'après ce qu'on me dit des » personnes, d'après ce que sont les gens qui me parlent, » je juge ce que sont les premières et les seconds. Si on » me dit du bien, légèrement, superficiellement, je vois » que l'être dont on parle est nul, à peu près. Si on me » dit du mal, avec affectation, avec acharnement, je conjecture dans la personne déchirée, si elle est de votre » sexe, beaucoup de mérite et surtout de beauté. On » laisse aux laides, aux figures insignifiantes, les mœurs » qu'elles veulent avoir : on en prête de mauvaises à » celles dont on sent qu'on serait dédaigné. » Je me tus... Les deux sœurs se regardèrent. « Desquelles » sommes-nous? — Permettez-moi : vous n'êtes pas de » celles dont on dit superficiellement du bien. — Nous » vous entendons! » s'écria Dircé. Doris soupira. — « Je le savais! » dit-elle... « O ville! qui déchires tes » enfants au lieu de t'en honorer!... » Je saluai après ces mots, et j'entendis la jeune Dircé dire à sa sœur : « Mais il sait vivre!... » O sœurs charmantes! votre souvenir abreuve mon âme de joie.

— 12 —

MAMERTINE HÉRISSÉ. Jolie fille, brillante des plus vives couleurs. Je la vis à la paroisse Saint-Mamert le jour de

l'Assomption, et je lui ai souvent parlé depuis. Elle était toujours habillée de bleu-ciel; ce qui faisait que Marianne Tangis, sa compagne et son amie, l'appelait la CÉLESTE HÉRISSÉ. Elle avait l'air et le sourire mignards, le visage rond, les cheveux très noirs, les yeux bleus et le son de voix si doux, qu'il parlait au cœur... Tout était charme alors à mes yeux!...

— 13 —

MANETTE HÉRISSON, ou la Belle-Bouchère. Amie de Marianne Tangis. Ce fut elle qui me dit : « Monsieur » Nicolas! voulez-vous écouter mes conseils? ils sont » bons. Je ne sais pas si vous aimez Marianne Tangis; » mais je sais qu'elle vous aime... plus que ses yeux. » Épousez-la, ou bien engagez-vous avec elle, et n'en » regardez pas d'autre; car c'est elle qui fera votre bon- » heur. Un jeune homme qui néglige une jolie fille, » dont il est aimé, n'est jamais heureux : Dieu le punit » de sa dureté!... » Je fus attendri jusqu'aux larmes... Il était si doux de faire sa confidence à une aussi belle fille, que j'allais lui conter tous mes arrangements avec Madame Parangon. Gremmerey le tanneur, qui survint, m'en empêcha, et je ne retrouvai pas l'occasion... O belle Manette! vous étiez inspirée sans doute! car à votre âge, et fille encore, on ne sait pas ces choses-là.

— 14 —

EULALIE GREMMEREY. Fille charmante, sans être jolie; mais si aimable, qu'on sentait, en lui parlant, qu'il fallait la fuir, ou l'adorer. Bourgoin, notre prote, me fit 1754
trouver avec elle et ses frères à une assemblée. Il voulait m'en demander mon sentiment. Ce fut ce qu'on va lire : « Cette fille n'est faite que pour les gens qui ont une

» âme; je ne vous crois pas assez sensible pour cette » jeune fille. » Bourgoin lui répéta ce que j'avais dit. Deux ou trois mois après, elle me vit passer avec Marianne Tangis son amie; elle vint lui causer; puis, s'approchant de mon oreille : « *Cette fille-là n'est faite que » pour les gens qui ont une âme; êtes-vous assez sensible pour » elle?* » Je lui pressai la main, et ma réponse, ce furent deux larmes. « Ho! oui, oui! » me dit-elle... Qu'a-t-elle dû penser ensuite?... Eulalie était une de ces femmes dont on dit : « *Elle n'est pas jolie; mais que je l'aimerais!* » Elle était de celles à qui tout va, qui donnent de la grâce à tout... Aussi c'était une amie de Marianne Tangis!

— 15 —

Cécile Pouillot. Jeune fille douce, jolie, modeste et pauvre. Je ne l'ai pas trompée. Je lui dis un soir : « Ne » vous faites pas tort, en m'accueillant; vous êtes jolie; » vous pouvez trouver un parti; je suis trop borné pour » en être un pour vous. » J'honore Cécile à l'égal de Doris et Dircé.

— 16 —

Ferdinande-Aglaé Dhall, l'aînée. Charmante fille, aussi svelte, aussi Parisienne qu'Émilie Laloge, et plus à ma portée pour le mariage. Elle était sœur d'un de mes amis de salle de danse. Je l'avais connue avant son frère. Elle était modeste, retenue et redoutant les hommes, parce qu'elle était sensible. Elle m'aurait agréé, son frère me l'a dit. Mais toujours Mlle Fanchette était là... Ajoutez que j'étais alors trop jeune et sans état. Elles étaient alors deux sœurs, blondes toutes deux comme leur père et leur mère, et elles se fussent ressemblé à s'y méprendre, si elles eussent été du même âge : il y avait

quatre ans de différence. Nous avons eu peu de relations, Ferdinande et moi. Son frère, que j'aimais beaucoup, me dit : « Nicolas? si tu peux épouser ma sœur, fréquente-» la ; sinon, ne lui parle jamais. » Je lui fis la confidence entière des projets de Mme Parangon. Il la rendit à sa sœur, et notre liaison ne fut plus que de politesse.

— 17 —

NARCISSE. Sœur cadette de Ferdinande, et sur laquelle je me serais plu à compter, après la perte de Mlle Fanchette, sans l'espérance d'obtenir Marianne Tangis, puis Mlle Omphale. Un jour le frère des deux jeunes personnes m'avait dit : « Choisis de mes deux sœurs; si tu peux te » marier à présent, prends Ferdinande; s'il faut que tu » diffères, Narcisse t'attendra : car tu es mon ami de cœur, » comme jamais garçon ne le fut à un autre... » Mais on sait les raisons que j'avais alors, et quand tout m'eut échappé, Narcisse se trouva mariée. Que je la regrette!

Exécration, à pareil jour, de mon horrible maladie de 1770, par Agnès Lebègue.

— 18 —

MAURETTE, ou AURETTE COQUILLE. Une de mes danseuses; bonne fille, qui, lorsque je voulais parler à une de ses jolies compagnes, écartait mes rivaux, en les occupant. Ce fut ce qu'elle fit surtout un jour chez la Mâris, pour que je causasse avec la jeune et jolie Naturelle Borne. Elle me rendait souvent ce service pour Mlle Douy, pour Aglaé Ferrand, etc. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle s'exposait, en provoquant, et qu'elle échappait avec peine. Mais un remerciement de ma part la comblait!

— 19 —

NATURELLE BORNE. C'était la sœur de Borne, le procureur du Roi, de Pierrefitte le mousquetaire, et de Desfourneaux le procureur, mais elle n'était pas fille de leur mère; elle sortait d'une femme de charge. Mme Borne, dame et maîtresse dans la maison, parce qu'elle avait fait le sort de son mari, avait voulu que cette fille fût élevée sous ses yeux et qu'elle se nommât Naturelle, pour humilier un infidèle époux : mais Borne, qui avait de l'esprit, et qui aimait sa fille, se fit une jouissance de la punition imposée par sa femme. Mme Borne s'en aperçut sans doute: elle força une fille charmante, son aînée (celle qui avait nécessité son mariage avec le clerc de son père), à se faire religieuse. Ce qui causa un violent chagrin à un père tendre. Je remarquais depuis six mois l'aimable Naturelle, quand je la rencontrai un soir à la salle de danse de la Mâris. J'offris d'être son meneur, car elle apprenait. La Mâris le voulut bien, tant qu'elle n'en eut pas d'autre; vu qu'elle ne m'aimait pas, à cause de mon maître le Hollandais. Elle me souffla donc Naturelle, pour la donner à Richebourg l'aîné. Je ne fis pas de bruit, j'étais alors trop bien partagé. Maurette occupa quelquefois mon rival, et je m'aperçus que Naturelle me préférait.

— 20 —

10e portrait

COLOMBE. Charmante fille de boutique du marchand de draps Sautereau : elle était de Joigny, et de la plus riche taille; c'est la plus grande de mes maîtresses. Elle avait un excellent cœur, et je ne songe jamais à cette belle fille qu'avec attendrissement. Sa fête est une de celles que je

célèbre avec le plus de solennité. Je vais à la pointe orientale de mon île, je descends sur la rive; je bois de l'eau du fleuve qui a passé devant la porte de Colombe, et je dis : « O Fleuve qu » l'a vue! dis-moi si par aventure elle est heu- » reuse? »

J'ai su depuis que Colombe a été mariée à Paris avec un marchand de draps, rue *Honoré,* au coin de celle *des P****. Elle me connut, lors du *Paysan,* et un jour, je lui fus montré, comme je passais. Elle me tendit les bras; mais je ne pouvais la voir. Lorsque je fus instruit, douze ans après, et que je me présentai chez elle, Colombe n'était plus.

— 21 —

Toinette Dominé, de Toury, près Avallon. Bonne, jolie, vraie, sensible, digne d'être la chambrière et l'amie de Madame Parangon... Je m'occupe d'elle tout le jour. Elle vit encore, à *Bazarnes,* et elle a eu le premier exemplaire de cet Ouvrage. Ho! quelle joie elle a éprouvée, en s'y voyant moulée, à côté de sa maîtresse! On dit qu'elle n'en mangeait ni ne buvait, de plénitude, et qu'elle en a pensé mourir... O bonne Toinette! 1753 12e portrait

Elle est morte en Juillet 1797, en me bénis-

sant. Et je bénis sa mémoire, au comble du malheur!

Triste commémoration de mes fiançailles.

— 22 —

NANNETTE la laide. Je me rappelle cette fille par deux raisons : je me suis uni avec elle, et elle fut aussitôt remplacée par mon épouse, Madelon Baron.

Commémoration douloureuse de mon mariage avec Agnès Lebègue, et des bontés de Maine Blonde. Journée de deuil et de tristesse.

— 23 —

La jolie MAROTE, que j'ai rendue mère, comme on l'a vu dans l'Histoire. Son souvenir m'occupe plus par Madelon Baron, que par elle-même, encore qu'elle fût très jolie.

— 24 —

1754 PÉLAGIE PREVOT (PERCINETTE), que Nanon enivra, comme on l'a vu. Cette jeune fille, que j'ai souvent rencontrée à Paris, et même cette année 1790, n'a pas été perdue par là, heureusement! C'est une de celles que j'ai rendues mères; c'est pourquoi je dois l'honorer en la commémorant.

— 25 —

1755 URSULE MESLOT, aimable fille, qui ne fut jamais ni mon amie, ni mon amante, mais dont je conserve un cher souvenir! Elle était amie de Marianne Tangis, et ce fut elle qui me couronna, quand j'eus vengé son sexe outragé dans Aglaé Ferrand.

— 26 —

JOSÉPHINE FOURCHOT, jeune fille de la noce de Lenclos, voisine et amie d'Ursule Meslot, amie de Mlle Marianne Tangis et de Mlle Eulalie Gremmerey. Je conserve d'elle un souvenir intéressant : sa fête me retrace tant de choses qui me reportent à des temps fortunés !

— 27 —

JULIE DE GURGIS, maîtresse de Burat et mon amie, ainsi que de Rose Lambelin. C'était une bonne et aimable fille, avec laquelle j'ai passé bien des moments agréables ! 1754

— 28 —

Madame LINARD. Grande et belle brune, sœur de Mme Borne, et du sang de *Grasset,* où le ventre embellit. Je lui dois de la reconnaissance. Elle me surprit un jour avec Marianne Geolin, la même qui, depuis, a été la concoucheuse du gros Parangon... Elle se retira doucement, et revint avec beaucoup de bruit au bout de quelques minutes. Elle dit à sa chambrière : — « Marianne, je » viens de vous voir. Vous êtes doublement imprudente, » de vous livrer à un jeune homme, et de le faire avec » aussi peu de précautions ! Si la cuisinière vous avait » surprise ! ... Et vous, Monsieur, vous n'êtes guère » délicat, de ne pas vous montrer plus soigneux de la » réputation de celle qui vous favorise ! ... Car vous avez » sûrement brusqué l'aventure, et vous n'aimez pas. — » Madame, » lui répondis-je, « un mot à part. — » Voyons. — Tout ce que vous dites est plein de sa- » gesse, et vous êtes bonne connaisseuse ; mais, Madame, » un avis sage en vaut un autre. Un jour d'hiver, vous

» passiez par la *Cour-des-Cordeliers,* tenant un beau jeune » homme par le bras; vous lui parliez avec feu; vos » bouches se touchaient, et il vous prit un baiser : il » aurait fallu penser que vous pouviez être vus des » fenêtres voisines. Je vous affirme que ce baiser, et » votre beauté, ont fait beaucoup de tort à mes mœurs! » car, pendant six mois, je vous avais toujours présente » le recevant. J'ai désiré votre chambrière, ne pouvant » atteindre à vous, par un effet de la volupté de cette » conversation; etc... » Mme Linard me donna un petit coup sur la joue, en me disant : — « Comme il cause » donc! » Je l'assurai que je n'avais parlé de son joli baiser à qui que ce fût, pas même à Marianne; que j'étais discret pour ces choses-là, et que je ne parlais jamais ni des aventures des autres que je découvrais, ni des miennes. — « Il est charmant! » dit en riant la belle dame. « Allons, allons, soyez donc bien discret! » Et elle nous laissa... C'est l'unique fois que je lui ai parlé de jour, et la connaissant... Je ne répète pas les faits indiqués dans l'Histoire.

— 29 —

1755 Marianne Geolin, qui depuis a partagé le lit de Parangon, et sa haine contre moi : mais comme je l'ai rendue mère, et que Mme Linard a pris soin de l'enfant, qui, depuis, a été graveuse à Paris, je la commémore le lendemain de sa maîtresse. Honorons les mères de nos enfants.

— 30 —

Jeannette Geolin. Sœur cadette de Marianne, et depuis femme du domestique Lelong. Cette fille, très appétissante, vint un jour travailler en linge à la maison.

Le luxurieux Parangon l'attaqua : elle résista vigoureusement. Je les voyais. Elle m'aperçut sans doute; mais ce fut sous le nom de son amoureux, qu'elle m'appela pour la secourir... Parangon ne se dérangeait pas... Il me vint dans l'idée d'aller dire à un voisin qu'il se trouvait mal. On accourut, et le Satyre en désordre, averti par ce qu'on disait tout haut, seconda l'erreur. La fille, délivrée, gronda son amant d'avoir été chercher les voisins. Il ne savait rien. Par là, elle ne douta plus que ce ne fût moi qui l'avais secourue. Elle m'en témoigna sa reconnaissance. Mais, le lendemain, elle ne pouvait marcher, et elle était toute en larmes : — « Ha ! » me dit-elle en sanglotant, « il m'a martyrisée ! et Lelong... Lelong ne » m'a pas défendue !... » Cette violence relâcha les mœurs de cette fille, que j'eus ensuite plusieurs fois en 1759. Elle eut une fille de notre liaison, que Lelong n'a jamais soupçonnée, même à Paris.

Commémoration de mon délicieux souper chez Lepelletier-Morfontaine, avec la belle marquise *de Mntlbrt,* qui, m'ayant lu, avait demandé ce souper à l'avant-dernier Prévôt des Marchands, pour me voir causer avec moi.

MAI

— 1er —

1751 Madame PARANGON et Mademoi-
1755 selle FANCHETTE COLLET, sa sœur cadette. Je leur ai consacré le premier jour
7e ortrait du plus beau mois de l'année... Céleste Colette! prosterné sur mon île, le visage tourné du côté de notre patrie, j'adore votre souvenir!... O belle Fanchette! que vous m'aviez fait une délicieuse... une fatale illusion!... Le bien est de vous, et je vous en remercie! Le mal est de M. Parangon, et je lui pardonne!... Aimable! trop aimable fille! le jour où je vous commémore, votre sœur et vous, est encore le plus beau de ma vie! J'y pense à votre adorable aînée sans douleur; je me la représente belle, sensible, bien-

veillante! Je vous vois innocente, naïve... et des larmes délicieuses coulent de mes yeux!... O Fanchette! peut-être le 1er Mai 1797 a été la quarante-deuxième et dernière fois que j'aurai célébré votre fête! Quand j'aurai cessé de vivre, vous n'aurez plus de temple, de prêtre, ni de culte! Vous êtes déesse, tant que je vis!..... Coulez, coulez mes larmes, pour COLETTE et pour sa jeune sœur!... 8e portrait

— 2 —

MAINE LEBÈGUE. Je place à ce jour l'hommage à rendre à la mémoire de l'amante chérie de mon ami LOISEAU, et je les commémore tous deux à la fois. Le cœur encore attendri par Fanchette, je pleure et je me récrie : « O mon ami! » je déïfie ton amante avec les miennes! Lorsque » j'aurai cessé de vivre, hélas! tu ne seras plus » un dieu; elles ne seront plus des déesses! le » cœur brûlant qui vous adorait sera froid et » glacé!... Ho! puisse-t-il aujourd'hui, Lecteur, » porter dans ton âme le feu qui le dévore! » 1759

— 3 —

MARIANNE TANGIS. Le chef-d'œuvre de la douceur, de la naïveté, de la candeur, de la sensibilité; 1755

13e portrait

la fille que je pleure sans cesse, et que je regretterai jusqu'au tombeau, comme Jeannette Rousseau, comme Madame Parangon.... Ha! êtes-vous heureuse, aimable fille?... Oui. Votre belle âme, qui n'est point dissoute, erre autour de moi, avec celles de Colette, de Madeleine, de Marie-Jeanne, de Zéphire, de Suadèle, d'Élise, de Louise et Thérèse, de Filette-Alanette! Je vous ai honorée vivante; il m'a été trop cruel de vous pleurer morte!... O Déesse! vous avez un autel dans mon cœur!

— 4 —

1754

Églé Corhaux. Fille d'un commissionnaire de vins de Paris : petite personne charmante, dont la jeunesse et la beauté furent profanées par M. Parangon, que je tâchai d'imiter. J'en eus des remords! mais M. Parangon n'en eut pas. Je l'honore, parce qu'elle n'a pas été corrompue, et que je ne suis pas chargé de sa perte. Mais quel avis aux mères qui ont de jolies filles qu'elles envoient seules!

— 5 —

Pauline. Sœur cadette de la précédente, moins jolie qu'Églé, tellement conformée, que M. Parangon en triompha qu'elle n'avait que douze ans. Cette petite personne devint une sorte de Messaline. Elle provoquait M. Parangon ; elle nous provoquait tous, jusqu'à Tourangeot le Tartare, et personne de nous n'eut la force de résister à ses agaceries. Ce fut avec le Tartare que sa mère la surprit. Cette femme honnête, mais imprudente, en pensa mourir de douleur. Elle mit sa fille au couvent, et ne confia son chagrin qu'à Mme Parangon. Pauline resta cinq ans aux Bernardines; sa raison se développa, et elle

devint aussi honnête, aussi décente, aussi réservée, qu'elle avait été impudente par une corruption enfantine et superficielle. Le mari de Mme Corhaux était marchand de vin à Paris, avant d'être commissionnaire à Auxerre, et l'on a de fort mauvais exemples, chez les marchands de vin !

— 6 —

Joséphine Fleury. Jeune et douce Parisienne, blonde aimable, honnête et sensible, que je reconduisais le soir, 1753
quand elle venait en journée à la maison. Elle me dit un jour : « Ho ! que Madame Parangon vous aime ! Il faut » que vous ayez bien du mérite !... » Je m'attendris à ce ressouvenir...

Commémoration de ma présentation, à Vermenton, pour mon apprentissage de l'imprimerie.

— 7 —

Luce Drin. Jolie ouvrière en linge, qui devint un parti, par la mort d'un oncle riche et de ses deux filles. Elle me fit offrir sa main au mois de Mai de cette année ; mais on sait qu'alors je ne pouvais pas accepter... On se rappelle l'aventure du paravent. Quelques-unes de ces jeunes filles n'aimaient pas réellement ma personne ; c'était l'attention dont m'honorait Madame Parangon, qui me donnait un prix à leurs yeux. Ajoutez-y les louanges que me prodiguait Toinette, pour avoir une idée de l'exaltation de leur tête.

— 8 —

Mademoiselle Tangis l'aînée. J'honore aussi cette excellente sœur de Marianne, et par ce moyen, je célèbre

doublement la fête d'une maîtresse chérie, de mon épouse.

— 9 —

JEANNE GIRARD. La plus belle fille de la ville. C'est la première à laquelle j'aie porté un billet doux, écrit par
1752 l'ordre de Treisignies, son amant, qui faisait ainsi de moi son secrétaire et son Mercure. Sachant par Tourangeot que c'était une superbe fille, je fis une toilette avant que de partir. Jeanne n'était pas à la maison, et comme j'avais l'air honnête, on m'indiqua où elle était, chez Mme Brillant, la chandelière. Je m'y rendis. Là, je trouvai Brillant fils, mon camarade, joli garçon, un peu espiègle. Je lui témoignai l'envie de dire un mot très particulier à Mlle Girard. Il l'en avertit; et comme elle ne me connaissait pas, Jeanne passa dans la salle du fond, pour m'entendre. Observez que par mon air raisonnable, je paraissais alors vingt-cinq ans. « Qu'est-ce » que Monsieur désire? — Mademoiselle, c'est un billet » à ordre, auquel un de vos adorateurs vous prie de » faire honneur... » Elle rougit : — « Monsieur, je n'ai
1755 » pas d'adorateur. — Mademoiselle, ce billet est de » M. Treisignies : y a-t-il réponse?... » Elle prit la lettre, la serra, sans la lire, et me répondit : — « Non, » Monsieur... M. Treisignies est bien singulier! Je ne » sais ce que cela veut dire! — Mademoiselle, votre » réponse? — Aucune. — C'est laconique. — Je suis » très irritée! — Je ne ferai pas celle-là. — Vous pouvez » la faire si vous voulez!... M'envoyer un de ses amis! » — Moi! je n'ai pas cet honneur! je ne suis qu'un » apprenti. — Hé! parlez donc! » dit la Belle, en se radoucissant. « Tu lui diras qu'il vienne me prendre ce » soir chez Mlle Luidivine, vis-à-vis l'Évêché. » J'éclatai de

rire, de ce changement de ton. Cette fille m'a toujours traité avec la même autorité que les ouvriers prenaient sur moi. Elle ne m'a appelé *Monsieur* qu'en 1755, lorsque mon apprentissage fut achevé : alors elle me traita d'égale à égal. C'était une bonne fille, mais un peu formaliste. Elle a épousé Anieli le stigmatisé, qui, pour prouver qu'il avait été âne, et qu'il l'était encore, montrait les marques des fers qu'il avait à ses quatre pieds. Elle commençait à vieillir. Anieli était un Italien vieux et repoussant, accepté par intérêt. Jeanne, pour avoir un enfant, jeta les yeux sur un joli Parisien, mais ivrogne, nommé Lantrade, son pensionnaire. Cet ivrogne s'étant grisé le soir, il trouva plaisant de me mettre à sa place. J'y consentis. Elle est devenue mère... et je l'honore.

— 10 —

Sophie Chavagny. Charmante fille, la même dont il a été parlé à l'aventure de la *Crèche;* je l'ai revue en 1759, en logeant chez son père. Peu s'en fallut que je ne la préférasse à Agnès Lebègue, et sans doute je l'aurais fait sans les intrigues de Rüttot, dirigé par le vindicatif Parangon. 1759

— 11 —

Joséphine Gendot. Grande et jolie fille, cousine d'Agnès Lebègue et que je n'ai connue qu'après mon funeste mariage. Elle pensa nous venir joindre à Paris; mais le mal qu'on débitait d'Agnès Lebègue l'en empêcha : elle en fut effrayée! Elle avait épousé un musicien nommé Gauterin. 1760

— 12 —

Marianne. Cadette des quatre filles de cette maison Gendot, très jolie, mais moins grande que la précédente,

l'aînée des sœurs. Comme elle embellissait tout ce qu'elle portait ! c'était un bijou que cette fille, et le pendant de Manon Léger. On se rappelle qu'un jour on me mit ses habits : je tressaillais d'aise, en songeant que j'avais son corset, sa robe, ses jupes; mais l'air de gourgandine que je me trouvai sous sa parure, me convainquit bientôt que Marianne seule y donnait tout le charme; je sentis que j'étais fait pour les femmes, parce que j'étais leur parfait opposé, comme la vis l'est de l'écrou. Marianne était femme en tout, par les grâces, la mignardise, la taille...

— 13 —

Madame DUMINY. Jolie Parisienne, femme d'un peintre, et peintresse elle-même, amie de Joséphine, de Marianne Gendot et de leur belle-sœur. C'est elle qui m'a fait naître l'idée de rendre le Paysan perverti élève d'un peintre. J'ai eu, avec elle, deux conversations intéressantes, et cependant je n'en fus pas goûté: je ne ressemblais pas assez aux jeunes gens de Paris. Je lui ai l'obligation de m'avoir rendu modeste; car je le devins, en lui entendant dire à d'autres, que je manquais de ce qu'elle nommait des qualités; j'en fus tout honteux... Ho! si j'avais su que ces prétendues qualités n'étaient que des défauts!... Qu'importe? Honorons ma jolie correctrice.

— 14 —

Madame GENDOT. Belle-sœur des deux demoiselles Gendot, jolie femme, aimant son mari; amie de la précédente, qui lui confia ce qu'elle pensait sur mon compte : ce qui n'empêcha pas la bonne volonté de ma belle cousine. Toutes deux étaient amies de Jeannette Demailly, qui me les a rendues sacrées : mais ma cousine a plu-

sieurs droits à ma reconnaissance, entre autres celui qui doit le plus faire respecter une femme.

— 15 —

DOROTHÉE TANGIS. Cousine de Marianne Tangis et de Rose Lambelin, amie de Jeannette Demailly, la même qui accompagna Rose au rendez-vous de la laiterie de Saint-Marien, en 1755.

— 16 —

La grande LACOUR aînée. Amie de Marianne Tangis.

— 17 —

SUZON LACOUR. Sœur cadette, épouse de Tangis, frère de Marianne. J'honore ces deux sœurs, qui me rappellent des moments heureux, mal appréciés.

— 18 —

CLAUDON, et MARIANNE ROULLOT. Deux charmantes sœurs, amies d'Agnès Lebègue, puis les miennes, les premières qui aient adouci la douleur que je ressentais de mon funeste mariage. Je connaissais la jeune et jolie Marianne dès le temps de mon apprentissage, parce qu'elle venait souvent s'asseoir sur la porte de ses tantes Cuisin : je l'admirais; mais elle était trop jeune pour que je lui parlasse. Ce ne fut donc qu'en 1760 que je fis sa connaissance et celle de sa sœur aînée, que je n'avais jamais vue. On sait comme j'adorai celle-ci... J'honore aujourd'hui ces deux excellentes sœurs réunies dans une même fête, avec une sensibilité dont

Claudon elle-même ne se doute pas, n'ayant point eu de ses nouvelles depuis trente ans (1767).

— 19 —

Edmée Julien. Grande et jolie fille, qu'effaça Marianne
1754 Tangis, dont elle avait le caractère et le genre de beauté. Ce ne fut qu'une passion septimaire, comme on le voit par le caractère que j'y emploie : car le caractère fait ici tableau.

— 20 —

Manon Julien, sœur aînée, qui favorisait mon inclination pour sa cadette. Leur père était menuisier; ses trois filles étaient lingères.

— 21 —

Cécile Ravet. Jolie ouvrière de la rue *des Cornes,* que j'ai depuis revue à Paris, rue *des Grands-Degrés,* chez un vitrier, son oncle. Elle venait aux salles de danse, et j'eus un jour une violente querelle avec les jeunes gens de rivière, parce qu'elle m'avait préféré pour danser une contredanse. Elle était amie de la suivante, sa voisine.

— 22 —

Marie Belier, que tout le monde appelait *la Maîtresse à Bouzon le Marinier.* Jolie blonde, grosse dondon, qui nous fit battre, Colombat, Gaudet, Rigaud et moi, sans le vouloir, par les gens de rivière. Borne de Ouanne, cousin et clerc de celui d'Auxerre, étant à danser chez M^me^ Mâris, prit une liberté sur la gorge de Marie, qui l'avait très proéminente. Elle alla se plaindre aux mariniers; mais ne sachant pas le nom de Borne, elle le montra. Il était au milieu de nous,

les bourgeois ne se mêlant pas avec les gens de rivière. Bouzon entra, et Borne, à qui la société ne convenait pas, sortit heureusement. Moutré-point-d'âme, camarade de Bouzon, rentra, et me voyant à la place désignée, m'appela. Je sortis sans défiance, et six mariniers, comme on les nomme, me tombèrent sur le corps. Je me débarrassai néanmoins. Les scélérats eurent pitié de Colombat; Gaudet rendit les coups; mais Rigaud fut si maltraité, qu'il en mourut... Personne de nous ne rendit plainte, nos agresseurs étant tous partis le lendemain matin sur leurs bateaux... Dès que Cécile Ravet sut notre mésaventure, elle alla trouver Marie Belier, et lui fit les reproches les plus vifs. Celle-ci fut au désespoir du quiproquo, et d'avoir confié sa vengeance à des brutes, qui s'embarrassaient peu sur quel être ils frappassent, pourvu qu'ils battissent : ils avaient assommé Rigaud, ils lui avaient enfoncé les côtes à coups de pied par terre et sans défense, uniquement pour se venger de ce que Gaudet avait terrassé l'un d'eux et avait emporté un bras de sa chemise. On me fit appeler par la Cour *des Cordeliers;* et voyant Cécile, je descendis. Marie Belier me fit des excuses et me jura qu'elle donnerait le congé à Bouzon. « Je ne » l'aime pas, » ajouta-t-elle; « mais il a menacé de casser » la mâchoire à quiconque me ferait l'amour. Et voilà » comme il s'est emparé de moi... » De mon côté j'étais ami d'un maître de bateau, appelé Jossier, fils de Patagon: il parut, et nous dit que Moutré-point-d'âme, employé par son père, perdait la conduite de son bateau. Marie Belier m'offrit tout bas de punir autrement Bouzon... Me voyant prêt à être si bien vengé, je me montrai généreux, en priant pour les coupables (j'ignorais que Rigaud dût mourir des coups reçus). J'obtins leur grâce à moitié. Marie me sauta au cou, et je fus depuis content

d'elle. Aussi me dit-elle : — « A présent, vous pouvez le » réconcilier avec sa maîtresse dès l'enfance, puisque je » l'ai puni, et je ne l'ai pas encore voulu revoir depuis » son retour. » Quelque temps après, Lenclos me fit trouver avec ces sacripants assassins, qui m'honorèrent, me fêtèrent, rendus honteux par Cécile et par Marie. A la fête de ces filles, je rémémorie ces temps de ma jeunesse, où la Beauté me favorisait.

— 23 —

1753 Suzon Duchamps. Grande et jolie vigneronne du Grandcaire, fort pauvre. Elle vendait du sablon.

— 24 —

Aurette, ou Menestrelle. Sœur cadette de la précédente. Elle était plus jolie que Suzon, et plus jeune de quatre ans : elle en avait quatorze quand je la connus chevrière, la mère vendant du lait. Elle faisait paître ses chèvres aux environs de la ville, et surtout derrière l'Hôpital; car elle demeurait tout près de la Porte de Paris. Je la trouvais très jolie. Un dimanche d'hiver, par un beau temps, je m'avisai de la suivre dans l'après-dînée ; je l'abordai, je lui parlai bonnement, et elle me répondit de même. Sa grande sœur survint : — « Ha! Menes- » trelle! » dit Suzon, « te voilà donc avec le libraire?... » Mais tu ne risques rien, va ; ce n'est pas un polisson, » il est de la connaissance de Nannette Chindé. C'est un » bon garçon, et s'il a de la monnaie, il va nous payer » à goûter? — Volontiers, » répondis-je. Et je courus à la ville, où j'achetai un pain de deux livres, un pâté de cinq sous, un cervelas de trois, et une pinte de vin blanc de deux sous : total treize sous, ce qui était une somme pour moi... Je revins en courant ; je mangeai pour semblant ;

je bus de même, et les deux sœurs furent si bien régalées qu'elles se trouvèrent presque grises. L'aînée se donna...

J'ai retrouvé ces deux filles à Paris. La cadette, Menestrelle, était jolie au delà de toute imagination. Elle me parut entretenue. Je ne croyais pas devoir lui parler. Elle vint à moi. — « Hé ! mon cher compatriote, vous ne nous » remettez pas? — Pardonnez-moi; vous êtes Mes- » demoiselles Duchamps de la Porte de Paris, que j'ai » toujours infiniment estimées. » La jolie Menestrelle me pressa la main, tandis que les domestiques qui suivaient les deux sœurs sur le Boulevard, ouvraient de grands yeux pour me considérer; car j'étais bien mis en noir, avec mon joli manchon tigré, fait par Devarenne, ami de Gaudet... Menestrelle me donna, bien bas, un rendez-vous, et elle est la seule femme que j'aie eue, pendant ma liaison avec ma vertueuse sœur Jeannette Demailly. J'entendis Aurette-Menestrelle Duchamps dire aux deux laquais, au moment où je me retirai : — « Voilà mon » prétendu d'Auxerre; mais ses parents ne l'ont pas » voulu!... » Je cessai de voir Menestrelle, dès que son Monsieur fut jaloux de moi, encore que je passasse pour l'amant de Suzon Duchamps, qui avait une fille de moi... Je chôme la fête de ces deux sœurs, et parce que je les ai trouvées charmantes, et parce qu'elles me rappellent un temps qui ne reviendra plus, durant la Révolution présente; mais qui sûrement sera le même dans une Révolution prochaine, où toutes choses recommenceront, et seront les mêmes que dans celle-ci, attendu que ce qui est étant le mieux possible, cela doit être éternel. Voyez ma PHYSIQUE, imprimée chez *Bonneville*... Je n'y ai pas exprimé cette opinion, mais je la place ici, les deux Ouvrages n'en faisant qu'un. Et telle est la véritable immortalité de l'homme, non celle inventée par les Grecs, 1756

préconisée par l'absurde Christianisme, et par tous les sots.

— 25 —

Ève Dallis, fille du beau-père de Baras-Dallis. C'était une grande et grosse dondon de bonne mine, que le
1755 beau-père voulait faire épouser au fils de sa femme. Mais Baras aimait Mlle Douy, ou Manon Léger, on ne savait trop laquelle; il se plaisait également avec toutes deux. Un jour, Mme Dallis me dit : « Monsieur Nicolas, vous » êtes ami de mon fils; car il ne jure que par vous. » Tâchez donc de lui faire entendre raison, au sujet de » ma belle-fille? C'est un bon sujet, et elle l'aime. » Je répondis que j'y ferais ce que je pourrais. En conséquence, je me mis à rechercher Ève, à lui faire ma cour. Baras crut que j'aimais sa future. Il en fut comblé! Ce fut alors qu'il m'avoua qu'il ne voulait épouser ni Sophie Douy, devenue coquette, ni Manon Léger, mais Ferdinande Dhall, et qu'il serait enchanté que j'obtinsse Ève Dallis. Je m'informai pour lors des dispositions de Ferdinande-Aglaé par son frère. Elle ne voulait pas être à Baras. Sûr de ce côté, je continuai tous les soirs à voir Ève, à l'égayer, à lui faire des compliments. Elle devint enjouée, charmante! Son destiné, dans un moment de dépit, après avoir appris les sentiments de Fernande, vint nous trouver, pour nous demander où nous en étions?... Je lui dis la vérité. Baras demanda la main d'Ève, l'obtint, et je continuai d'en paraître amoureux. J'excitai ainsi l'appétit d'aimer dans mon camarade, et je me fis une sincère amie de son épouse, voisine d'Edmée Servigné... Temps heureux, où tout était plaisir, je vous reverrai dans une autre Révolution!

— 26 —

NANNETTE CHINDÉ. Grande vigneronne, parente de M. Parangon, et voisine des sœurs Duchamps. Elle venait souvent à la maison, et nous folâtrions. Nannette me préférait à tout autre. 1752

Commémoration de mon aventure avec Septimanie. Je la fais, en bénissant notre fille. 1756

— 27 —

CATHERINE LOINTRON. Jeune couturière d'Auxerre, dont le père était de Nitry, et mon parent. Je la liai avec Edmée Servigné, qui, sans le vouloir, la rendit amoureuse de moi. Un jour Catherine Lointron demandait à Edmée, d'où vient je ne l'avais pas épousée? — « C'est « que je l'aurais embarrassé. — Ha! il a épousé qui » l'embarrassera bien davantage! » répondit Catherine avec douleur. 1760

— 28 —

MANON CHAUVOT. Jeune nièce d'une dévote d'Auxerre, qui se trouvant un jour pressée de se rendre, me dit brusquement : « Je le veux bien. » Surpris, effrayé même, je voulus savoir ses raisons? — « Ho! ça lui » apprendra à me gronder sans sujet! Je veux lui en » donner un bon!... » Au lieu de profiter de son dépit, je la prêchai. Je réussis pour le moment; mais dans la suite, à Paris, Manon Chauvot ne s'est que trop vengée de sa tante la dévote, et je réussis encore à la faire revenir au bien.

— 29 —

MANON JULIEN. Cousine d'Edmée Julien. Grande nicette, qui me demanda un jour, devant sa porte, rue *de la Cloche-bleue,* comment se faisaient les enfants? Je

n'entendais pas bien sa question : je lui dis de s'adresser à une sage-femme. — « Je veux dire comment ils se
1755 » commencent, » reprit Manon. Je la crus alors une sorte de Tonton Lenclos. Je lui montrai... Mais je m'aperçus bientôt que c'était naïveté pure. Elle devait se marier sous trois semaines. Étonné d'une telle simplicité sans libertinage, je lui recommandai bien de ne pas avouer à son futur la science infuse que je venais de lui donner : je lui en fis sentir toutes les conséquences, qui l'effrayèrent... Elle a été honnête femme.

— 30 —

MANON DUVET. Jeune et aimable personne, parente
1754 des jeunes Morillon. Gonnet voulait me la donner pour maîtresse, et il me présenta. Mais j'avais alors Mlle Fanchette, et il ne me fallait qu'un amusement. Je le dis à Mlle Trébuchet, amie de la jolie Duvet : cette fille gronda son amant. Un soir, la future de Gonnet dit à son amie : « Ne te laisse pas tromper! Monsieur Nicolas » ne t'épousera jamais. — Je le sais, et je l'éprouve, » répondit la jolie Duvet. Je ne me compromis pas, et la jeune personne m'en estima. Je la fis remarquer à Dhall, qui s'en éprit, et je les ai vus heureux. Mais moi!...

— 31 —

AGNÈS MORILLON, seconde des trois sœurs. Elle était charmante, et amie d'Ursule Meslot, ainsi que de ma cousine Edmée Servigné. J'ai regret de n'avoir pas pris cette Agnès, au lieu de celle qui m'a rendu si malheureux. Une fille élevée en demoiselle est toujours mauvaise épouse, surtout si elle a de l'esprit.

Commémoration, avec gémissements, du parjure de Sara Debée, que personne ne remplacera!

JUIN

— 1er —

Rose Lambelin. Grande fille, spirituelle, aimable, mais manquant de la connaissance du cœur humain, 1755
qui ne s'acquiert que par l'expérience. On a vu mon aventure avec elle, longuement contée : car celle de Sara, qui tient trois fois autant de pages, est beaucoup plus courte. Je célèbre la mémoire de Rose le 1er Juin, jour de notre entretien le plus délicieux. Je pleure, non cette fille, mais les temps heureux que son souvenir me retrace. O Colette! ô Madelon!...

— 2 —

Adelaïde Poulet (Mme Chouin). Sa commémoration m'arrache des larmes... Que d'êtres bons, obligeants j'ai connus dans ma jeunesse!

— 3 —

Hélène Luidivine. Cette belle fille ne me rencontrait pas une fois, qu'elle ne recommandât le repos de son amie, qu'avait épousé le frère de Tonton Lenclos. Ce fut ce qui forma notre liaison, bien jalousée de Treisignies : mais je n'étais plus apprenti, il n'avait rien à me défendre,

ni à me commander. Hélène était chérie d'un prêtre fort riche et très pieux (M. Clément, frère du Conseiller au Parlement de Paris), et il l'aimait purement; mais il en était horriblement jaloux! il fallait qu'elle eût toujours un double fichu. Un soir que je lui parlais, sa respectueuse était un peu dérangée, de sorte qu'on entrevoyait un beau sein : le chanoine s'en aperçut, et il envoya une duègne l'arranger. Hélène rougit, et me dédommagea le dimanche suivant chez Madame Lenclos.

— 4 —

7e portrait

COLETTE COLLET. C'est ici la seconde fête de cette femme, qui n'était pas une mortelle, mais un ange, devenu visible et femme pour me rendre heureux. Je ne la méritais pas, et mes crimes l'obligèrent à quitter la terre. Alors je me trouvai sans appui, sans ressource; je fus comme abandonné de toute la Nature. Je commence sa fête dès la veille. Je ne saurais exprimer la situation où je me trouve la nuit, et toute cette journée... Mais ce n'est pas la seule où je rende un culte à la céleste Colette; elle a plusieurs fêtes : celle de sa première vue, en 1743; celle de son retour de Paris, en 1751; celle de l'attentat,

en 1754; celle de nos adieux le 31 Auguste 1755; et le funeste, l'horrible 13 Mars 1757, recommémoré le 27, jour où je connus mon malheur... Honorée soyez-vous, ô Colette, à jamais!

Et vous, ô Fanchette, ma véritable épouse, puis-je honorer notre commune déesse, sans vous honorer aussi?... Bénie soyez-vous, ô Fanchette! 8e portrait

1755 est la plus longue année de ma vie. Je quitte Auxerre; je suis à Paris (aussi n'en fais-je la commémoration que le 1er Septembre); mais je dois nommer par ordre chronologique toutes les femmes de cette capitale à placer dans mon CALENDRIER.

— 5 —

VICTOIRE SCOFON, ou Madame GRESLOT. Jeune et charmante femme, qui me fit m'oublier moi-même, et mes serments à ma déesse protectrice, à mon arrivée à Paris. J'honorerai sa mémoire, tant que j'aurai un souffle de vie. 14e portrait

— 6 —

CHARLOTTE MEREY. Jeune et jolie Briassonne, que je voulus employer à oublier Victoire Scofon, et pour adoucir l'attente de Mlle Fanchette. Nous commencions à nous aimer, mais la maîtresse d'Armand nous ayant

surpris, et sachant que je ne pouvais épouser, la fit rappeler par ses parents, honnêtes et bons fermiers.

— 7 —

Louise Lemaire. Fille d'un rubanier, et que la maîtresse d'Armand substitua à Charlotte. Elle n'avait pas dix-sept ans, était jeune et jolie, mais haute, impérieuse, comme Rose Lambelin. Il est certain que je me serais attaché à cette jeune personne, qui était un bon parti, quand elle eut expulsé mon rival, et qu'elle parut disposée à s'attacher à moi, sans l'assurance d'avoir Fanchette.

— 8 —

Madame Lallemant, et Madame Beugnet. Deux jeunes et jolies femmes. La première était mon hôtesse; la seconde occupait la boutique de limonadière du coin
1756 de la rue *Jacinthe*. J'avais un rendez-vous avec Mme Lallemant, je devançai l'heure, et je trouvai ma Belle lesbisant avec la limonadière, plus jolie qu'elle encore! Que faire, à vingt-un ans, brûlé par la vue et par tous les autres sens? Paphiser ces deux Lesbiennes. Ce fut ce que je fis. Je suis encore dans le doute, si Virginie n'est pas la fille de Mme Beugnet la limonadière. Voyez le *Drame de la Vie,* scène de l'*Eglise à Bicêtre*.

— 9 —

Jeannette Demailly. Jeune, jolie, et vertueuse
15e fille d'Auxerre, qui me tint lieu de sœur, dans un
portrait temps où je ne devais aimer que purement, à raison de mes engagements avec Mlle Fanchette. J'honore et je chéris sa mémoire à l'égal de celle de Madelon Baron, de Colombe, de Marianne Tangis, de Toi-

nette, et d'Edmée Servigné; je ne mets au-dessus d'elle que trois personnes : la céleste FEMME, Jeannette Rousseau, et ma Zéphire... O mon aimable sœur! dans une autre Révolution générale, nous nous aimerons encore fraternellement!

— 10 —

SÉRAPHINE JOLON, et AGATHE FAGARD. La première était la jolie gouvernante d'un peintre de la rue *des Poulies*. La seconde, géminée, la compagne de ma sœur Marie-Genovèfe. On sait comme je les eus, dans un accès d'érotisme, causé par la lecture d'un mauvais livre. Elles devinrent mères.

— 11 —

Madame LEPRINCE. Jeune femme, en fuite d'un méchant mari, notre voisine, et qui nous aima bien, Jeannette Demailly et moi : l'exemple et les avis de ma jolie compagne la remirent avec son mari, qu'elle subjugua. Cette jeune voisine me fait célébrer deux fois la fête de Jeannette.

— 12 —

SEPTIMANIE. C'est cette belle de la rue *des Prêtres-Saint-Séverin*, que je reconnus chez la Macé, à sa petite mule verte. Son mari, qui ne l'aimait pas, quoiqu'elle fût charmante, la réduisit à le tromper, pour le faire coucher avec elle en suite du bal où elle alla en me quittant. Cela n'ayant point réussi, elle fut obligée de cacher sa grossesse et la naissance de notre fille. Je n'avais pas été pris au hasard : j'avais été désigné comme sain et comme un faiseur

d'enfants... J'eus quelques lumières en 1767. On a vu comment. On me connut à la publication de mon second ouvrage, LUCILE; mais la crainte de se compromettre empêcha de me protéger. On sait comme elle s'empara de mon Éléonore, et comme j'ai vu Reine-Septimanette dans le coche de Sens... Septimanie n'est plus.

— 13 —

Madame BEUGNET-POINTOT, ou la belle boulangère de la rue *Galande,* belle-sœur de la limonadière, et comme elle amante de Mme Lallemant. Je lui fis en 1758 une
1758 chanson sous le nom de *Pistris,* et je la donnai à Mme Lallemant, qui la lui montra. Mon ancienne hôtesse m'accorda une nuit peu de temps après... En 1776, ayant prêté le *Paysan perverti* à la belle boulangère, elle le fit
1776 lire à une fille de seize ans, qu'elle avait alors. J'en fus surpris ! — « Si son père ne lui avait pas fait honneur, » me répondit-elle, « jamais elle ne l'aurait connu ; mais » elle le connaîtra. C'est avec moi, non avec Madame » Lallemant, que vous eûtes la nuit aux draps de mousse- » line, en 1758... » Je me jetai à son cou, et je fus heureux par reporté; car jamais on ne désira femme comme j'avais convoité celle-là. Elle dit à Pistris, notre fille : — « Cet Ouvrage est de votre père. » Et elle me l'attribua dès que je fus sorti.

— 14

Mademoiselle GUÉANT, des *Français,* la plus belle
1759 et la plus intéressante des femmes. Je l'adorais au théâtre, et je venais l'en voir sortir. Le hasard me fit la rencontrer dans un hôtel de la *Vieille-rue du*

Temple, depuis occupé par le cit. Beaumarchais. On sait le reste... J'ai toujours chéri cette belle actrice, et, à mon départ de Paris, en 1759, je me disais :. « *Guéant n'est plus! je te quitte, ô Paris! avec un* » *regret de moins!* »

— 15 —

SIBYLLE ARGEVILLE ou LARGEVILLE, *rue des Poulies. La première fille que j'aie connue, et dont j'aie joui. Ma commémoration n'est pas pour honorer sa mémoire, mais* 1755 *pour m'affliger d'avoir alors donné dans un nouveau genre de libertinage. Cependant la nature ne fut pas outragée, puisque Sibylle partagea le plaisir qu'elle procurait, et qu'elle devint mère. Elle était décente, et elle me donna d'utiles conseils pour la conservation de ma santé. Elle me fit voir sur une de ses compagnes les symptômes de la variole, et elle se donna pour exemple des filles en santé... Ainsi, après avoir gémi de mon premier acte de libertinage, je me félicite de ma paternité.*

— 16 —

EDMÉE GIRAUD, fille aînée d'un ouvrier à la presse, que j'appelais *mon beau-père.* Edmée était très jolie, et je me fusse attaché à cette aimable enfant, après la perte de ma Zéphire et la fuite d'Henriette, si je n'avais pas été trop pauvre pour nourrir une femme. 1758 Son père m'adorait, et voulait absolument que je l'eusse. Il nous le dit clairement. Aussi, dans une partie de promenade où le père avait grisé sa fille, en mêlant son vin rouge de blanc, au lieu d'eau, me la fit-il posséder, malgré l'aveu qu'elle nous fit qu'elle en aimait un autre. — « C'est justement pour » cela, » dit le père d'une voix terrible, « que je

» veux que mon ami ait ta fleur! » Elle céda, me caressa même... Le lendemain, j'étais au désespoir! Edmée Giraud, avec laquelle j'étais couché, me dit : — « Je vois que vous êtes honnête garçon; mais » vous pouvez tout réparer par votre discrétion, en » me faisant épouser mon amant, qui est un maître » charcutier veuf bien établi. Il m'aimait avant son » mariage, et il revient à moi. » Je promis à Edmée de la seconder, et je le fis efficacement, en promettant d'épouser Reine sa cadette. Edmée, sûre du consentement de son père, engagea son amant à se presser, de peur qu'il ne vînt à changer de sentiment, et le mariage se fit. Huit mois après, elle eut une fille. C'est Victoire Londeau, connue si tard!

— 17 —

Reine, sœur d'Edmée Giraud. Notre liaison ne fut intime que durant mon court séjour à Paris, à
1759 mon retour de Dijon, après la perte de Zoé et de Sophronie. Elle était encore plus jolie que sa sœur, et j'étais réellement résolu à l'épouser, quand je reçus la lettre qui m'appelait à Auxerre. Je la possédai par ordre de son père, qui me dit que c'étaient des arrhes de mariage. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir oublié cette fille pour épouser Agnès Lebègue. J'avais présenté Reine à Mlle Guéant, peu de temps avant la mort de cette belle actrice; elle l'avait trouvée charmante, et m'avait promis de la former, afin que je l'épousasse avec une place et du talent. Mais la mort m'enleva cette nouvelle Paran-

gon, aussi belle, ayant une aussi belle âme que la première. On voit par là pourquoi la belle Guéant est si souvent citée dans mes Ouvrages... On aura, au 6 Juillet, la suite de Reine.

— 18 —

JULIE DU RUMIN. Grande et belle fille, à laquelle j'écrivais des billets doux sous le nom de *Salsbury*, Anglais. Elle les montrait à Claude Hérissant, dont j'avais la confiance, mais qui n'avait pas la mienne, et il 1758
me chargeait d'y faire les réponses. C'est une des singularités de ma vie; car je pénétrais admirablement le sens des lettres, et la belle Julie croyait l'avoir elle-même pénétré. Les brouillons que je remettais à Claude étaient de la main de mon commensal Richecœur.

SOPHIE DU RUMIN, encore plus belle que son aînée. Je lui écrivais également des billets doux, en déguisant mon écriture. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux-ci étaient sous le nom de *Carlin* (Arlequin), dont j'étais alors idolâtre : je croyais que tout le monde devait avoir les mêmes yeux que moi pour cet acteur, encore garçon. Un certain Ducaju, autre commensal, copiait les lettres sous le nom de Carlin. Sophie était adorée de Claude; elle lui montra mes épîtres, qui me revinrent par lui, pour y répondre. Mais il se chargea de voir Carlin, et de le pressentir adroitement. Il n'en fit rien néanmoins. Je le compris, à certains discours, inintelligibles pour d'autres que moi... On ne devinerait pas ce que devint cette double intrigue! Julie sourit à un Anglais, qu'elle crut son amant : il vint à la maison,... et il épousa Sophie... Celle-ci, dans l'intervalle, fit au bal un amant qu'elle prit

pour Carlin. C'était un premier commis. Elle eut l'art de le céder à sa sœur, qu'il vit avant elle, et qu'il prit pour sa Belle du bal. On sut alors que j'avais écrit les lettres, les réponses, et Claude découvrit que j'avais adoré Sophie. Les deux Belles me firent un présent, et Claude, déjà brouillé, ne me le pardonna pas.

— 19 —

MANON LAVERGNE. Jeune et jolie fille de la rue *Notre-Dame,* dont la fenêtre était à côté de ma place, chez Claude, de sorte que je la voyais à tous les instants. Après l'avoir longtemps admirée, et m'être exalté l'imagination à son sujet, je lui parlai. Elle se retira vivement,
1756 et sa mère vint me prier de ne rien dire à sa fille. Je répondis par des regrets de ne pas mériter de causer quelquefois avec ma jolie voisine. Je demandai à la mère la permission de lui parler à elle-même. Mon langage, qui n'était pas celui de mon prédécesseur, ivrogne, libertin, me fit écouter. J'adressai donc la parole à la maman Lavergne plusieurs fois le jour, jamais à Manon. Au bout d'environ deux mois, un jour que celle-ci était seule à la fenêtre, je la saluai. Elle me sourit. Je m'informai de sa mère. — « Elle est sortie. » Je me hâtai de parler d'amour; et je crois qu'il me vint subitement. La demoiselle répondit modestement que j'étais bien bon. Je faisais des protestations, quand, tout à coup, la mère parut à la fenêtre, et me reprocha de ne pas tenir ma parole. Elle me défendit de parler à sa fille ni à elle-même, que je n'eusse un état. Je la saluai et me retirai. Je trouvai un dimanche la fille à *Notre-Dame,* et je l'abordai. Elle me dit que sa mère était rentrée sans qu'elle l'eût entendue. Elle me donna un signal pour lui parler. Je ne manquai pas d'en profiter; jusque-là qu'un jour, à l'instant de la sortie

de la mère, j'eus la permission de venir à la maison. Mlle Lavergne était seule. Je fus très tendre, très audacieux, et j'allais triompher, quand on m'appliqua sur les reins un coup de talon de mule de femme. C'était la mère, qui n'était pas sortie, qui agissait de concert avec sa fille, et qui me donna mon congé, comme à un libertin. Depuis, j'ai su que c'était une très honnête femme, à son aise, une bonne mère, et que si j'avais eu des mœurs, elle m'aurait donné sa fille, supposé que j'eusse filé l'amour jusqu'après le malheur du 13 Mars 1757. Cependant la jeune Lavergne n'était pas entièrement du sentiment de sa mère à mon égard. Un jour, elle me donna un rendez-vous réel. Mais, outre les élèves de sa mère, il se trouvait auprès d'elle une voisine âgée. Cependant Manon m'agaça. Je voulus lui rendre un baiser, pour un coup. Elle s'enfuit dans une autre pièce : je l'y poursuivis. Elle se défendait avec son aiguille, qui lui tomba des doigts; je vis l'heure du Berger... Tandis que je mettais l'aiguille, la jolie Mlle Lavergne, en se démenant, criait : — « *Mon aiguille! mon aiguille!* » de sorte qu'on ne se douta de rien dans l'autre pièce. Ha! si j'avais su que je ne devais pas avoir Mlle Fanchette, je n'aurais pas été chez Knapen me cacher, sous le nom de *Jean-Jacques Siflavio*... Manon Lavergne mit au monde une fille.

— 20 —

Rose Vignon. Blonde de la plus charmante figure, qui succéda sans interruption à la précédente. Elle voulait le mariage, et rien autre chose : je pouvais tout donner, hors le mariage, et malgré quelques arrhes escamotées, elle me remercia... Je célèbre, à sa fête, des temps d'ivresse.

— 21 —

ROSALIE LEVASSEUR. Un jour que j'errais dans le quartier de la *Comédie Italienne,* j'aperçus une jolie personne, mise d'un goût exquis. Je la suivis patiemment dans le dédale de ses détours; j'entrai chez elle par astuce, et j'agis sans façon. Il est sûr qu'elle me prit pour un autre de sa connaissance, et auquel je ressemblais; car elle fut d'un étonnement extrême, pendant et après mon *bonheur,* en voyant ma façon d'agir! Elle parut très empressée de me renvoyer. Je sus qu'elle s'appelait Rosalie, parce qu'en sortant, j'entendis une voisine qui lui disait : — « Mais, Mademoiselle Rosalie, je n'avais » jamais vu ce jeune homme-là chez vous? — C'est une » attaque : je lui avais répondu, le prenant pour *Vélaine.* » — Ha! quelle différence! *Vélaine* est plus grand. — Je » ne vois pas cela. Mais j'ai trouvé une autre différence! » Je n'en pus entendre davantage. Cependant Rosalie Levasseur donna un enfant à *Vélaine* neuf mois après, jour pour jour. Cette jolie enfant a été sur le *Théâtre d'Audinot :* je ne la nommerai pas ici; mais elle a nos yeux à nous autres Restif. Elle ne fut pas élevée par sa mère. (On sent que ce doit être Terinèthe.)

— 22 —

THÉRÈSE. Fille de chambre de la belle pâtissière Sophie Grandjean, épouse de M. de Courbuisson,
1757 gentilhomme Picard : bonne fille, dont l'histoire est assez détaillée dans le texte. Elle a fait trois filles : elle m'en donnait une; la seconde à Richecœur; la troisième à Mollet, mes deux commensaux. Elle les a élevées, sans aucun secours qu'elle-même. Dans la suite, son maître, qui n'avait pas

d'enfants de la Belle-Pâtissière, voulut en faire un à Thérèse. Cette enfant vint, mais elle mourut, et Thérèse fut assez adroite pour lui substituer la mienne, qu'elle aimait le mieux... Courbuisson étant mort, Thérèse, chassée par sa maîtresse, se trouva dans la détresse : elle se prostitua pour élever ses enfants. Elle plaida, et obtint une pension alimentaire de deux mille livres pour sa Thérèse (la substituée). Et cette Thérèse, connue depuis sa mort, est celle qui m'a été si chère!... Thérèse mère ne prostitua pas ses filles, comme Nannette, mais elle les fit entretenir; ma fille Aimonde Dartois en connaissait une.

— 23 —

Bonne Sellier. Femme de compagnon imprimeur, qui tenait des pensionnaires du même état. Pour nous conserver sages et préserver notre santé, elle nous accordait à tous ses faveurs; et personne n'en abusa jamais, que le brigand Mollet, ancien compagnon de Mandrin. C'était une excellente femme! et j'ai souvent admiré, depuis, combien son caractère ressemblait à celui de M^me^ de Warens!

— 24 —

Sophronie-Françoise Sellier, sœur du mari de la précédente. Fille charmante, qui fut sur le point 1759
d'être mon épouse, et qui m'eût préservé de tous mes malheurs. On a vu dans l'Histoire, comme elle

a péri. J'avoue que de pareils malheurs ne me semblent faits que pour moi... Son frère Laurent, son assassin, fut tué peu de temps après par un de ses complices. Elle était fille d'un maître imprimeur de Soissons... J'honore Bonne et Sophronie avec la plus grande sensibilité : elles voulurent mon bonheur.

— 25 —

1756 Pèlerine Ébret, native d'Auxerre, depuis épouse du chapelier Willaume, qui s'est enrichi dans cette même ville, sous le nom de *Tonopmar*. Elle était à Paris, logée avec ses parents au sixième, dans la même maison que Bonne Sellier. J'en fis peu de cas d'abord; elle était maigre et sonneuse : mais insensiblement elle se développa et devint jolie, provocante; elle eut une marche voluptueuse, sa gorge acquit une blancheur appétissante... Elle est, non la première femme qui m'ait inspiré le désir de la posséder, mais qui m'ait donné une idée délicieuse du plaisir d'être couché dans le même lit, de l'y presser dans mes bras, de m'y entrelacer avec elle. Il n'y avait qu'un vaste grabat pour la famille, père, mère, grand frère, petit frère, et Pèlerine. J'obtins du frère sa place pour vingt-quatre sous, et il coucha dans mon lit. La place de Pèlerine était à côté de sa mère, ensuite le petit frère, puis le grand sur le bord opposé à celui du père. Il n'y avait pas de ruelle. Quand je me couchai, sans lumière, suivant l'usage de la maison, je passai sur le petit frère endormi, et j'enlaçai Pèlerine. Le plaisir fut inexprimable... Mais enfin, l'heure de la crise étant arrivée, des soupirs, quelques gémissements étouffés se firent entendre. Le père fut éveillé. « Qu'est-ce donc? Qu'as-tu, » Pèlerine? — C'est que je rêve, mon père. » La mère

se réveilla : — « Qu'y a-t-il donc? » Et elle tâta. Je feignis de dormir. — « C'est ce grand vilain qui est à côté » de sa sœur! Il l'aura touchée, tenez!... Où est-ce » qu'il t'a touchée, Pèlerine? — Ho! je dormais. Nulle » part... — Si votre fille rêve *ça,* » dit le père, « c'est que » quéqu'un l'a déjà kalibistrée, ou voulu kalibistrer. — » Ho! avec vos mots! » dit Pèlerine, « vous croyez » qu'on ne vous entend pas! Et quand vous kalibistrez » ma mère, tout contre moi, est-ce que ce n'est pas » assez pour en faire rêver? — Elle a raison! » dit le père; « voilà ce que c'est que de n'avoir qu'un lit. » Néanmoins il kalibistra sa femme; je rekalibistrai la fille, qui ne put s'empêcher de soupirer. — « Ça lui fait » trop d'impression, » dit le père; « il faudra tâcher que » M. le curé de *Saint-Étienne du Mont* nous donne un » petit lit pour elle... « Cependant Bonne Sellier s'était aperçue que Ébret fils m'avait remplacé dans mon lit. Elle se douta de quelque chose, et tira de la mère un récit détaillé, en disant qu'elle avait entendu comme du bruit à leur étage pendant la nuit. La mère bavarde conta tout ce qu'elle savait, et Bonne devina le reste. Ce fut Bonne qui alla demander le petit lit au curé. Le pasteur, effrayé du demi-récit, le fit donner le même jour. De son côté, Bonne ferma nos portes. Les parents de Pèlerine firent alors la connaissance du chapelier Willaume, qui devint amoureux de leur fille, et qui les logea rue *de la Bûcherie,* au second. C'est là que j'ai vu Pèlerine charmante. L'amant alla s'établir à Auxerre, sous la maîtrise de son futur beau-père, et il y épousa Pèlerine.

— 26 —

ÉLISABETH LERICHE. Fille de Mme Deschamps, petite-fille du maître maréchal Leriche, mais élevée aux Enfants- 1757

trouvés, où son grand-père l'avait fait porter. Je la voyais de ma fenêtre de travail, après les aventures de Manon Lavergne et de Rose Vignon. Je lui faisais des signes. L'enfant, qui avait environ neuf ans, me remarqua, me sourit. Je lui envoyais un baiser tous les matins, et Babet me le rendait. A la fin, une sœur grise s'en aperçut et me fit des yeux terribles! Elle ne s'en tint pas là; elle se plaignit. Un exempt vint chez Claude Hérissant s'informer de moi. Sur le bon témoignage de cet imprimeur, on se contenta de m'interroger. Sans connaître la mère de l'enfant, je répondis qu'elle était ma fille; que la demoiselle était morte, et que je retirerais un jour ma chère Babet. On me crut. La sœur, depuis ce moment, ne trouva plus mauvais que je fisse des signes, et que j'envoyasse des baisers à ma jolie Manette-Élisabeth; (car elle portait les deux noms). Elle n'a été reconnue de sa mère, la belle Deschamps, que six ans après, la quatrième du décès de ma Zéphire, et pendant que je me mariais à Auxerre... Quel a dû être mon étonnement, au décès de M^me^ Deschamps, en 1775, d'apprendre par Renaud, que la défunte et moi, nous avions une fille commune! Ce fut un beau moment! surtout quand je reconnus mon enfant-trouvée.

— 27 —

ARMIDE CAMARGO. Première danseuse aux Français.

1757 *J'avais fait sa connaissance, en guettant le soir, à la sortie du spectacle, M^lle^ Guéant. Un soir, je reconduisis la danseuse. Elle était si voluptueusement habillée, sous un costume de grisette, qu'elle aimait fort, que je fus audacieux... Comment, avec tant de grâces, peut-on avoir la variole?... Elle me donna une galanterie cruelle, qui ne se déclara que dix-sept jours après, celui de l'exécution de Damiens, par un flux sanguino-*

lent. Je ne savais ce que c'était; car ce même soir, j'allai à l'Opéra-comique de la foire Saint-Germain, tandis que nos jolies femmes étaient attentives à voir tirailler le régicide, qui eût peut-être sauvé la France, s'il n'eût pas manqué son coup; vu que c'est depuis ce temps que Louis XV a bouleversé les finances... Ce fut plutôt la négligence du chirurgien Lacan, qui envenima le mal, que sa gravité. Je sentis alors l'horrible situation, de voir une jolie fille, sans oser y toucher! Je ne guéris qu'avec peine, par la force et la bonté de mon tempérament. Bonne Sellier me prodigua ses soins... Armide quitta le théâtre à cette époque. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette conjonction, si malheureuse pour moi, produisit une fille saine et jolie, qui a depuis été mariée à un libraire... Je l'ai vue en 1772 chez Louise, sous le nom de Timonette... Elle a été célèbre depuis. C'est Madame L. J. M. D.P.C. Elle seule fait mettre sa mère au Calendrier.

— 28 —

ADELAIDE DESMARAIS. Jeune personne d'Amiens, jolie, et qui avait de la fortune. Ma sœur Margot voulait me la faire épouser, et je trouvais Mlle Adelaïde ce qu'il me fallait, attraits, qualités, fortune; mais une maladie de poitrine me l'enleva. Elle fut bien regrettée! car je n'avais plus Fanchette.

— 29 —

CÉCILE DECOUSSY. Autre compagne de ma sœur Margot. C'était une jolie blonde, dont on a vu un trait effronté de ma part, dans le texte (tome VIII, p. 52).

— 30 —

SÉRAPHINE DESTROCHES. Jeune et raisonnable personne de Sens, encore une des compagnes de ma sœur Margot.

La raison me portait à m'y attacher, encore qu'elle ne fût pas jolie. Mais sa sœur Madelon était si jolie, que je fis comme le chien de la fable. Séraphine, piquée, voulut retourner à Sens; Madelon avait un autre amant, et moi je n'eus plus de maîtresse... Ha! que je l'ai regrettée! Elle m'eût préservé du malheur!

JUILLET

— 1er —

MADELON DESTROCHES. Sœur de la précédente; jolie coquette, qui me rendit volage pour Séraphine son aînée. 1757
J'ai passé avec elle une après-dînée délicieuse, que je ne me rappelle jamais sans attendrissement. O temps d'ivresse!

— 2 —

AGATHE FAGARD. Jolie brune, compagne de ma sœur Genovèfe, rue *Denis*, près *Saint-Sauveur*. Quoique déjà célébrée le 10 Juin, avec Mlle *Jolon*, je l'honore seule aujourd'hui, à cause de la prodigieuse impression qu'elle fit sur moi, le jour où elle m'annonça que ma jeune puînée n'était plus chez la même maîtresse. Que je la trouvai jolie! je versai des larmes d'attendrissement avec elle, comme si j'eusse prévu le sort de ma pauvre cadette!... O belle brune! j'honore ta mémoire!

— 3 —

LÉONOR ÉBOR-POUPART, de la rue *des Cinq-Diamants*. Nouvelle compagne de Genovèfe, chez les dévotes où l'avait mise Margot, en l'ôtant d'avec Fagard, dévotes

chez lesquelles l'infortunée s'est perdue par un confesseur. Avec moins d'étourderie, j'aurais pu réussir auprès de cette charmante blonde, dont je m'étais assez fait aimer pour la rendre mère : trop de pétulance me fit remarquer des dévotes; je fus éconduit comme un libertin, que Dieu ne bénirait pas. On a vu comment je retrouvai notre fille au bout de trente ans, marchande vis-à-vis l'*Oratoire*.

— 4 —

ANNETTE. Fille d'un épicier de la *Place Maubert :* une des élèves de Mlle Zoé, et la cadette de deux sœurs. On l'employa dans ma maladie, de la mort de Mme Parangon, pour me distraire. Ses caresses étaient vives et même voluptueuses, sans doute parce que je lui plaisais. J'étais arraché à ma douleur par ses baisers sur la bouche (elle avait onze ans); elle était brune et charmante En 1765, elle était établie en face de la rue *des Rats*, et elle était admirée de tout le monde. Ce fut elle qui me reconnut.

— 5 —

SUZETTE. Sœur de la précédente : mais celle-ci avait douze ans, et elle était plus réservée; cependant elle imitait quelquefois sa cadette; et comme sa gorge était naissante, Suzette excitait bien autrement les sens qu'Annette! Je me surpris un jour prêt à la posséder. J'en rougis, car j'étais encore honnête. Dix ans plus tard, l'enfant eût sauté le pas.

— 6 —

FILLETTE et STANISLETTE THÉVENET. Filles d'un violon de l'Opéra, qui, avec la suivante, formeront le joli trio qui acheva de me guérir. On les substitua aux deux

jeunes épicières, dont on s'était aperçu que les caresses étaient trop sensuelles. Ces cinq aimables enfants, et surtout la cinquième, dévièrent ma douleur; elles l'attendrirent, et je pus pleurer... Stanislette a été danseuse à l'Opéra.

— 7 —

Éléonore, qui venait avec les deux précédentes, et que je croyais leur sœur. Ce fut elle qui me sauva la vie, par l'impression qu'elle fit sur moi, et l'attachement qu'elle m'inspira. Je ne sus que longtemps après, que c'était la fille de Marguerite Pâris et la mienne... Dans la suite et avant d'être mieux instruit, je la crus une autre de mes filles, que, par cette raison, j'honorerai demain.

— 8 —

Léonore Giraud, ou Madame Gigot de Glancé, sœur de la précédente, et fille de Reine Giraud... On a vu dans l'Histoire, comment j'eus cette fille, 23e portrait en 1759; comment j'en fus épris, en la trouvant belle et mariée à un riche avocat en 1781 : ce fut plutôt de la tendresse que de l'amour, quoique je ne la connusse pas encore. On a vu (tome X, p. 245) comment je fus instruit. Il ne me reste plus à raconter que l'aventure de Xuorel, que j'ai promise :

On sait que j'avais formé la résolution de ne plus voir Mme de Glancé, après le mauvais succès de la lettre que je lui avais écrite à Morsan. Pou- 1781 vais-je savoir que je boudais ma fille? Hé! dans quel temps l'abandonnais-je? Lorsqu'un mari haïssable lui donnait pour société un jeune homme sen-

timenteux, intéressant. Sensibilisée par moi-même, qui eus toujours une âme brûlante, et qui la fuyais, sa chute fut hâtée par ma tendresse, trop vraie pour ne pas être pénétrante. Le mari fut absent dix-huit mois. Au moment de son retour, qu'il n'avait pas écrit, Léonore était enceinte de sept à huit mois. Elle fut surprise, désolée! mais elle ne chercha ni excuses, ni subterfuges. A la question : « Mais vous » êtes grosse, Madame? » elle répondit, en baissant la vue : — « Oui, Monsieur, et je suis doublement » coupable, puisque je vous ai rendu père... Je » n'alléguerai point que vous avez eu tort de me » laisser avec un homme aimable, votre ami, notre » commensal : cela ne me justifierait pas. Je vous » ai offensé; je me mets à votre discrétion. Seule- » ment n'ayez pas recours aux tribunaux! Je me » soumets à tout ce qu'ils ordonneraient. Je vous » demande pardon, et une peine qui ne rejaillisse, » ni sur vous, ni sur notre fille. » Elle se tut. Le mari réfléchit; Xuorel, en coupable, était disparu; il n'avait osé se présenter devant son ami outragé. Il savait qu'en ce cas, la femme fait beaucoup mieux sa paix toute seule. Glancé le demanda, Xuorel vint. Glancé se jeta dans ses bras : « Que je ne perde » pas aussi mon ami! » s'écria-t-il. — « Cette conduite » noble et généreuse me prescrit la mienne, » répondit Xuorel. — « Madame, » reprit l'époux, « c'est en vivant tous trois en bonne intelligence, » que nous conserverons notre honneur. Laissons » croire que j'ai fait un voyage secret à l'époque

» convenable. » On ne parla plus de la faute des deux amants. Ils étaient confondus de ce qu'un homme très ordinaire se montrait si sage et si généreux!... Léonore accoucha. Ce fut encore une fille. Xuorel, de concert avec elle, avait les moyens pour la soustraire aux regards du mari. Mais l'avocat Glancé voulut que cette enfant fût traitée comme l'aînée l'avait été, et il jura qu'elle jouirait de tous ses droits de fille, née en légitime mariage : « Il le » faut, pour notre honneur à tous, » ajouta-t-il.

Il en a été ainsi. J'ai rencontré ces deux filles avec leur mère, en 1788. M. de Glancé ne s'en tint pas là : il continua de recevoir son ami à tous les semestres, il souffrit tout ce qu'il voulut faire, pour indemniser l'aînée du partage avec une cadette qu'elle n'aurait pas eue sans lui...

J'ignorerais tous ces détails, sans Agnès Lebègue, qui les tenait des domestiques, et qui me les apprit par bavardage.

— 9 —

Zoé Delaporte. Petite-fille du célèbre Martin, 1757
qui apporta de la Chine le secret du vernis : c'était l'amie de mon digne ami Loiseau, et la mienne ; je les honorerai jusqu'à mon dernier soupir, elle et lui!

— 10 —

Spirette Laval. *Grande et superbe fille, qui me prit le bras dans la rue Galande, parce qu'un vilain homme la poursuivait. Je la reconduisis. Elle était à la Macé.*

C'est la même qui avait remplacé Septimanie, après le départ de cette dame; mais je ne l'avais pas reconnue dans la rue... Je n'honore pas cette fille, non plus que toutes celles en Italique; mais j'en jouis. C'est la seule femme qui m'ait dit : « Que vous êtes fort!... » J'en eus un fils. Mais elle était disparue grosse avant que j'en fusse instruit.

En 1776, je vis Spirette sur l'île Saint-Louis, donnant le bras à un homme décoré de la croix de Saint-Louis. Je la reconnus parfaitement, quoiqu'elle fût en grande dame; mais la Macé n'était plus là pour m'instruire. Je venais de faire connaissance avec M^me^ Froment, amie des limonadières Beugnet et Máris, qui avaient successivement logé la Macé. J'allai lui montrer la dame; puis je lui fis un long récit, la priant de m'aider de ses lumières. La limonadière répondit que la Macé était connue pour n'avoir jamais chez elle de filles publiques; elle n'employait que des femmes honnêtes, qui venaient y apaiser des feux trop violents, ou s'y faire féconder, soit pour éteindre un mari détesté, soit pour mettre au désespoir les collatéraux d'un vieux mari. Elle se rappela la dame que je venais de lui montrer, pour lui avoir ouvert un jour la porte de côté de l'allée de son amie Beugnet, pour la faire sortir par l'arrière-boutique. La dame avait découvert qu'un valet de chambre de son mari l'observait; en entrant déguisée, elle l'avait aperçu : elle jeta son déguisement sur une autre femme, descendit par l'escalier intérieur destiné à ceux qui occupent la boutique et le premier, puis s'esquiva sur la rue Jacinthe. La valet de chambre entra, fouilla toute la maison, et trouva cachée la femme qui avait le déguisement. Il fut bien surpris de trouver une autre que sa maîtresse, sous l'habit qu'il lui avait vu! Le mari arriva, et vit la confusion de son valet : il n'en prit que plus de confiance en sa femme. Celle-ci fit chasser le valet de chambre, qui donna dans un piège par elle tendu. — « La dame a eu, » continua la limonadière, « une fille

« qu'elle dit sœur paternelle de celle d'une princesse. » Elle la nomma... Voilà pourquoi je donne une fête a Spirette Laval, qui me rappelle d'ailleurs une foule de circonstances intéressantes de ma vie ; enfin j'honore ma fille.

— 11 —

AURORE. *Voici encore une fille dont j'honore la mémoire : c'est qu'elle me rappelle Zéphire, que je l'ai rendue mère, et qu'elle m'a donné Bathilde. J'ai retrouvé notre fille en 1788, rue Poupée-de-la-Harpe, chez la limonadière ; elle est comédienne, et elle débutait aux Italiens. Elle avait une nièce de quinze ans, d'une figure si touchante qu'elle a fait sa fortune sous un nom connu.*

— 12 —

VICTRICE DARQ, *autrement* LA POTELÉE. *Elle demeurait au Jeu-de-boule de l'ancienne Porte-Bussi. Je commémore cette femme, parce que je l'ai rendue mère, que notre fille, marchande bijoutière sous le Quai de Gèvres, m'a fait honneur par ses mœurs et sa beauté : c'était une superbe brune, qui refusa douze mille francs de pension d'un lord.*

— 13 —

Madame DOUBLETON *(nom controuvé). C'est à cette dame que Victrice me céda, j'ignore par quel motif ; ce fut elle qui me proposa de m'entretenir, qui me musela, et que je quittai pour cette raison. J'ignorais alors que ce n'était pas un payement avilissant qu'elle m'offrait, mais une pension alimentaire au père de l'enfant qu'elle espérait de moi. Elle me fit chercher, quand elle se vit grosse... Cette dame était l'épouse d'un homme portant robe, fort riche, fort dévot, auquel j'ai donné un héritier. Elle demeurait près Merry.*

— 14 —

16e portrait

ZÉPHIRE RESTIF! *A ce nom sacré, mon cœur tressaille!... Zéphire! tu fus la plus aimable, la plus touchante des filles! Zéphire! la fille de la première femme que j'aie convoitée en homme, et de ma précocité! Zéphire! à laquelle tout ce qui peut attacher me lia si délicieusement! ô Zéphire! quel jour doux et cruel que celui de ta fête! il me rappelle toutes mes pertes, toutes mes douleurs!*

Commémoration de mon arrivée à Auxerre, en 1751.

1751 De l'abandon de mon logement de la rue *de Bièvre*,

1781 en 1781, à cause de Sara Debée.

— 15 —

SOPHIE VAN-WOLXEM. *Fille publique; maitresse de mon camarade Van-Wolxem, et que j'ai rendue mère*

1758 *d'une fille. Cette Sophie avait le genre de figure de Mlle Douy, c'est-à-dire ce teint bilieux, annonce d'un grand tempérament, et qui rend les hommes frénétiques, non d'amour, mais de désir; toujours bien propre, bien mise, bien chaussée, elle m'affecta vivement. Je lui marquais de grands égards, quand elle venait à l'imprimerie demander Wolxem, surtout lorsque celui-ci ne s'y trouvait pas. J'obtins ainsi la permission de la reconduire, puis de rendre des visites. J'y allai un dimanche en Février 1759, peu de temps avant mon départ pour Sacy. Je la trouvai seule. Elle s'habillait; je la laçai, assise sur mes genoux. Insensiblement, je me disposai; alors, la pressant sur les hanches, je m'en trouvai pos-*

sesseur. Elle poussa un grand soupir, en me donnant sa bouche : — « Ha! si Wolxem savait! » Elle sentit ensuite certaines contractions finissantes qui m'étaient particulières, et qui ravissaient Mme Doubleton; elle m'appela comme celle-ci, son ange! le roi des hommes! son Dieu!... Un instant après, elle me dit : « Ha! Mon» sieur Nicolas! je suis au désespoir! je l'ai trahi com» plètement avec vous! Ne revenez plus! »... Je lui dis que je m'en retournais en Bourgogne, et elle en parut désolée!... Elle a eu de moi une charmante fille, très connue aujourd'hui au principal Spectacle du Boulevard.

— 16 —

SIDONIE MENTELLE. Actrice de l'Opéra-Comique, 1757
amante de mon ami Boudard, mon amie et celle de Zéphire. Excellente fille!

— 17 —

JUNIE PRUDHOMME. Première danseuse de l'Opéra-Comique en cette même année, compagne de la précédente et de la suivante. Voyez l'Histoire.

— 18 —

JACQUETTE BAPTISTE. Double des rôles de Mlle Mentelle, pour les amoureuses : même temps.

Le même jour, je célèbre la fête de Marie-Élise Leriche reconnue (Madame Deschamps), amie de mon ami Renaud, la mienne, et celle de ma Zéphire, 1758
que la belle dame crut un instant sa fille (depuis retrouvée dans notre petite Babet des *Enfants Trouvés*, 26 Juin).

— 19 —

AMÉLIE-SUADÈLE GUISLAND. Fille de la marchande de ma Zéphire, son amie, la mienne, et presque mon épouse... Je célèbre sa fête avec des sanglots, des larmes et des cris !

— 20 —

MARIE SAQUART *ou* MANON. *Cousine de Zéphire, par sa mère, depuis épouse de mon ami Louis Gaudet. Je n'ai à lui reprocher que de m'avoir caché ma Zéphirette, avec laquelle elle semblait craindre de me voir me lier trop intimement.*

— 21 —

17e portrait

HENRIETTE KIRCHER. Anglaise, ma seconde épouse, mère d'HENRIETTE, fille charmante que j'ai en Angleterre. On a vu comment se fit et s'est dissous ce mariage. Mais je persiste à croire que Macbell seule fut coupable. Ainsi, j'honore Henriette, et surtout sa fille.

— 22 —

1762 BATHILDE. *Alsacienne, qu'Aurore me fit posséder, et que j'ai rendue mère. Elle a depuis épousé un baron Allemand, qui l'avait entretenue, Il est vrai, qu'en vivant avec cette fille publique, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'estimer. Il en est peu de ce genre. On sait comme elle m'était attachée, et combien elle aurait fait pour moi, si j'eusse été libre. Aussi, je l'honore comme honnête, et comme mère.*

— 23 —

JOCONDE SAILLY. *Jeune folle, qui depuis a fait son chemin, prostituée encore impubère chez la Dupont. Bathilde avait voulu que j'eusse la fleur de Joconde : « Afin, » disait-elle, « que nous soyons sœurs, et que les » gueux n'aient que les restes d'un joli garçon... » Je faillis de le payer cher! comme on l'a vu. Nous eûmes deux filles, Sailly et moi, car, je l'ai repossédée en 1767. Elle a eu l'adresse de donner ces deux enfants à ses entreteneurs, malgré les anachronismes. Elle a été riche, et danseuse aux Français : ses deux filles sont comédiennes, et ont du succès.*

— 24 —

VICTOIRE, de Versailles, femme de chambre de l'épouse 1758
de Knapen. Elle était aimée d'un jeune homme alors élève : je surpris ses lettres, sorties de la poche de son amant, et je les lui montrai. Elle crut qu'il les avait livrées; mais je fus assez honnête pour la détromper le lendemain. Cependant le coup était porté : l'amant, congédié, venait de s'engager de désespoir. Je tâchai de consoler Victoire. Nous étions seuls. Tout à coup cette jeune fille se jette en pleurant dans mes bras : « Vous m'avez » perdue, » me dit-elle, « et vous n'avez qu'un moyen » de me consoler .. » Je compris qu'il fallait que je l'aimasse. Alors, j'eus mauvaise opinion d'elle, et je la ménageai si peu, que je la possédai. Elle parut très inquiète de l'idée que j'allais prendre d'elle. Je dissimulai mon mépris, et je voulus la céder à Héraut, mon camarade, depuis comédien, sous je ne sais quel nom; mais Victoire, en s'y refusant, me fit voir que je m'étais

trompé sur son compte. Elle devint enceinte. Me voyant sans état, sans moyens, prêt à retourner chez mes parents, elle me dit que ce n'était pas là le moment de m'embarrasser d'une femme. Elle s'en retourna donc à Versailles, où elle accoucha d'un fils. A mon retour à Paris, en 1761, je la rencontrai rue *de la Draperie;* elle vint à moi : — « A présent, me dit-elle, « nous pouvons nous marier ; » j'ai de quoi me passer de votre travail. » J'étais .. mal marié, moi!... Je l'embrassai la larme à l'œil, sans lui répondre, et je m'enfuis... Agnès Lebègue m'a perdu.

— 25 —

Claire Morizot, d'Angers, qui remplaça Victoire. Elle était de bonne famille On avait voulu la marier à un vieillard : quoiqu'elle n'aimât rien, Claire s'y était refusée, s'était enfuie, et s'en était venue se cacher à Paris. Ce fut en se mettant femme de chambre dans une maison obscure. Je lui fis ma cour. Sa figure, son éducation m'enchantèrent, et je m'y attachai; déjà même j'avais gagné son cœur, ce qui acheva de me faire oublier Victoire de Versailles. Nous projetions notre mariage, Claire et moi. Pour me prouver sa sincérité, étant plus riche que moi, nous occupâmes le même lit, tandis que mon confrère Héraut couchait à trois pieds de nous avec Edmée, assez jolie cuisinière. J'étais heureux. Mais ce ne fut qu'une lueur trompeuse! Un matin, au moment où nous allions déjeuner ensemble, on vint demander Claire. « Ha! » me dit-elle, « peut-être suis-je perdue! .. » Elle descendit; un carrosse attendait. On l'y monta; les portières se levèrent, au moment où j'arrivais. La triste Claire me vit, et ne me fit aucun signe. Le carrosse partit, sans prendre sa cassette, sans dire un mot à sa maîtresse. La pensée de suivre la voiture ne me vint

qu'après qu'elle fut disparue... C'est la dernière femme honnête que j'aie possédée à Paris, durant mon second séjour.

Je ne place pas ici les filles perdues de passade, que nous vîmes crapuleusement, Gaudet et moi.

— 26 —

MARIE JEHANNIN. Jolie Comtoise, servante d'auberge, *porte Guillaume,* à l'image *Saint-Nicolas.* Je 1759
me rappelle cette jolie fille avec un sentiment douloureux! elle méritait un meilleur sort! Cependant où en serais-je, si j'étais curé?

— 27 —

MARIANNE MILAN. Fille de service d'une vieille dame sur la *place Saint-Étienne,* à Dijon. Je l'ai rendue mère, et Mlle Omphale a pris soin de l'enfant. C'était une fille jolie, sage et naïve.

— 28 —

LYDIE et CLAIRETTE VALSUZON. Deux sœurs, filles d'un riche perruquier, vis-à-vis la *Chambre des Comptes,* à Dijon. Je leur fis la cour sous le nom d'un cousin de même nom, élevé à Paris, faisant son tour de France, et alors malade à Toulouse, de la gale, à ce que m'avait dit *Sandis,* autre garçon perruquier passant. Ce qui m'avait enhardi, c'est que Treisignies le relieur, frère aîné de celui d'Auxerre, m'avait assuré que j'avais de l'air de Valsuzon neveu. C'était un mauvais sujet, auquel néanmoins on destinait une de ses jolies cousines, à cause du nom. Je partis de là. On a vu dans l'Histoire, comment je m'introduisis, et ce qui en résulta (tome IX, page 36).

Je fus le père de l'aîné des enfants de Lydie Valsuzon et du cousin.

— 29 —

MANETTE TEINTURIER. Grande et jolie fille, dont la connaissance me consola de la perte que je venais de faire de la belle Lydie. C'est une des femmes que je regrette et que j'honore; c'est une de celles qui m'eussent rendu heureux. J'en ai une fille, et j'ai toujours appelé Manette Teinturier ma troisième épouse. C'est en songeant à elle, que je m'écrie, dans mes chagrins : « Remettez-moi à 1759, et que » je sache ce que je sais! » Mlle Teinturier était fille d'un chirurgien-barbier, clerc des perruquiers.

— 30 —

MANON DUVEAU. Jeune Parisienne, fille d'un musicien de la cathédrale, amie inséparable de Manette Teinturier. J'ai toujours honoré deux filles qui s'aimaient tendrement : c'est la marque d'une belle âme. Après avoir célébré la fête de Manette, mon cœur se repose, en commémorant son amie. Je ne songe alors qu'au doux charme de l'amitié, depuis bien plus actif dans Louise et Thérèse.

C'est ici le milieu de ma Vie. A dater de mon séjour à Dijon, tout va changer; je n'avais eu que des malheurs d'inertie : je vais en avoir d'actifs. Tout va tourner contre moi, les choses et les femmes.

— 31 —

21e portrait OMPHALE-JULIE; HYPSIPYLE : la mère et la fille. On a vu dans l'Histoire, comment Gaudet d'Arras me

fit avoir la première, pour procréer la seconde. Lorsque je la vis à Dijon, sans la connaître, c'était une belle fille, plus âgée que moi de quelques années, et mère d'une jeune personne charmante, qui faisait l'admiration et l'étonnement de toute la ville. Omphale était tutrice d'Edmée Colette... J'ai de violents soupçons qu'elle était Julie Barbier, quoiqu'elle fût Cœurderoi, nom qn'on trouvait ridicule à Joux. Mais comment elle et sa mère allèrent-elles à Dijon, après la mort de M. Barbier? je l'ignore...

Je célèbre la fête d'Hypsipyle avec celle de sa mère, et je leur adjoins une inconnue, qui, je crois, se nommait OMPHALETTE, première fille d'Omphale, secrètement élevée, et née en 1746; à moins que celle-ci ne fût Hypsipyle. Puisse-t-elle voir ce Calendrier! car elle existe encore, étant plus jeune que moi de douze ans au moins...

AUGUSTE

— 1er —

1759 Edmée-Colette. Fille chérie d'une femme adorée. Je l'honore, à ce titre, je la chéris, à celui qui lui répond. On se rappelle que je l'ai entrevue, à l'un de mes voyages par eau.

— 2 —

Christine-Vitteaux. On a vu la manière dont j'ai rendu mère cette aimable fille : je déclare que je n'aurai jamais de remords d'avoir fait un enfant. Omphale a protégé Christine.

— 3 —

Yonne-Bellecour. Jeune Lyonnaise, que j'empêchai de suivre à Paris une fausse tante, qui n'avait pas d'autre dessein que de l'y prostituer. Elle fut gardée à Dijon par Omphale : preuve que cette demoiselle avait conservé de la bonne volonté pour moi. Hélas! mon sort était tracé par l'inflexible Destin, et rien ne pouvait le changer!

— 4 —

Brigitte Salins, de Vermenton. Riche et laide fille, que ma mère aimait beaucoup, et voulait me donner,

quand je parlai d'Omphale et de Manette Teinturier. J'allai la voir : je lui trouvai un mérite; mais si elle était bien laide, elle était sensible. Brigitte avait un amant, qui se désolait; je portai cette nouvelle à ma mère, qui proposa la suivante.

— 5 —

Michelle-Gabrielle Gueneau, sœur cadette de Michelle-Edmée, dont j'ai parlé. Celle-ci n'avait pas la beauté de son aînée. Elle me dit quand je l'allai voir, pour complaire à ma mère : « Je sais que ma sœur » Edmée ne vous a pas haï, et que nos parents avaient » envie de s'allier à vous, à cause de votre famille; ils » vous auraient préféré à Morodon, par cette raison. » Quant à moi, je vous préférerais aussi, n'était que » vous avez été l'amoureux de ma sœur. Elle ne parlait » que de vous, avant de mourir, et vous étiez ce qu'elle » regrettait le plus au monde. Je vous prie donc de ne » pas me demander; car mon père m'accorderait, et je » serais donc la femme de mon beau-frère. » Ces expressions me parurent singulières! et je compris qu'on avait trop étendu l'interprétation des discours d'une malade. Je ne répondis pas; je laissai agir ma mère, qui obtint l'aveu du père de Gabrielle... Mais dans ce même temps, je fus pris de la fièvre, et quand elle fut passée, une lettre de Zoé m'appela impérativement à Paris. J'y courus. M. Gueneau s'en formalisa, et maria sa fille avant Décembre de la même année. J'honore ma presque épouse.

— 6 —

Isabelle Lefaucheux. Jolie bouchère, qui demeurait dans la maison de Bonne Sellier, et qui m'accorda des faveurs par principe de philosophie. Elle n'avait confiance

ni dans l'*esprification*, ni dans la *jolification* de son futur. Elle voulut un fils de moi, et j'honore sa mémoire.

— 7 —

LAURENCE. *Grande et superbe blonde, compagne de Bathilde, qui, me voyant misérable en 1759, offrit de m'épouser, et de faire le métier de revendeuse à la toilette. Je fus tenté d'accepter. Sailly, dont j'avais une fille, m'en empêcha. J'ai souvent depuis revu Laurence, qui m'a toujours dit : « Sailly a empêché votre commun » bonheur; elle est dans le grand monde, et elle vous » oublie. » Cette fille aimait beaucoup Bathilde. Elle eut de la bonne volonté pour moi, et je la commémore.*

— 8 —

LOUISON DURAND. *Fille d'un commis des coches par eau, la première fille prostituée que j'aie vue, sans le savoir. Elle était d'Auxerre, et ouvrière en linge. Elle venait en journée à la maison, où M. Parangon la libertina : mais il ne put la posséder. On a vu l'aventure orgiaque, qu'elle et ses deux sœurs terminèrent un*
1754 *dimanche, dans l'imprimerie basse. Mais une autre fois, que M. Parangon l'avait immodérément tourmentée, elle vint me trouver dans mon rang, disant qu'on avait à me parler. Je la suivis au grenier. Là, elle se jette à moi. Je paraissais hésiter. Elle me dit en fureur des injures atroces... Je la satisfis. Elle devint enceinte. — « Ne » crains rien! » me dit-elle, dès qu'elle s'en aperçut; « ne » sais-je pas que je t'ai violée? » En effet, lors de sa déclaration, elle chargea le vieux Moutré, maître de bateau, auquel sa mère l'avait effectivement donnée à louage pour trois mois. Je commémore cette fille, parce que je l'ai rendue mère, et qu'elle eut un procédé.*

— 9 —

AGNÈS LEBÈGUE, *fille de René, apothicaire à Auxerre, et d'Agnès Couillard. Quoiqu'elle m'ait fait beaucoup de mal, je la commémore, comme mère de nos filles Agnès et Marion; comme cousine de Maîne Lebègue, amante de mon ami Loiseau, et comme ma quatrième femme.* 1760 18e portrait

— 10 —

AGNÈS RESTIF, ma fille aînée, d'abord mariée à L'Échiné, puis à M. Vignon, employé. Elle a été d'une beauté frappante. 1761 19e portrait

— 11 —

MARION RESTIF, ma fille cadette de quatre ans. Elle a été mignonne. Mariée à mon neveu Edmond, fils de Pierre, elle a trois filles; sa sœur a deux fils. Je recommande mes deux infortunées filles, dont la cadette est veuve, à ceux qui m'auront voulu du bien. 1764

— 12 —

CLAUDON ROULLOT, sœur de Marianne, et commémorée avec elle le 18 Mai; mais qui me fut trop 1761

chère, pour ne pas lui donner une fête particulière. Elle a été Madame Symonnot. C'était la première amie d'Agnès Lebègue, et elle devint la mienne, comme on l'a vu. Excellente fille, elle n'a pas été heureuse femme : il est des maris d'un caractère dur, égoïste, joueurs, gourmands, qui ne peuvent rendre personne heureux. Elle se tint sur une grande réserve avec Agnès Lebègue quand celle-ci fit ses excursions. J'honore de rechef MARIANNE, sa sœur, et MAINE BLONDE leur amie, ce même jour ; leur fête m'attendrit.

— 13 —

1762 ÉLISABETH-DÉSIRÉE DIDIER. Jolie brune, ma commère, que j'honore pour elle-même, si bonne à mon égard, et comme amie d'Adélaïde Nicard Saint-Leu.

MIMI EDMET, élève de Désirée, qui me donna sa rose, à moi, pauvre misérable, pour le plaisir de me la donner. Je lui dois une immortelle reconnaissance, et je l'honore avec Désirée.

— 14 —

1761 Madame CARAQUA. Petite femme, avec laquelle on a vu mes relations en 1761. C'est mal à propos qu'elle est nommée *Chéreau* dans l'histoire, comme me l'apprit la suivante.

LAMBERTINE DEBÉE. Camériste de la précédente, et mère de Sara, que j'ai reconnue trop tard. Je commémore la maternité des deux femmes.

— 15 —

ADELAIDE NICARD. Charmante fille, dont j'honorerai la mémoire jusqu'à mon dernier soupir. Elle fit le rôle de ma femme, durant quelques semaines. Ce fut un éclair de félicité, sorti de l'épais nuage de malheur dont j'étais enveloppé... Adelaïde! ma chère Adelaïde! qui me conservâtes votre amitié, longtemps après avoir rompu avec Agnès Lebègue, je vous bénis! sans vous, hélas, avili, je succombais à mon triste sort! Vous relevâtes mon âme, par vos précieuses faveurs, et en m'honorant du beau titre de père! Je la reverrai en 1779, 24 Novembre. 1762

Commémoration de mon songe, où j'ai vu ma première épouse Madelon Baron... Je la pleure, mêlant ces regrets avec ceux de ma cinquième épouse Adelaïde. 1753

— 16 —

HÉLÈNE BROCARD. Fille de la maîtresse-couturière de ma sœur Margot, et compagne d'Adelaïde Nicard. Nous fîmes une partie délicieuse, avec ces deux Belles, Agnès Lebègue, mon ami Renaud, et le boiseleur : c'est peut-être le seul jour de bonheur dont ait joui Hélène Brocard, car elle a toujours été malheureuse. Mais quelles agréables chimères de bonheur elle m'avait fait faire, lors du petit bal que donnèrent Margot et Bizet, peu de temps avant leur mariage! je l'y avais vivement caressée, et je lui fis une chanson le lendemain... Si je l'avais épousée alors, elle aurait été heureuse, et moi aussi. 1762

Commémoration de la partie *Ho! hé! Monsieur l'abbé!* en 1758.

— 17 —

GERTRUDE SAINT-CYR. *En partant pour l'Allemagne, Bathilde me dit : — « Si tu ne t'attaches pas à Laurence, » car les goûts sont libres, vois quelquefois la belle Ger-*
1764 *» trude Saint-Cyr : je l'ai prévenue pour toi; elle est » bonne fille. Mais défie-toi de Victoire, sa camarade! » Je suivis les conseils de mon amie. Dans les moments les plus cruels de ma vie, j'avais recours à Gertrude, et je la trouvais toujours bonne, obligeante, sensible, désintéressée. C'était la plus belle brune qu'on puisse voir. Quand elle fut entretenue, rue Saint-Nicaise, elle voulut être fidèle, et me donna Victoire, sa compagne, en me disant : — « Il faut être honnête dans son état... » J'honore la bonté de son cœur.*

— 18 —

VICTOIRE, *qui remplaça Saint-Cyr. Elle fut ma consolation jusqu'à son mariage. Elle épousa un vieux domestique retiré, fort riche, dont elle était la Dubarry... Aussitôt Victoire fut sage. Quelque temps après son mariage, je la rencontrai rue Honoré, au bout de celle du Four. Elle me donna rendez-vous pour le jeudi suivant, à neuf heures. J'étais prote alors. Son mari était avec elle. Nous déjeunâmes. Après quoi, le bonhomme me dit, qu'étant le plus honnête des anciens amis de son épouse, il me priait de lui faire un enfant... Je fus très étonné!... Mais, enfin, il fallut se rendre... J'ignore si Victoire me donna des substituts : mais elle devint enceinte, et le vieux laquais eut un fils. Je ne l'ai pas revue depuis ses couches. Elle changea de demeure, et ne m'a rien fait dire... On voit à quel titre je la place dans mon Calendrier; encore qu'on m'ait dit qu'elle avait redonné dans le plus affreux libertinage.*

— 19 —

1764 ROSE BOURGEOIS. Céleste, adorable fille, qui m'a

rendu auteur (comme Jeannette Rousseau m'a fait étudier). J'étais dans un état de mort, végétant auprès de femmes peu délicates; la misère et le travail m'abrutissaient; je vis la belle Rose, et je fus échauffé du feu divin qu'y avait autrefois allumé Madame Parangon. Ce fut le même genre d'amour. Il m'est impossible d'exprimer combien je dois à cette passion muette, qui me rappela entièrement à l'honneur et à mes anciens principes. Sans elle, je m'habituais à la société de quelques *filles publiques* d'un bon caractère, et peut-être en serais-je venu à vivre avec une de celles que j'avais rendues mères, comme tant d'autres que j'ai vus se perdre par là. J'aimai Rose au milieu de ma vingt-neuvième année. Mon jugement s'était formé ; mais j'étais devenu timide par le malheur, l'avilissement, un mariage qui mettait entre elle et moi une insurmontable barrière. Rose ne me rendit pas heureux; mais elle m'éleva l'âme, et deux mots que me dit son père firent de moi un homme nouveau, ou plutôt l'homme qui était arrivé en 1751 chez M. Parangon; mais éprouvé par le malheur, ayant acquis de l'expérience. Combien de fois, depuis 1764, n'ai-je pas été devant la maison, ancienne demeure de Rose Bourgeois, m'écrier : « *Salve, o Domus! quæ me fecisti aucto-*

» *rem!...* » Je bénis Rose, je l'adore... et sa sœur Eugénie.

— 20 —

EUGÉNIE BOURGEOIS. Sœur de Rose, éveillée charmante, aussi jolie que sa sœur était belle. Elle fut mariée trois ans après Rose, et eut la maison paternelle. Son mari s'est ruiné. J'ai rencontré Eugénie à cette époque; elle était logée rue *des Poulies,* à ce même Hôtel Saint-Esprit, où nous avions demeuré en 1755, Boudard, Chambon et moi. Elle occupait le quatrième. J'ai placé, dans la *Semaine Nocturne,* une histoire, *Les deux n'en font qu'une,* dont Eugénie et sa sœur sont les héroïnes. O touchante Eugénie! veuille le Ciel vous donner le bonheur, et un ami, tel que je serais pour vous!

— 21 —

JULIE TALON. *Fille entretenue, depuis femme du greffier Pidansat. C'était ma voisine de vis-à-vis, rue de*
1765 *la Harpe. Elle calma l'effervescence trop vive qu'excitait M^lle Rose, par les faveurs d'une femme presque aussi belle, et les siennes.*

JOVIENNE BRULÉE (CHOUCHOU). *La compagne de Julie Talon, qui me la fit avoir, et qui la remplaça quelquefois. Chouchou m'a cependant fait un peu de mal; mais le bien l'emporte.*

— 22 —

HUMAINE TALON (Madame DESVIGNES). *Sœur de Julie, entretenue d'abord, puis épousée par un horloger. Sa sœur*

Julie, la voyant triste un jour, lui dit : « Il est un » moyen de te rendre chère à ton mari. Tu n'as pas d'en- » fants; il voudrait en avoir; ta stérilité pourrait le » détacher de toi. Je connais un homme qui t'en fera un, » si tu en as dans le ventre. » Humaine fit des difficultés jusqu'au moment ou Chouchou fut devenue enceinte. Alors, elle se décida. — « Ce n'est pas tout qu'un enfant, » lui dit la petite Brûlée; « c'est qu'il a des préludes » charmants, quand rien ne le gêne! » Ceci tenta la dame. Je fus séduit par les avances d'Humaine, la plus appétissante des femmes. La partie fut arrangée; et comme j'étais fort pauvre, il fut convenu que la paidomane me donnerait dix louis. Julie Talon les reçut en dépôt. Je vins donc au jour marqué, et je trouvai une grosse maman, qui, pour plus de facilité, se mit au lit. Elle me dit que c'était par pudeur... Il fallut m'y mettre aussi... Il ne fut jamais de pareils raffinements... Nous restâmes ensemble quatre heures... Sorti de ses bras, je m'habillai, et je regagnai mon logement. Julie Talon, Jovienne Brûlée-Chouchou avaient écouté. La première me dit : — « Mon ami, tu fouilleras dans tes poches. — » Ha! » dit la Desvignes, « ce n'est pas assez; en voilà » cinq encore. » Et elle ajouta cinq louis, qu'on mit avec les dix autres... Cela vint fort à propos, car nous devions, par mon insouciance, et la mauvaise administration d'Agnès Lebègue... Je payai, sans lui rien dire, un habit que je devais, le boucher, le boulanger, le marchand de vin, et je recommandai de ne plus nous faire crédit. Mais on ne tint compte de ma prière... Voilà comme j'eus la belle horlogère, ou plutôt comme elle m'eut. Elle devint mère. Son mari fut transporté de joie (comme l'était le médecin Brûlé, depuis que j'avais fécondé sa Chouchou). Ce furent encore deux filles. J'ai vu ces enfants grandies, en 1780, au temps où je connus Sara. On leur dit que j'étais leur père. Mais déjà entretenues toutes deux, elles me regardèrent froidement, en me disant : « Bien obligées de la vie, Monsieur notre père!

» *Mais sûrement vous ne pensiez pas à nous, en nous* » *faisant...* » *Je célèbre la fête de leurs mères.*

— 23 —

SARA KRAMMER. *Grande et belle Génevoise, sœur d'un Génovefain de ma connaissance, et que je retirai en 1765 de la prostitution où l'avait plongée, après l'avoir séduite, le prêtre qui l'avait instruite pour faire son abjuration. On voulait en faire la gouvernante des enfants d'un M. de Chapote, assez peu délicat pour faire servir ces gouvernantes à deux fins. C'était une bonne fille, mais trop tempéramenteuse : elle mourut en 1766 ou 67, de chagrin de n'être pas épousée par un architecte, qui l'avait recherchée lorsqu'elle avait séjourné chez nous, sous le nom de ma sœur... Le prêtre de toutes les Religions est un monstre.*

— 24 —

AGATHE LAMÈLE. Jolie brune de la rue *des Rats,* qui me dit un soir, dans l'obscurité : « Est-ce vous, » Augustin? » Comme j'avais porté ce nom, je répondis : « Oui, » à demi-bas... Un baiser sur les lèvres me fut donné. Je n'étais pas homme à le garder... On manifesta, par des signes certains, qu'on ne voulait pas être cruelle. Devais-je l'être, moi? Oui, en bonne morale. Mais je ne le fus pas... Le lendemain, je vis Agathe fort triste. Je n'eus garde de me découvrir! Il lui fallut enfin s'absenter, et je compris pourquoi, au fait comme je l'étais. Notre fils a eu du bonheur : l'enfant d'une Italienne absente mourut... Le petit naturel, déjà sevré, lui fut substitué, et il jouit du sort le plus beau. Sa mère seule, que j'ai revue, a su l'échange. Et moi, j'honore Agathe.

— 25 —

Madame HOLLIER. Horlogère de la Place *Dauphine* ou *Thionville*. C'est le propre jour où cette dame, dans le temps où j'étais avili, m'offrit les consolations de l'amour. Quoiqu'elle m'ait ensuite fait injure, je lui dois de la reconnaissance, et pour le temps, et pour la manière dont elle m'a consolé. Elle n'avait pas d'enfants, depuis dix ans de mariage; elle était dans l'aisance. Elle me rechercha (car je n'aurais pas songé à elle), et elle devint mère au bout de neuf mois de connaissance, le 25 Mai 1763. J'honore une femme qui m'a choisi pour se donner le plus beau des titres, et faire le bonheur de son mari. 1763

— 26 —

JULIE D'AUVERGNE. Jeune et charmante boursière de la rue *de l'Arbre-Sec*, que j'avais remarquée dès Novembre 1761. En revenant du Louvre, j'entrais toujours dans son allée, et j'allais regarder par une fente à la porte sur la cour. Le 26 Auguste, je l'aperçus demi-nue, dans l'arrière-salle : la curiosité me retint jusqu'à onze heures, qu'un amant vint par l'entrée de la rue. Il prit des libertés sur la gorge. Je brûlais... Soudain, un bruit se fit entendre. L'amant fuit par la porte à laquelle j'étais. Je me jetai sous une entrée de cave. Au lieu de prendre l'escalier, comme je m'y attendais, l'amant sortit par la porte de l'allée. J'allai la fermer au verrou, et je me mis à regarder. La Belle avait parlé à la personne qui avait frappé; elle revint ouvrir la porte. Je me jetai dans l'escalier. Elle monta au premier, sans lumières, sans doute pour cause. Je me trouvai sous sa main : elle me poussa devant elle sans parler; pouvais-je résister? Elle ouvre, me pousse encore. J'entre : elle m'embrasse. 1762

Je le lui rends. Elle se déshabille : je lui aide. J'eus aussitôt fait qu'elle. Nous nous couchons, et nous sommes heureux... A minuit, trois quarts d'heure après, on heurte à la porte de l'allée : c'était un homme de la maison, un peu ivrogne, qui jurait fort de ce que les verroux étaient mis. Quelqu'un se leva, et alla lui ouvrir. Nous fûmes ensuite tranquilles jusqu'au matin. Je ne crus pas devoir attendre le grand jour. Nous n'avions pas dit le mot. C'était l'étiquette. Je me glisse hors du lit, et je m'habille. Je veux sortir. Julie m'entend, se lève, gronde le chat, qui n'y était pas, m'ouvre, et je m'évade. Je trouvai les verroux non fermés; j'eus de la peine à faire jouer le pêne, mais, enfin, j'en vins à bout, et je sortis. Ce fut alors que je sentis le danger J'éprouvai une joie d'en être échappé, aussi vive que le plaisir de la possession de la Belle. J'arrivai chez moi, où je dis que j'avais passé la nuit au travail. Le soir, je voulus revoir Julie d'Auvergne; mais je pris garde à moi. Et je fis bien. On me guettait. J'avais laisser tomber un petit Almanach collé de ma main, à des feuillets blancs, où j'écrivais mes *Memoranda :* je l'aperçus auprès de Julie, en passant; mais, observé, je ne le regardai pas. Le lendemain soir, ce même Almanach était en dehors, sur l'avance de la boutique, et retenu par une petite ficelle. Je vis encore le piège. Mais je voulais le ravoir. Le jour suivant, je vins avec trois de mes camarades, Mauger, Date et Ruffier, devant la porte de Mlle d'Auvergne; et sans leur confier mon secret, je les priai de feindre de se quereller, même de se battre. On sortit sur les portes, Julie elle-même; un écart la repoussa; et pendant que tous les yeux étaient fixés sur les combattants, j'arrachai l'*Agendum*, sans être vu, et je m'en allai. Mes camarades me suivirent... Ce fut ainsi que j'eus une pièce, qui sous la

police *Sartine*, aurait pu me faire découvrir. Julie a été mariée à un parfumeur, autre que son amant, rue de *Grenelle-Saint-Honoré*. Elle a une fille de dix-huit ans en 1784. J'honore sa mémoire depuis que je vois cette fille auprès de sa mère; car elle n'y a paru que fort grande.

— 27 —

MELQUIÈRE. *Fille délicate, jolie, charmante, ressemblant beaucoup à Zéphire, si ce n'est qu'elle était plus grande : je la trouvai un dimanche soir, dans un mauvais lieu de la rue du Chantre. Surpris de rencontrer* 1765
tant de charmes et de fraîcheur, dans un lieu pareil, je témoignai ma surprise et mon regret à la jeune fille. Elle pleura. « J'ai quitté la Piron, où je vous ai vu » retirant Clairmont, et je vis seule, recevant le moins » d'hommes que je puis. » Je traitai cette jolie fille avec des égards, et promis de la voir. Elle m'en pria vivement. Le lendemain, j'étais aux Français : je parlai de Melquière avec douleur, à un inconnu, qui voulait avoir son adresse. Le dimanche suivant, j'allai pour la voir. Elle avait quitté l'endroit. Je n'y songeai plus. Six mois après, passant sur le Pont-Neuf, j'aperçus Melquière, élégamment parée, dans un cabriolet, empêché par un embarras, avec un beau jeune homme : je m'arrête; elle me découvre, saute à terre, et vient m'embrasser, en m'appelant son père. On me fit monter. L'honorable assistance fut très touchée du bon cœur de ma fille et de mon gendre; car j'étais assez mal mis. Nous allâmes rue des Prouvaires. Là, j'appris que le jeune homme auquel j'avais parlé aux Français, avait été le soir même trouver Melquière; qu'il l'avait emmenée; qu'il en était éperdument amoureux, et qu'il la voulait épouser. Elle me remercia de son bonheur, qu'elle me devait : « Ce qui me touche surtout, » ajouta-t-elle, « c'est » que je vois que tout ce que vous me dites était sincère;

» voilà ce qui ajoute à mes obligations. » Melquière parlait correctement, et paraissait bien élevée. Elle n'avait pas encore dit à son amant qui elle était. Il me sembla qu'il le fallait. Ce fut alors que je sus qu'elle était née à Ouanne près Auxerre. Son histoire me donna tous les détails de ma passion pour Émilie. Melquière (nom de baptême, dérivé de Melchior prononcé Melquior) était ma fille...

— 28 —

ZOA; PSYCHÉ. *Deux petites filles également jolies, que je trouvai un soir à l'entrée de l'impasse de l'Ora-*
1766 *toire. Elle me firent* st! st!... *Étonné, je m'approche à leur portée. Elles étaient si bien mises toutes deux, que je les avais prises pour les filles de quelque bijoutier. Elles me conduisirent chez une matrullé. Aussitôt que je fus entré avec elles, j'entendis fermer toutes les portes, et un grand bruit dans la maison. Une marcheuse entra auprès de nous, et demanda aux deux enfants comment elles étaient sorties? et si elles avaient des chaussures, or, argent et soie, pour aller dans la boue?... — « Nous » sommes sorties, à cause des Princes, qui nous font » souffrir le martyre, et faire toutes sortes de vilainies » par leurs jockeys. — Ils ne vous ont pas demandées : » ils n'ont pas autant de plaisir à vous tourmenter que » les grandes. » En achevant ces mots, elle nous laissa... Nous nous enfermâmes. Les deux petites commençaient à me caresser, quand nous entendimes parler dans une chambre voisine. Nous écoutâmes. Il était question des inquiétudes de la matrullé, pour ces deux enfants, qui lui étaient confiées par un riche vieillard qui n'aimait que les filles limées, pour les lui styler à la débauche. Elles présumaient que j'étais un de ses espions; ce qui donnait de moi cette idée, c'est que je me comportais décemment. On se proposait de les rendre des libertines raffinées; et on leur cria de me secouer. Instruit par là, j'offris aux deux enfants de les donner à une chapelière*

de la rue Honoré, qui avait mis en modes une moitié de la boutique, pour coiffer les deux sexes, et qui désirait avoir une ou deux élèves jolies. Psyché refusa de quitter le vieillard et le mauvais lieu; mais Zoa consentit à me suivre, sans se cacher de sa compagne, qui en parut bien aise. On fit le paquet de Zoa, et on me le jeta par la fenêtre. L'enfant descendit aussitôt, et je la conduisis chez la chapelière, à qui elle convint. Mais la matrullé nous avait suivis. Je la fis retirer, en la menaçant : elle me supposa du crédit... Zoa Demerup est devenu honnête, et elle a été mariée, en 1772, avec un chapelier près du cloitre Honoré. Psyché a brillé quelque temps; elle est aujourd'hui vile et malheureuse.

— 29 —

ÉMILIE RONAIT. Fille d'un marchand de vin de la rue *Honoré*, coin *Champfleuri*. Jeune et jolie personne, qui avait perdu sa mère, en 1763, à l'âge de onze ans. Je la regardais avec plaisir, toutes les fois que je passais, en revenant du *Louvre*. En 1767, elle avait quinze ans; elle était sinon belle, du moins la plus intéressante fille qu'on pût voir, par son air de douceur et son goût exquis. Un soir, que je me donnais le plaisir de l'examiner par une porte vitrée, sur la rue *Champfleuri*, je vis un cabriolet, couvert et massif, raser la porte où j'étais. Forcé de me retirer, j'allai sur la porte vis-à-vis, et je me tins coi. L'homme du cabriolet dit à son domestique : « Tu » entreras; nos gens feront tapage, et quand elle » viendra sur cette porte, ou sur l'autre, pour re- » garder, tu la pousseras dehors; on la jettera dans » la chaise, et tu t'échapperas du côté du Louvre. » Je ne dis mot; je sortis de ma retraite. et j'entrai 1763

auprès d'Émilie, à laquelle je demandai à dire un mot : elle me prêta l'oreille. Je l'instruisis. Elle avertit son père et les trois garçons; nous nous tînmes tous quatre autour d'elle. Il y eut une rixe dans la rue *Champfleuri;* mais Émilie resta au milieu de nous, jusqu'au moment où le cabriolet partit. Un des garçons avait averti la Garde. On l'arrêta. Je ne sais ce que dit le maître; mais le sergent le laissa s'éloigner. Deux mois après, Émilie fut enlevée, en revenant de la messe d'une heure, à l'*Oratoire.* On la retint huit jours, puis on la ramena au Pont-tournant. Elle traversa le jardin, et je la rencontrai à l'entrée de la rue *de l'Échelle.* Elle était pâle et tremblante. Je lui demandai la permission de l'accompagner jusque chez son père. Elle me prit le bras, et nous marchâmes. Ce fut en chemin que j'appris les détails de ce qui s'était passé pendant les huit jours de son rapt : il paraît qu'elle avait été destinée aux plaisirs d'un grand personnage. Son père la revit avec saisissement; elle pleura, et ils mêlèrent leurs larmes. Le lendemain, on remit à la boutique une somme de mille louis, en papiers valables, et tandis que le père l'examinait, le commissionnaire s'éloigna. Je parus le soir; le marchand me proposa d'épouser sa fille. Je répondis que j'étais marié. L'aurais-je épousée? Oui... je le lui jurai. Je l'adorais... J'obtins... Ce fut un cousin-germain de la jeune personne, qui devint son mari. Elle demeure à la *Halle.*

— 30 —

ADELAIDE NAZANJE ou MAZANGE. Jolie fille de marchand de vin de la rue *de l'Arbre-Sec*. Je connaissais de vue cette belle fille, depuis 1762, et je me trouvais heureux, quand je l'apercevais sur sa porte. Je connaissais un de ses cousins, qui me fit lui parler. Elle vit que je l'adorais, et nous nous liâmes. J'étais dans l'ivresse. Cependant elle ne me releva pas l'âme : ce prodige était réservé à la céleste Rose Bourgeois... En 1766, au moyen de l'énergie que Rose m'avait donnée, et de la honte que je ressentais, qu'une ex-blanchisseuse comme la Lyonnaise *Benoît* fît des romans que je n'aurais pas faits, je me mis à composer la *Famille vertueuse,* que je publiai en 1766. *Lucile,* le *Pied de Fanchette,* la *Confidence nécessaire* la suivirent... Un soir, que j'étais à l'entrée du *Pont-Neuf,* près la *Samaritaine,* sous mon costume de travail, j'achetai deux crêpes, de deux liards pièce, pour mon souper, et je les mangeai en chemin. Je bus de l'eau à la fontaine du *Traboir.* J'étais suivi : je l'étais par M^lle^ Mazange, qui rentra chez elle, quand elle me vit m'élancer du côté du *Palais-Royal.* Le dimanche suivant, je parus habillé. Elle me fit des questions sur ma situation. Au sein de la misère, j'étais content alors, plein de l'espérance que j'avais conçue de me faire un nom. Je parus heureux. Adelaïde me regarda en souriant, et me dit : « Il serait possible de faire quelque chose » pour vous. Ne vous manque-t-il rien? » A ce mot, je rentrai dans mon néant ; mes yeux se cou- 1764

vrirent d'un nuage. Je songeai à Rose Bourgeois, à celle qui me parlait... Je lui pris la main, et je lui dis : — « Mon prétendu bonheur n'est qu'une chi- » mère, que vous venez de détruire. — Et com- » ment cela? — Vous me montrez ce qui me » manque. — Si on voulait vous le donner? — A » quel titre?... Ignorez-vous que je suis marié? — » Marié! » Adelaïde pâlit; oui, je la vis pâlir. — « O infortuné! c'est donc vous qui... » Elle s'ar- rêta... « N'importe, » reprit-elle; « j'aurai un moyen » de vous rendre moins à plaindre. Je renonce au » mariage : soyons amis! » J'acceptai avec trans- port. Adelaïde quitta la maison paternelle, de l'aveu de son père, prit un bureau de loterie, rue d'*Orléans*, s'y mit avec une fille domestique, qui lui était attachée, et il fut arrêté que sa maison serait aussi la mienne... Ce bonheur ne dura que deux mois : Ade- laïde me fut enlevée; je n'ai jamais su par qui... Je ne l'ai jamais revue.

— 31 —

1763 Madame Meunot. Belle femme, morte aux environs de 1790, temps où elle est disparue. Son nom est mal écrit *Meuneau*, dans le texte. J'en devins amoureux, dans le temps où jeune encore, et ayant un vigoureux tempé- rament, j'étais avili par ma situation et ma pauvreté. On se rappelle comment j'éprouvai sa vertu; le même essai est entré dans les aventures du *Paysan perverti*, à celle qui a pour estampe *Edmond commissionnaire de lui-même*. Dans une lettre, fort plaisante et fort gaie, je me disais amoureux de Bathilde, et rendu infidèle par celle à qui

j'écrivais. En veste de travail, en gros souliers blancs des *Invalides*, j'allai porter ma lettre, en qualité de Savoyard. J'en vis faire la lecture; je fus témoin des éclats de rire, des marques de surprise de la Belle; je l'entendis se dire à elle-même : — « Ha! que c'est plaisant! que c'est sin- » gulier!. . » Et j'en conclus, qu'avec l'état de mousquetaire, que je m'étais supposé, de comte, de jeune homme riche, j'aurais eu du succès. Rose Bourgeois ne m'avait pas encore élevé l'âme; posséder une aussi belle femme *per fas et per nefas*, me paraissait le bonheur suprême. Il me passa par la tête de louer un habit superbe : mais je n'avais pas de quoi payer le loyer. Je m'adressai à mon ami Renaud, qui était bien mis. Il me prêta, comme pour un baptême, un habit de soie, une veste brodée, une chemise à manchettes de dentelle, etc. Je me fis coiffer, et j'osai me présenter. Je fus bien reçu. On me favorisa d'un entretien dans l'appartement au premier. Je n'obtins que de légères arrhes, indices d'une bonne volonté plus étendue. On m'accorda une pièce de l'ajustement, parce que je dis à la dame que c'était cela qui m'avait rendu amoureux d'elle. On sent, d'après mon goût, quelle chose ce devait être. Je sortis à onze heures et demie, et je remontai dans mon fiacre. On me suivit; mais je m'y étais attendu. Arrivé chez Renaud, je me déshabillai, je me défrisai, puis je m'en retournai d'une course si rapide, qu'il aurait été impossible aux suiveurs de m'atteindre... En 1768, cinq ans après, je fus reconnu par la dame, en passant devant sa porte. Elle me fit remarquer aux gens de la maison. Je m'esquivai... Taisons le reste...

Commémoration de mon départ pour Paris en 1755, et de mes adieux à Madame Parangon, et à Mademoiselle Fanchette : elle occupe presque toute la journée.

SEPTEMBRE

— 1er —

1766 HÉLÈNE SENLAUR. Fille de la Belle Bijoutière : jolie blonde, quoique sa mère fût une belle brune. Un dimanche, j'errais aux environs de la rue d'*Orléans,* regrettant ma chère *Mazange :* j'entrai dans l'allée du bijoutier Senlaur, veuf alors, pour voir monter une femme à jolie jambe. Parvenu au premier, j'entrevis Mlle Senlaur. J'abandonnai celle que je suivais, et je me tins tranquille. J'entendis alors le bruit de quelques caresses. Je me hissai à une grille, doublée en planches par dedans la cour. Je parvins ainsi à voir les *caresseurs*... Ha ! qu'ils étaient aimables ! J'oubliai mes regrets, et je ne songeai plus qu'au spectacle que j'avais sous les yeux... Il fallut pourtant le quitter, de peur d'être surpris. J'allai me mettre en embuscade de l'autre côté de la rue, observant tout. Je vis sortir le jeune homme ; je le suivis ; je vis sa demeure ; je sus son nom ; je compris qu'il allait sur les Boulevards. Je n'avais aucun espoir de tirer parti de cette aventure, quand le hasard me favorisa. En tirant sa montre pour re-

garder l'heure, il laissa tomber un petit rouleau de papier que je ramassai avidement. C'était un billet de sa maîtresse : — « *Je serai seule dimanche, dans l'après-dînée; j'ai prétexté un dessin à faire, qui est fait, mais caché; je le montrerai à mon père, au retour. Il part ce soir, en chaise, pour Versailles, afin d'y être demain au lever d'un seigneur qui veut des bijoux. Je t'ouvrirai, à onze heures, la porte de la grille de l'escalier. Je t'écris ce détail, afin que tu le saches, si tu ne pouvais pas venir...* » J'ignorais si le but du rendez-vous avait été rempli; j'ignorais si l'Amant se présenterait, etc. Néanmoins, excité par ce que j'avais vu, je résolus d'exposer ma vie, pour une aussi belle aventure. Je me tins dans la rue, observant si l'amant venait. Je vis partir le père. J'entrai, avant qu'on fermât l'allée, après avoir eu la précaution de mettre des odeurs dans mon mouchoir, parce que l'amant en avait. J'eus soin, lorsque je fus entré, de me tenir contre la porte grillée, dans un petit enfoncement, me promettant de sortir sans affectation, si l'amant paraissait. Il vint effectivement, et il se glissa dans l'allée. Mais un voisin, qui rentra aussitôt, lui demanda rudement ce qu'il voulait. M^lle^ Senlaur, entendant du bruit, ouvrit doucement la grille contre laquelle j'étais appuyé, tandis que l'amant répondait : — « Je lâche de l'eau, » et qu'il sortait. Je fus pris par la main, et emmené par la Belle. Je n'ai jamais eu peur des jeunes filles, depuis que j'ai cessé de m'enfuir d'elles, à l'âge de dix ans : je suivis ma jolie conductrice, qui me mit dans sa

chambre, sans lumière (il n'en fallait pas, à cause des voisins), et me fit toucher un poulet rôti, une bouteille, du pain et quelques fruits. Elle alla souper à table devant la cuisinière. Je soupai. Je cherchai ensuite, en tâtonnant; je trouvai un bonnet de nuit, ou serre-tête, et je m'en affublai; je me déshabillai, je me couchai. Heureusement! car aussitôt Hélène Senlaur vint avec de la lumière. Elle renvoya la fille, disant qu'elle se coucherait seule, et ne dit mot, regarda par la chambre si rien ne traînait : j'avais eu la précaution de cacher les débris de mon souper sous le lit. La Belle ne prononça pas une parole. Elle tâta le lit, me pinça légèrement; je lui baisai la main, elle me repoussa un peu et se mit au lit. Le reste est *lettres-closes*. J'observai qu'elle ne me parla pas, qu'elle ralentissait le bruit de mes caresses, et qu'elle n'en faisait aucun : toutes les jeunes filles ont la même prudence. A quatre heures du matin, elle me baisa, me poussa; je sortis du lit. Elle me donna une grosse clef, retint ma bouche pressée contre son sein plus de six à sept minutes, puis elle me repoussa légèrement. Je sortis, parce qu'elle se leva nue pour m'ouvrir sa porte. Je descendis. Je ne pus ouvrir la grille : elle s'en aperçut, et vint l'ouvrir elle-même; je me tenais collé contre la grille dans un coin, de peur qu'elle n'entrevît mes formes. Je sortis; elle fut obligée de venir aussi à la porte de l'allée pour m'ouvrir. Forcé de sortir devant elle, je l'embrassai, en la plaçant derrière la porte que je voulais tirer : je ne sais quoi l'arrêta, et Hélène me

vit à la lumière du réverbère. J'ignore ce qu'elle pensa, ce qu'elle fit. Je m'éloignai comme un trait, jusqu'au coin de la rue *des Poulies*. Là, je m'arrêtai, écoutant; je revins sur mes pas, et levai les yeux; je vis Hélène à sa fenêtre, ce qui me tranquillisa. J'affectai même de me montrer, mais par un sentiment de générosité : je ne voulais pas qu'elle commît d'imprudence avec son amant. Elle fit un geste de douleur. Je fis celui du plus profond secret. Je me mis à genoux; je lui tendis les bras en suppliant!... et je m'éloignai. Le même jour, je composai cette lettre, que j'ai mise depuis dans l'*École de la Jeunesse,* qui commence par ces mots : « *Jeune et belle Senlaur...* » (J'ai imprimé *Hélène,* au lieu de *Senlaur*). Je prête cette lettre au marquis de T***; mais elle fut écrite à la belle *Senlaur,* et je la remis moi-même le soir, dans un moment où M^lle^ Senlaur était seule, affectant de me laisser voir. Hélène était pâle, et paraissait avoir pleuré. Mais qu'elle était touchante!... Je lui vis lire ma lettre, et je crois que les sentiments de respect qu'elle contient la remirent un peu. Son air me parut plus serein. Je passai tous les soirs pour l'admirer, et je n'étais content que lorsqu'elle m'avait vu... Lecteur, je n'avais qu'une passion : tout entier aux femmes, je ne voyais qu'elles, je ne cherchais qu'elles, et je trouvais des aventures insolites : on fait toujours bien ce qu'on fait uniquement. Voilà pourquoi ma vie est si remplie d'événements érotiques.

— 2 —

APOLLINE CANAPÉ. *Un dimanche soir, je me trouvais rue Montmartre, près celle Tiquetonne, par une pluie d'orage, qui avait gonflé tous les ruisseaux. Celui de la rue Montmartre était un fleuve. Deux femmes, une jeune et une vieille, arrêtées sur la porte du parfumeur, gémissaient de ne pouvoir passer. Je m'approche. La jeune était une brune charmante, un peu louche, mais qui n'en était que plus jolie. Nous causâmes. Elles me montrèrent leur porte tout vis-à-vis. Alors je saisis presto la vieille, je la soulève, malgré son ampleur, et la passe. Je reviens à la jeune, et malgré sa résistance, je l'enlève sur mon épaule, et la mets auprès de sa tante. Les deux femmes me pressent de monter, pour me sécher. Je cède un peu malgré moi; car j'aime à rendre un service gratuitement. On allume un feu préparé; l'on me fait déshabiller; on me donne une chemise de femme (l'eau était entrée dans mes culottes), et l'on me fait mettre au lit. La pluie continuait. On soupe. La tante et la nièce veulent coucher ensemble dans un petit lit. J'offre de le prendre... A moins que la tante, assez vieille et fort laide, ne préfère d'occuper avec moi le grand lit?... Elle y consent, et nous nous endormons. Je m'éveille. Mille pensées m'agitent, surtout celle d'aller auprès de la nièce. J'y cède, et je me glisse dans le petit lit. Ma surprise fut extrême, au tacter, de la maigreur, de la flasqueur, d'une fille que j'avais trouvée si jolie!... Je possède néanmoins. Une bouche... peu fraîche... me rend mes baisers... Mais aidé de l'illusion, je pensai que peut-être la nièce n'était pas encore formée... Tout achevé, je revins au grand lit, où je dormis jusqu'au jour. Je me levai, que la tante dormait encore. La nièce était debout. Quoiqu'elle fût toute charmante, j'étais fort refroidi! Elle faisait le chocolat. J'étais surpris de la perfection des contours et d'une gorge parfaite; car elle était sans fichu. La tante s'ha-*

bille. Tout était sec; on me laissa reprendre mes vêtements, et l'on déjeuna. La tante m'examinait, souriant en dessous. — « Je ne veux pas, » dit-elle enfin, « que » vous ayez mauvaise opinion de la sagesse et des » charmes de ma nièce : je me suis doutée du fait, et » nous avons changé. Vous avez quitté la fille de quinze » ans et demi, pour aller auprès de la vieille de cin- » quante-un passés... » Je rougis, et regardant la nièce, je lui jurai qu'elle me le payerait... — « Elle ne vous » le payera pas! » me dit la tante. « Félicitez-vous, au » contraire, en reconnaissant Nannon Prévôt! Voilà » votre fille! » Je demeurai interdit... Je reconnus, en effet, la Nannon. Elle ajouta : — « Apolline est votre » fille, ou celle de votre ami Buisson; mais je la crois » de vous, aux sourcils. Tous les Buisson d'ailleurs » ont un peu de son : elle et vous n'en avez brin. Je suis » ici marchande à la toilette; c'est l'état que je veux » donner à ma fille. Je vous ai reconnu dès hier... » J'ai revu depuis Apolline, qui m'a toujours honoré comme père. Elle a été galante rue de Grenelle-Honoré; puis rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur. Elle se maria en 1771 à un brocanteur espion, qui m'éloigna de chez elle. Je l'ai revue, pour la dernière fois en 1782, rue Saint-Louis-au-Marais. Elle est morte avant moi, ainsi que presque tous mes enfants et mes amis, le 9 Mars 97.

— 3 —

Mademoiselle NAUTRA. Je passais par la rue *Saint-Louis-du-Palais*, songeant à Zéphire, quand une belle femme, qui rentrait chez elle, à neuf heures moins un 1763
quart, me dit : « *Cellier*, montez avec moi. » Je montai, sans répliquer. Arrivé dans l'appartement, la Belle me dit : « Hé bien? » Je l'embrassai; je, etc., etc., etc. Elle me dit ensuite : « Porte ce paquet à Mademoiselle *Or-* » *milly* l'aînée. » Je prends le paquet et je le porte. Il était pesant. Je le remets à M^lle^ Ormilly, une belle brune

délicate, à l'entrée du quai *des Orfèvres*. La jeune personne me regarde d'un air étonné, et me dit : « Vous » êtes donc le *Cellier* de Mademoiselle Nautra? Revenez » après-demain, à pareille heure. » Je partis. Le surlendemain, après ma journée, je me présentai. Je fus reçu. J'embrassai; je, etc., etc, etc. Ensuite on me dit : « Re» venez demain pour ma sœur. » Je partis. Le lendemain, je parus, et j'eus la sœur... A chaque fois, on me donnait six francs. En sortant, Mlle Ormilly me dit : « N'êtes-vous pas le Cellier de Mademoiselle Nautra? — » Non, Mademoiselle; mais une belle personne me dit: » Monte; moi, je suis tout dévoué aux Belles, et je monte. » Elle me dit : Fais... je fais; porte... exécuter ses » ordres est une faveur, et je porte. J'en suis bien récom» pensé! J'ai porté d'une belle à une charmante, et je » passerais la nuit, Mademoiselle, à exécuter vos ordres. » En ce moment, arriva Cellier, fort essoufflé, habillé tout comme moi : — « Mademoiselle, avez-vous reçu l'autre » jour?... — Oui, oui; » dit la jolie Ormilly; « voilà le » paquet. — « C'est donc toi, » me dit Cellier, « qui... » — Taisez-vous, Monsieur Cellier; c'est un honnête » homme, plein d'esprit, et dont je suis très contente!... » Allez; je remercie Mademoiselle Nautra de me l'avoir » envoyé... Qui êtes-vous? » me dit-elle. — Un impri» meur du *Louvre*. Je revenais de mon travail, quand » Mademoiselle Nautra m'a honoré de ses ordres. — Il » est charmant! » dit la spirituelle Ormilly à sa sœur cadette, qui parut... « Je vous remercie... Monsieur, je » vous remercie... » Mais elle était toute intriguée. Sa sœur sourit. — « Voilà de bienheureuses soirées, » dis-je, « puisque j'ai contenté Aglaé, que j'ai servi Cypris, » et que Psyché sourit. — Comment vous appelez-vous? » — Monsieur Nicolas. — Monsieur Nicolas, je vous

» trouve très galant ! » Je les quittai à ces mots, en leur disant que j'emportais ce compliment, comme un titre de gloire... Et je me retirai fort vite, avant Cellier, qui courut après moi, mais qui ne put m'atteindre.

— 4 —

Mesdemoiselles ORMILLY. Huit mois après, au milieu d'Avril, je passais sur le quai, allant au *Louvre,* à une heure après-midi. Mlles Ormilly et Mlle Nautra étaient sur la porte des premières. Elles me reconnurent, et se mirent à rire. La belle Nautra me fit signe. Je volai à ses pieds, car la porte était élevée de plusieurs marches, et je restai au bas. « C'est vous que j'ai pris pour Cel- » lier ? — Oui, Mademoiselle. — Vous êtes un peu sin- » gulier ! mais honnête. — Vous me commandez, vous » à qui des rois feraient gloire d'obéir : devais-je ré- » pliquer ? — Voyez-vous, *Cypris ?* » dit Mlle Ormilly » l'aînée. — Je vous commandais, moi ? — Je traverse- » rais le feu et l'eau pour vous obéir. — Il s'appelle » Monsieur Nicolas... Parle-lui donc, *Psyché ?* — Et moi, » Monsieur Nicolas ? » dit la cadette Ormilly. — « Vous, » Mademoiselle, avec cet air doux, plein de candeur, et » de la plus touchante naïveté, vous ne me commanderiez » pas moins impérieusement que ces deux Beautés. — » Mais ! » dit Mlle Nautra, « vous dites de jolies choses ! » — C'est que vous me les faites sentir... » Et voyant arriver M. Ormilly, je fis une inclination respectueuse, et m'enfuis. J'amusais volontiers de jeunes personnes aimables, mais j'aurais été humilié d'amuser un homme ! J'intéressai ces trois Beautés, et je leur dois une place dans mon *Calendrier,* pour me rappeler ce qu'elles m'ont dit, et permis (car... dans ce temps, j'étais plongé dans l'avilissement le plus profond).

— 5 —

1762 Madame TRACHAM. Belle blonde, marchande bijoutière de la plus belle boutique de la rue *Honoré*, à côté de *l'Hôtel des Amèricains*. Je l'admirais les soirs d'été, se montrant sur sa porte, en revenant au *Louvre* : quel éclat ! je la voyais reine. Je l'ai approchée en 1768, après qu'elle eut été entrétenue. Elle était alors presque publique. Je lui rappelai sa gloire, et elle versa des larmes.

— 6 —

ALEXANDRINE BEL. Voisine de M^lle^ *Nautra*, toujours
1763 mise avec un goût exquis, et ayant le plus joli pied, la taille la plus provocante. Elle n'était pas jolie, mais aimable au plus haut degré. Je la trouvai dans le coche d'Auxerre, en allant à Sacy, après la mort de mon père, en 1764 ; elle me parla de sa voisine, et de ma rencontre, qu'elle savait ; ce qui nous lia. J'étais ivre de joie de lui parler, de l'amuser. Elle était avec une vieille dame, et n'allait qu'à *Melun*, où nous arrivâmes la nuit. Je lui ravis une faveur, dans la prime obscurité, et j'eus bien du regret de la quitter !

— 7 —

HÉLÉNETTE. *Fille entretenue, demeurant fort pres de*
1767 *M^lle^ Senlaur. Dans le temps que je rôdais pour entrevoir cette belle blonde, je me cachais dans les allées, lorsque je craignais la vue de son amant, dont je ne voulais pas être remarqué. Un dimanche, vers les trois heures, j'entendis rire et jouer au premier : j'étais dans l'allée à côté du café, coin de la rue d'Orléans. Je regardai par un trou de serrure, et je vis une fille charmante, très délicate, qui jouait avec un beau jeune homme et une femme de chambre. Celle-ci nommait sa maîtresse,*

Mademoiselle Hélénette, en courant après elle, et le jeune homme, Monsieur d'Orry. Je m'amusais fort de tout cela. Enfin, le jeune homme sortit; j'avais bien envie d'entrer! Mais que dire?... Je frappai cependant, et, à tout hasard, je demandai si M. d'Orry était là? — « Mademoiselle! un Monsieur, qui demande Monsieur » d'Orry. » La Belle accourt. — « Il est sorti; il ne » reviendra pas ce soir; il est à Versailles. Seriez-vous » Monsieur Martin, par exemple? — Oui, » dit la chambrière; « c'est lui! c'est lui!... Monsieur Martin? » N'est-ce pas que ma maîtresse est jolie? — Adorable! » — Vous ferez un beau portrait? — Moins parfait que » l'original. — Allons, Mademoiselle!... » La soubrette déshabille cependant sa jeune maîtresse... — « On dit » que vous ne voulez faire le visage qu'en dernier? — » Sans doute. — Quelle partie découvrir? — Il faut » d'abord que je voie le tout, pour faire une esquisse » générale. — Tout! » s'écria Hélénette. — « Tout! » belle dame. » On la déshabilla lentement. Je dis que mon temps était cher. On se hâta, et je vis... le plus beau corps... je touchai même... Ensuite, je demandai des crayons, assurant que j'avais perdu les miens. On m'en prêta; j'esquissai pour rire, car je n'avais eu, de ma vie, une leçon de dessin. J'achevais, et ma Belle était fatiguée, quand on frappa. Thérèse ouvre. A l'encolure, je devine un peintre; je me glisse vers la porte, et je sors. Je restai dans le quartier. Vers le soir, je rencontrai Thérèse, près l'Oratoire; elle éclata de rire, en me demandant si j'étais peintre? Je lui dis que non. Elle rit plus fort, et à se tenir les côtes. — « Que demandiez-» vous donc? — J'ai pris votre maîtresse pour une de-» moiselle, et j'ai frappé. » Ici, Thérèse se courrouça. Puis, se rendant justice, elle ajouta : — « Mais c'est moi » qui est cause de tout... Il faut que vous ayez une » grande présence d'esprit — Oui, Ma'm'selle. » Elle me quitta, je la suivis, et j'écoutai à la porte, quand elle fut rentrée. Elle rit aux larmes; mais Hélénette ne rit pas,

et dit qu'il fallait me faire couper les oreilles par M. d'Orry. C'est ce qui fit que je ne reparus plus. Je mets cependant Hélénette dans mon Calendrier; c'était une fille, mais l'aventure me fut très agréable. J'ai revu Hélénette en 1769.

— 8 —

DOROTHÉE MILLIER. Jolie fille de mon hôtesse de la Cour d'*Albret*, qu'on ne donnait aux pensionnaires qu'au bout de quatre mois. J'étais entré dans mon cabinet garni au mois de Mai; et ce ne fut que le 8 Septembre que Dorothée vint faire mon lit pour la première fois. Elle était étonnée de ma froideur et de ma sagesse avec sa grand'-mère et sa mère. Ces trois générations, dans leurs entretiens particuliers, observant qu'il ne venait point de femmes chez moi, me citaient comme un antiphysique. Pour s'en assurer, Mlle Millier s'était parée de la manière la plus provocante. Je restais immobile à ma table, quoiqu'en s'allongeant sur le lit elle me montrât une jambe fine, recouverte d'un bas de soie éblouissant, et qu'elle fût chaussée d'un soulier délicat à talons minces élevés, qui lui rendaient la jambe plus fine encore. Je l'entendais dire tout bas : « — Ho ! elles ont raison ! » En mettant la couverture, elle me la jeta sur la tête. Je m'en debarrassai en souriant, et la tirai sur mes genoux. En se débattant, elle fit en sorte de me livrer un baiser : je le savourai. Tout se termina bien vite, avec une jolie fille voluptueusement mise, vivement désirée, et qui ne demandait qu'à se rendre... Le lendemain, la mère de Dorothée, encore jolie femme, m'expliqua le train-train de la maison, comme je le fais entrevoir (tome X, p. 17). On ne veillait qu'à la sagesse des jeunes étudiants en Médecine et en Droit. Ce fut ma piquante froideur qui me procura la possession de Dorothée On était curieuses de connaître

le fond de la moralité d'un locataire tranquille, et qui paraissait sans passions. Ajoutons, que me supposant timide, on aurait craint que je ne me dégoûtasse du séjour d'une maison où tout le monde était favorisé, excepté moi. Mme Millier m'offrit Madelon, la cadette de ses deux filles; je la remerciai : — « Ha ! je vous estime, » me répondit-elle, « d'être scrupuleux ! Il y en a ici qui nous » prendraient toutes quatre l'une après l'autre le même » jour, exprès pour dire : « *J'ai eu la grand'mère, la mère, et les deux filles...* » Honoré-je Dorothée? Oui; je crois l'avoir rendue mère.

— 9 —

Madame AGARD, femme de marchand orfèvre. Elle était la reine des brunes, comme Mme Machard était la 1764
reine des blondes, dans le même temps... Avant son mariage, elle était fille de modes au *Palais*, et se nommait la *Belle-Mimi*. Un jour qu'elle traversait le *Pont-Neuf*, troussant avec grâce sa robe d'une main posée sur sa croupe, et que tout le monde l'admirait, un jeune homme de Montpellier fut si fortement ému qu'il courut se jeter à genoux devant elle, en s'écriant : — « Déesse ! es-tu Flore? es-tu Vénus?... » J'étais à côté d'elle. La belle dame eut peur, et me saisit le bras. J'en fus si glorieux que je l'accompagnai jusqu'au milieu du quai *de la Mégisserie*, et au retour, au milieu de celui *des Orfèvres*. Je fus remercié; je baisai la belle main retrousseuse, et je me retirai comblé, comme si la belle Agard eût été une reine.

— 10 —

Madame BAPTISTE. Limonadière vis-à-vis l'ancienne 1763
Comédie-Française. Elle a commencé par être heureuse et 1775

brillante; c'était une des beautés du jour; elle avait un goût exquis, elle était fêtée, adorée d'un public distingué. La *Comédie* change de place. Baptiste était accoutumé à gagner gros et à dépenser beaucoup. Il continua et se ruina. Alors il alla s'établir rue *Guénégaud,* où il ne faisait que le centième de son premier café. C'est-là que j'ai connu Mme Baptiste, encore charmante, remplie de goût et de grâces, mais déjà avilie par la misère et la société crapuleuse de leur petit café. L'ancien charme de sa première situation me la faisait respecter; elle le sentit, et m'en témoigna sa reconnaissance suivant sa nouvelle façon de penser. C'est pourquoi je l'honore; car elle était aimable avec l'aimable, honnête avec l'honnête, tendre avec le sensible; et ce fut toujours aimable, honnête et tendre que je la vis. Le plaisir nous rend des dieux!

— II —

LA PETITE ROSETTE. *Voici l'aventure qui m'avait fait négliger Dorothée. Un dimanche soir, je fus surpris par la*
1767 *pluie dans la rue Tiquetonne; je me mis sous une porte. Des enfants jouaient à cache-cache Nicolas. Une petite fille de onze ans vint se mettre à côté de moi. Je lui pris la main, et m'apercevant qu'elle avait un joli bras, je le lui dis, en le mettant entre mes doigts. La petite sourit, et me proposa d'aller nous mettre à l'abri, sous une porte à porche vis-à-vis. J'y allai. Lorsque nous y fûmes, elle me montra des tonneaux entassés, en me disant: « Là, derrière, sous le porche. » Nous y allâmes, et alors elle ajouta: « J'ai une sœur, qui a seize ans, » à laquelle on fait ça; on ne veut pas me le faire, parce » qu'on dit qu'on ne pourra pas, et ma sœur Zoa se moque de » moi, en m'appelant morveuse, grenouille!... Tâchez d'en » venir à bout. Je ne crierai pas! » Mon étonnement fut*

extrême. La petite pressait; je me refusais. Enfin, je résolus de feindre de me rendre à ses désirs, pour lui donner une leçon. Elle fit tous ses efforts pour me seconder. Je m'aperçus alors combien il est imprudent, avec des passions fougueuses, de faire de ces essais au-dessus de nos forces! Je croyais dégoûter la petite par la douleur; mais sa volonté était si grande, qu'elle s'était précautionnée de pommade. Je ne savais ce qu'elle faisait, en s'en frottant. Je continuai, sûr du non-succès, et la voyant souffrir horriblement! mais elle me retint avec deux bras croisés, en se livrant de tout son pouvoir. Je portai trop loin l'essai, et je triomphai, malgré moi, avec un plaisir physique si violent, que je ne fus plus maître de moi-même... J'en rougis de honte. La petite était en sueur, et en larmes... Elle me donna un rendez-vous pour le dimanche suivant. Je vins, pour tâcher de réparer ma faute. Je trouvai la petite, qui me remercia en m'embrassant, et m'assurant qu'elle avait renouvelé l'essai avec quatre jeunes voisins, dans la semaine. Je frémis, et au lieu de succomber encore, j'eus la force d'aller dire la vérité à la belle-mère, femme de Blondelat de Mérup, mon ancien ami... Quelle surprise! Je lui appris ce qui se passait relativement à ses belles-filles. Cette femme était honnête; elle fondit en larmes! Elle mit Rosette dans une maison religieuse, où l'une de ses sœurs était converse. Elle l'a ainsi préservée. Mais Zoa s'était enfuie chez une matrullê. *En 1774, j'ai revu Rosette, devenue raisonnable. Elle m'a reconnu; elle a rougi, et elle s'enfuyait. Je la joignis dans l'escalier, et je lui dis que c'était moi qui avais averti sa belle-mère, et placé sa sœur. Elle m'en remercia. Et c'est par cette raison que je la place ici.*

— 12 —

Mademoiselle MAUVIETTE. Sage-femme qui demeurait rue de *la Huchette*. Elle accoucha Agnès 1763

Lebègue, en 1763, aidée par Désirée qui devait tenir l'enfant. Elle venait souvent, et je la reconduisais le soir. Un jour, elle me pressa la main. Je fus surpris... Arrivés chez elle, Mauviette me dit : « J'ai peu de pratiques : les femmes manquent de » confiance en moi, parce que je n'ai pas eu d'enfants. » Vous n'êtes pas un fat, un jacteur; vous êtes » honnête et sensé : faites m'en un ! » Je ne sais pas s'il est quelque homme qui puisse refuser une pareille proposition, la femme qui la fait fût-elle un monstre. Pour moi, j'obtempérai sur-le-champ... — « C'est bien ! » me dit froidement Mlle Mauviette; « l'opération n'a pas mal été : nous verrons si le » succès la couronne. Sinon, il faudra bien recom- » mencer. » Effectivement, elle attendit environ deux mois, au bout desquels elle vint me dire : « Re- » commençons. » Nous recommençâmes. Six semaines après, Mauviette revint me dire, fort contente : « Ça y est. » Et elle ne me parla plus de recommencer. Elle accoucha d'une fille, et elle eut des pratiques. A l'entendre m'en remercier, on aurait dit que je m'étais donné beaucoup de peine sans profit !.. Il est vrai que Mlle Mauviette procréait, comme si elle eût fait une opération de chirurgie.

— 13 —

1767 Sophie Myrien. Fille d'orfèvre de la rue *Saint-Louis* du Palais. C'était un charmant minois ! Elle ressemblait à Mlle Guéant. L'agent d'un homme

puissant la fit enlever. Je passais un soir à côté d'un carrosse, où j'entendis pleurer. Curieux alors, et plus actif encore que curieux, je m'élance derrière la voiture, et je suis emporté jusqu'à un superbe château. On s'arrête; je saute à terre. Deux femmes descendent, mais dans la cour, avec une jeune personne qui marchait avec peine et qui pleurait. Je restai devant le château jusqu'à trois heures. Je vis alors sortir les deux femmes, dans la voiture. Je suivis de même, en me tenant courbé de peur d'être aperçu du cocher. On arrive rue *de l'Égout Saint-Martin,* et l'on entre dans une maison, où il y avait une grille et une espèce de cour. On fut obligé de descendre à la porte. Alors je vis la jeune personne et la reconnus. Une des femmes m'aperçut, et me demanda qui j'étais : — « Un pauvre joueur de » billard qui a tout perdu, et ne sait où aller cou- » cher. — Bon; entrez. » J'entrai. On me mena dans une chambre, et là, les deux femmes se jetèrent sur la jeune personne, et m'ordonnèrent d'en jouir. Je feignis d'obéir, et je tâchai de me faire comprendre de la Belle, qui se désespérait, tout en se prêtant, de peur de pis... On me renvoya, avec deux louis. Le lendemain, je m'informai dans le quartier de M^lle^ Myrien, de ce qu'elle était devenue. J'appris qu'on la cherchait, qu'on la pleurait. Je louai un superbe habit à la friperie, et j'allai dans la maison de la rue *de l'Égout,* qui était celle de la *Guérin.* Je demandai à voir ce qu'elle avait de mieux; je parcourus tous les boudoirs : je ne vis rien qui

ressemblât à la Belle que j'avais feint de posséder. Enfin, j'entrevis uu petit appartement à jalousies baissées. Je demandai à voir là. On me dit qu'il n'y avait personne. J'insistai; on me refusa. Je sortis de mauvaise humeur, m'étant aperçu que je n'aurais pas été en sûreté, si j'avais marqué des lumiéres. Je courus, tel que j'étais, chez les parents, et je leur dis où était leur fille. Je leur conseillai de ne s'adresser à aucun magistrat, pour cause. Nous allâmes bien accompagnés. J'entrai; je fus mal reçu. Mais en me renvoyant, la porte s'ouvrit. Ceux qui m'accompagnaient se précipitèrent à la fois. Nous allâmes droit à l'appartement jalousié; nous enfonçâmes les portes, et nous trouvâmes... la Belle éplorée... Nous la rassurâmes, par nos égards, et l'invitâmes à nous suivre. Nous sortîmes avec elle fort à propos! car un quart d'heure plus tard, des ordres surpris à la Police nous empêchaient de délivrer la captive. Nous sûmes d'elle qu'elle avait été menée la veille à plusieurs lieues, et qu'un homme qu'elle nous dépeignit (*il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un écu de six francs*) l'avait déflorée, contenue par une femme et deux hommes... Il fallut se taire alors... Lorsque Sophie fut réintégrée chez ses parents, au su de tout le monde, ils reçurent mille louis. C'était le taux... Jamais Sartine, le principal agent du *Parc-aux-Cerfs*, n'a su que j'avais fait ce coup-là. Un des deux valets de chambre et la dame intromettrice, piqués de la résistance de M^lle^ Myrien, avaient ordonné de l'avilir dans un

mauvais lieu, et peut-être Sartine, si accoutumé au crime, l'y aurait-il fait périr. Je lui sauvai ce traitement infâme, et j'eus la délicatesse d'éviter de m'en faire connaître... Mais tout s'efface, et Sophie, à cinquante ans, n'est plus intéressée à cacher un trait dont tout le scabreux est passé, avec les charmes et les occasions d'établissement; il n'en reste que l'honorable. Il n'en est pas de même des femmes que leur conduite doit couvrir de honte. Il faut que le vice soit flétri; épouvanter les présentes par les passées : aussi me reproché-je d'avoir eu la pusillanimité de masquer certaines femmes scandaleuses; ç'a été conniver, que de déguiser leurs noms. Ne cachons pas les forfaits dont la beauté a été la cause, les séductions dont elle a été l'excuse.

— 14 —

VICTOIRE DORNEVAL. C'est une grande fête 1769
que celle-ci, et je l'ai encore célébrée cette année 1796. On sait qu'elle m'a fait naître l'idée d'écrire mon Calendrier... *Victoire, fille d'un procureur, avait préféré le publicisme, à épouser un vieux et dégoûtant praticien,* etc.

— 15 —

CLAIRE GERMAIN. Fille volée par une certaine 177c
Germain, coquine affreusement laide du *Carré Geneviève,* qui l'éleva comme étant une fille qu'elle avait perdue en nourrice. A l'âge de quinze ans, elle la vendit à un Anglais, qui la garda trois ans. Cette

fille revint à Paris, en 70, et rendait quelques visites à Agnès Lebègue. Un jour, elle me communiqua ses doutes sur la prétendue maternité de la hideuse Germain. Elle me rapporta quelques propos, tenus par celle qui passait pour sa sœur aînée, grosse laide comme la Germain. Nous travaillâmes de concert à découvrir la vérité. Nous nous liâmes, et comme elle était jolie, je l'aimai. Elle ne fut pas cruelle, ayant eu plus d'un amant. Enfin, des traits de ressemblance me firent présumer (car je suis physionomiste comme Lavater) qu'elle pouvait appartenir à un marchand mercier du coin de la rue *des Noyers*. J'allai voir cet homme et sa femme. Je leur demandai s'ils avaient perdu une fille en bas âge. Les larmes vinrent aux yeux de la marchande. Elle me dépeignit l'enfant, qui avait un petit seing rouge au bas des reins. Je l'avais vu ; mais je ne le dis pas. Je courus chercher Claire, et je dis à la mercière de la visiter. Les bonnes gens pensèrent mourir de joie, de se voir une si charmante fille, eux qui n'avaient pas d'héritiers !... Claire a mené chez eux la vie la plus honnête... et ils l'ont enfin mariée. Elle est bonne mère de famille.

— 16 —

1768 Rose Mauduit. Jolie fille de modes du coin de la rue *Tiquetonne*, où est aujourd'hui le café. On sait que je la vis un dimanche matin, en court jupon, bas bien blancs, souliers roses à talons verts, minces, et très élevés : elle me donna l'idée du *Pied de Fanchette*. Lorsque l'Ou-

vrage fut fait, je lui en portai un exemplaire, et nous fîmes connaissance; elle était bonne fille, et me le prouva. Elle disparut un mois après, sans que j'aie pu savoir ce qu'elle est devenue.

— 17 —

JUSTINE SUJER. Jeune brune de la rue *Saint-Germain l'Auxerrois,* née de pauvres gens, mais charmante! Elle se chaussait d'un goût exquis. Je la suivis un jour dans une maison de la rue *Honoré,* où je lui fis compliment sur son joli pied. Elle rougit et sourit... Je la perdis de vue, pour ne la retrouver qu'en 1770, dans la boutique de la rue *Tiquetonne,* la même où j'avais vu le *Soulier rose.* J'étais connu dans cette maison, et j'y vins, pour approcher de Justine... Je sus alors qu'elle avait pour amant un vieil avocat, qui prenait soin d'elle depuis quatre ans. Elle n'en avait pas encore dix-huit. Je sus ensuite qu'elle aimait les jeunes gens, et qu'elle en allait voir quelques-uns. Je lui fis la cour, et un exemplaire du *Pied de Fanchette* m'en fit aimer (j'en eus des remords; car j'avais ainsi profané ma qualité d'auteur; ce que j'attribue à la dangereuse fréquentation des filles publiques, à laquelle m'avait nécessité la composition du *Pornographe...* L'Auteur, comme le Médecin, est quelquefois exposé à s'empoisonner!... Mais que penser de Progrès-Gronavet, qui séduisait des filles honnêtes, en se disant père de ce même Ouvrage?...) Justine était vive, caressante, délicieuse. Je l'ai revue en 1773, 1765 1770

établie marchande de modes rue *Martin*. Elle était voluptueusement parée. Elle me montra une enfant de trois ans, toute aimable, dont elle m'attribua l'origine. Je m'informai sous main; et je sus que la petite *Désirée* n'était pas donnée à trente-six pères, mais à moi seul. Je place Justine ici par reconnaissance.

— 18 —

1770 1771 FANCHONNETTE GIET, nièce de Désirée Didier. Je n'eus cette fille provocante qu'en 1771; mais elle me consola dans un temps où Victoire Dorneval, que j'avais prise pour elle à une première vue, m'avait capricieusement abandonné. Elle me fit une illusion flatteuse. Un jour, elle allait rue *Guénégaud*, dans un hôtel garni, faire la pratique d'un riche étranger. Je l'avais rencontrée, et je l'accompagnai. L'étranger venait de sortir. Fanchonnette me rejoignit, et me fit monter chez M^lle^ Derennefort, son amie, qui demeurait au bout *Mazarin* de la même rue. Elle me dit que, s'étant préparée le matin, il lui fallait un homme... Je le lui donnai, étant sain alors. Elle n'avait pas encore été prise : elle le fut à cette époque, et m'en fit honneur... Quel libertin! dira-t-on. Je ne prétends pas m'apologier, m'excuser, mais ce n'est pas être libertin, c'est être vertueux, que de faire des enfants.

— 19 —

1765 1771 SOPHIE DERENNEFORT, ou la TAILLEUSE. Fille d'un tailleur de la rue *du Fouarre*. Je l'avais entrevue à sa fenêtre

en 1765. Elle était grande dame en 1771, ayant des diamants, du rouge. Elle se chaussait très haut, ainsi que Mmes Desnos, Baptiste, et d'autres Belles qui raisonnaient leur parure. Après l'aventure de *Fanchonnette,* je la suivis un jour. En rentrant, elle se retourna, me vit, et me fit signe. Je montai. Elle me complimenta sur mes procédés avec les femmes, avouant qu'elle avait eu la curiosité de m'observer avec Fanchonnette. Je l'embrassai; elle trébucha, et je trouvai une jouissance facile. C'était une fille blasée depuis dix ans; néanmoins je la rendis mère, parce qu'elle s'était exalté l'imagination. Elle m'en témoigna sa reconnaissance. Mais était-ce bien moi?... Croyons-le.

— 20 —

Madame SANIEZ. Sage-femme jolie, pleine de 1763
grâces, qui venait souvent à la maison... Nous cau- 1772
sions quelquefois, et je lui racontais en riant quelques-unes de mes aventures, me vantant de féconder les plus stériles. La Belle souriait, et je remarquai que, depuis cet entretien, elle revenait plus souvent. Elle me dit un jour : « Vous êtes d'un médiocre » savoir-vivre! Je viens ici vous faire ma cour, et » vous ne m'avez pas encore rendu mes visites! » Je promis d'y aller. On me donna l'heure, celle où le mari était à son bureau, car il était employé. Je ne manquai pas, et l'on me fit tant d'avances, après m'avoir reçu dans le plus grand particulier, que je compris le but de la belle stérile : « Savez-vous pour- » quoi je viens? » lui dis-je. — « Pour causer avec » moi. — Non; pour vous faire un enfant. — » Quelle folie! » etc. Je ne sais pas si un enfant est

une folie ; mais je lui en ai fait trois, qui sont aujourd'hui sa consolation. Son fils, ses deux filles embellissent la fin de sa carrière. Je demande, à présent, si ce qu'on nomme la fidélité conjugale pour un vieil époux, vaut cette infidélité-là ? Qu'on me réponde sans prévention !

— 21 —

1768 Madame QUELVE. Fille d'un chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu... Femme charmante, très coquette, ayant le plus joli petit pied possible, et stérile. Après que Rose Mauduit m'eut donné l'idée du *Pied de Fanchette,* dont je n'avais fait que le premier chapitre, Mlle *Vamore* me donna la verve pour achever le reste. Je sortais de la rue *Aubry,* venant de celle *Quincampoix,* où je demeurais alors, lorsque je rencontrai une déesse à pied, qui allait à l'église du *Sépulcre.* Jamais je ne vis une aussi élégante chaussure, un pied si mignon... L'Ouvrage fini, je lui en envoyai un exemplaire en papier de Hollande, avec la dédicace à son nom. Elle crut que tous les exemplaires étaient imprimés ainsi, et elle m'en fit faire des reproches un peu vifs, par un garçon marchand, que je soupçonnai de les aigrir par jalousie. Je lui fis voir qu'à l'édition, le nom avait des astériques ***, ce qui, joint à mon habit d'imprimerie, qui n'était rien moins que parant, calma le fat empesé. Huit ans après, en 1776, je rencontrai Mlle Vamore dans une maison tierce. Elle ne me connaissait pas de vue ; je fus empressé. Le *Paysan perverti*

faisait alors du bruit. Elle en dit son sentiment, sans savoir que l'auteur était là; elle rappela sa dédicace du *Pied de Fanchette,* et témoigna des regrets de ne l'avoir pas mieux reçue. Alors on me montra. Elle vint à moi. Nous causâmes. Je savais qu'elle n'avait pas d'enfants. Je me vantai de mes prouesses. Je vis ses yeux étinceler. On dîna. En sortant de table, je lui pris la main, et la menai à l'écart. M'apercevant qu'elle était tendre, après les liqueurs et le café... (je l'avais si vivement désirée!) je proposai... On dit qu'en 1777 elle eut une fille de son mari... Je l'honore en conséquence.

— 22 —

Madame WERKAWIN. Femme du prote du Louvre, 1761
petite brune très ardente, amie de mon ami Renaud
après Mme Deschamps, et qui a pleuré sa mort, arrivée 1776
loin d'elle, à Ouanne, où Renaud frère aîné était curé.
J'honore mon ami dans son amie.

— 23 —

ÉLÉONORE ROUSSEL, *ou la* PELISSE BLEUE. *J'étais un* 1768
soir, après l'ouvrage, à regarder sortir les femmes de l'Opéra : j'avais la tête exaltée par la vue de tant d'attraits, qui n'étaient pas pour moi. Je m'en allais tristement. Au coin de la rue des Bons-Enfants, vis-à-vis un notaire, dont on a rebâti la maison, aujourd'hui occupée par une marchande de modes, je vis une fille charmante, aussi jolie que les Belles qui venaient de me désespérer, et à côté d'elle un goujat, qui la voulait maltraiter. J'écartai ce rustre, et je me retirais. La fille m'appela. Je revins; elle me pria de monter. Je lui dis que j'étais pauvre. — « Je vous dois, pour le service que vous

» venez de me rendre, et je veux m'acquitter. » Je montai. Éléonore employa tout son art, pour me donner une volupté que je ne connaissais pas encore. Elle se livra elle-même tout entière... Je fus émerveillé. La fille était jeune et jolie, mise avec goût, et d'une propreté provocante. — « Ce n'est pas » tout, » me dit-elle; « il faut venir déjeuner avec moi » dimanche matin. » Je le promis, et tins parole. Nous déjeunâmes, en causant. Après le chocolat, l'amour; après l'amour, les affaires. Eléonore me dit qu'elle avait dix-huit cents livres de rentes, placées chez le notaire du coin, et six mille francs chez elle, pour commencer un établissement. Elle m'offrit sa main, avec promesse de ne jamais regarder de galant, même de ne parler à aucun autre homme. Je lui répondis que j'étais marié. Elle m'offrit de me rendre le maître de sa maison. J'acceptai. Je lui donnai mes conseils; elle s'établit lingère, à la Halle, et prospéra... J'eus alors des distractions, et je la mariai à un jeune homme de Vermenton, qui est heureux avec elle. Je l'avais rendue mère à notre premier embrassement, de deux filles, qui sont, l'une actrice, l'autre danseuse au Boulevard. Elle a eu deux enfants de son mari. Elle est veuve, et se comporte avec une grande régularité.

— 24 —

1765 FRANÇOISE BIENFAITE : *je ne lui sais pas d'autre nom de famille. Elle demeurait dans la rue* des Vieux-Augustins. 1770 *Cette fille était devenue amoureuse de moi, dès 1764, je ne sais pourquoi : mais elle me poursuivait dès que je paraissais dans le quartier, et se livrait avec emportement. Je lui dois de la reconnaissance. Je l'ai rendue mère de deux filles, que je lui ai faites, vis-à-vis la boutique de Mme Menot, que je contemplais en opérant.*

— 25 —

1763 ADELAÏDE LEBRUN. *Grande et belle brune, amie de mon*

ami Timothée Joly. Le jour que le petit Gronavet-Progrès amassa la variole, Joly nous avait donné à dîner, pour rendre un plus que frugal repas, que Gronavet nous avait forcés 1770
d'accepter huit jours auparavant. Nous bûmes un peu. Après le régal, fourni par le traiteur du coin de la rue du Bout-du-monde, *Joly nous mena chez Adelaïde. Nous y trouvâmes une de ses compagnes encore plus jolie, la petite Duplessis. Mon ami faisait les honneurs : il prétendait nous régaler de toutes manières. Il me fit prendre Henriette Duplessis, et mit Adelaïde dans les bras de Gronavet. Mais jamais* M^lle *Lebrun ne put se mettre à l'unisson avec ce petit sapajou : il fut obligé, pour satisfaire la rage érotique que lui avaient causée le vin et Lebrun, d'aller chercher fortune ailleurs. Il entra dans l'allée du café qui fait le coin de la rue* des Bons-Enfants; *il monta au troisième, et trouva là... ce que je dirai tout à l'heure... Cependant, après son départ, nous étions heureux, Joly et moi. Lebrun voulut m'avoir, pour faire les honneurs de chez elle, et Duplessis eut Joly. Après avoir pris nos ébats, complément de notre régal, nous nous inquiétâmes de Gronavet, et nous allâmes le cherchant dans tous les bouzins. Nous le trouvâmes où j'ai dit. Il n'était pas dans l'appartement : la* matrullê *avait mené ses filles danser, et n'avait laissé qu'une laide marcheuse, à laquelle elle ne se fiait pas assez pour lui confier ses clefs; cette femme n'avait que celle de son bauge sur l'escalier. Ce fut par la porte mal fermante de cet endroit, que nous aperçûmes Gronavet en congrès. Nous ne pouvions concevoir qu'il s'acharnât avec un monstre. Nous frappâmes rudement. On nous ouvrit... Ha! l'horreur! Une gouine bourgeonnée... Nous lui fîmes des reproches; il balbutia... Nous l'emmenâmes, et nous fîmes rire aux larmes Adelaïde et Henriette de sa sale aventure... Joly était dans l'usage, quand il me donnait à dîner, de me céder aussi sa maîtresse;*

cela se faisait si uniment, qu'on n'y voyait aucune trace de libertinage.

— 26 —

1763 HENRIETTE DUPLESSIS. *J'ai rendu mère cette jolie fille,*
en 1772, avant de connaître Louise. On la voyait dans la
1770 *Nouvelle-Halle, portant dans ses bras son enfant, qu'elle allaitait. Elle eut alors la petite variole, et devint laide. Elle n'en fut que meilleure mère. Elle se remit à son métier de polisseuse, et éleva sa fille, aujourd'hui première actrice d'un théâtre... très connu.*

— 27 —

1758 EUSÈBIE, *ou la jolie marchande de sel du bas du Pont Saint-*
Michel. En 1759, je regardais avec plaisir cette jolie enfant,
1765 *fille de la regrattière. Elle annonçait une beauté complète. En*
1771 *1765, un jour que je passais par la rue de la Comédie-Française, je vis la jolie Eusèbie, alors âgée de seize ans, avec sa sœur aînée, à la fenêtre d'une maison de filles. Mon cœur palpita d'émotion... Je la revis ensuite superbement parée. Je ne doutai pas que sa sœur aînée ne l'eût plongée dans le désordre... j'en gémis. Cette enfant m'avait plu : je la voyais grande, embellie par la parure... Enfin, en 1771, passant un jour par la rue des Deux-Écus, je vis Eusèbie à une fenêtre d'entresol. Je la regardais avidement. Elle me fit signe; je montai. Elle m'offrit une volupté facile, que je goûtai avec l'emportement que donne un goût vif longtemps suspendu. — « Ho! tu m'aimes! » me disait-elle; « on ne fait comme ça, » que quand on aime fort! fort!... » Six mois après, passant par la Nouvelle-Halle, je l'aperçus au n° 16; elle me fit un signe, auquel j'obéis. Elle me dit : « Je me marie avec un » horloger, qui a huit mille livres de rentes; voulez-vous me » servir de père? Je ne connais que des gens qui feront du*

» *scandale...* » *J'y consentis. Je parus chez le notaire, à l'église, et Eusébie fut mariée. Elle a voulu revenir demeurer dans son quartier, pour y montrer son changement.*

— 28 —

EULALIE, *sœur d'Eusébie. Je la place à la suite de sa sœur,* 1765
quoiqu'elle ne dût être qu'au 7 Octobre. Nous allions déména- 1767
ger de la rue Traînée, le marchand de mousselines et nous, quand je vis entrer celle qui devait nous remplacer. J'étais seul; j'arrivais de Bourgogne depuis huit jours. Je reconnus Eulalie. Je la saluai. Je lui demandai des nouvelles de sa sœur; je lui fis des reproches de l'avoir perdue. — « *Que serait-elle* » *aujourd'hui?* » *me répondit-elle;* « *misérable comme sa* » *mère, qui était ma belle-mère? Au reste, j'étais putain par* » *les mauvais traitements de sa mère, et elle me faisait des* » *avanies, quand je passais; j'ai été bien aise de la faire* » *taire. Elle en est morte de chagrin; c'est tout ce qui me fait* » *de la peine.* » *J'écoutais la friponne, extrêmement jolie; j'avais l'air pensif, parce que je combattais ma passion, à la vue d'une femme provocante, chaussée par les Grâces. Elle me crut en colère, et se fit un jeu de me dérider. Elle me latina, m'embrassa, m'entraîna... Je succombai... Puis elle se moqua de moi, en rétorquant mes arguments :* — « *Si je n'étais pas* » *fille-fille, aurais-tu goûté le plaisir que tu viens d'avoir?* » *Va, mon pauvre philosophe, remercie le Bon-Dieu de tout,* » *et prends ce qu'il t'envoie...* » *Je ne pus m'empêcher de sourire de cette singulière moralité, faite pendant une ablution :* « *Car je suis propre,* » *disait-elle.*

Quelque temps après, six mois environ, elle me rencontra au passage de l'Hôtel Beaufort, rue Quincampoix; elle courut sur moi : « *Ha! chien de philosophe! je n'avais jamais été* » *prise, et il faut que tu me gâtes la taille!... Vois-tu?...* » *En effet, elle était à pleine ceinture... Elle eut une fille.*

— 29 —

1765 ZILIA. *Belle mulâtre à fond rouge, au lieu de jaune, que je trouvai un soir, rue Honoré, dans le temps de ma violente passion pour Rose Bourgeois. En l'apercevant à une fenêtre, sa beauté, ses belles couleurs semblables à celles de Rose, dont elle avait en outre la belle forme de visage, me frappèrent! Elle me fit signe. Je ne pus résister; je montai pour me faire une illusion d'un moment. Je trouvai une superbe fille, qu'un léger sourire embellissait encore. Elle était mise voluptueusement, faite comme les Grâces, avait un air décent, affectueux; et quand je l'eus flattée par la ressemblance de Rose, qu'elle connaissait de vue, elle devint tendre... Je la caressai. Onc n'avais palpé de peau si douce... Le langage de Zilia était poli; elle ne se fit point payer d'avance, et après un égarement de plus d'une heure, elle se contenta de ce que je lui donnai. Je sortis enchanté : j'avais possédé Rose en imagination, et je l'avais traitée comme telle; j'étais inépuisable. Je me promis bien de revenir jeter de l'huile sur mon feu, quand il me tourmenterait trop. J'avais bien Désirée, qui ressemblait à Rose; mais elle comptait alors que De Roncy l'épouserait, et elle se ménageait pour lui seul. Je revins en effet. Mais je ne trouvai plus Zilia; on se moqua de moi, quand je la demandai. Ce n'était pas un rêve cependant Je m'en allai. En sortant, j'entendis rire. Je crus reconnaître l'accent de Zilia : j'écoute; je l'entrevois. Une femme sort, je me précipite dans l'appartement... (J'avais trente-un ans moins vingt-deux jours). Je tombe aux genoux de Zilia : « Déesse du plaisir! » lui dis-je, « d'où vient m'éconduis-tu? — Ha! c'est lui! il » m'aime... D'ou vient es-tu en manteau?... On ne t'a pas » reconnu... Viens. » Elle fit un signe imperceptible; j'entendis les portes s'ouvrir, et quelqu'un sortir. Nous entrâmes dans son boudoir... Elle m'amusa longtemps... Enfin, je fus*

encore heureux... Pendant nos ébats, j'entendis quelque chose; Zilia redoubla ses caresses... Tout doit finir... Je cessai donc... On refusa mon argent; on me rendit celui que j'avais donné la première fois... On me mena caressant jusqu'à la porte, qu'on poussa négligemment sur moi... Ce que j'avais entendu me trottait dans la tête : je rentrai doucement; je m'approchai de la porte du boudoir, et je vis Zilia dans les bras d'un homme, qui me parut un grand Monsieur... Je me retirai à reculons, et j'allai me cacher dans un cabinet d'escalier. J'attendis environ une demi-heure. Je vis sortir le Monsieur, donnant la main à Zilia, éclairés par la maîtresse de la maison. Ils montèrent dans un fiacre, que je galopai. Ils le quittèrent, entrèrent au Palais-Royal, y firent deux tours, en sortirent, et prirent un fiacre fort éloigné de celui qu'ils avaient quitté. Je montai derrière celui-ci, et je fus porté jusqu'à la rue d'Anjou, faubourg Honoré. L'homme descendit là, seul, et la dame fut à la Chaussée-d'Antin, avec un domestique, qui l'attendait à l'hôtel de Souvray... Je n'ai plus rencontré Zilia; mais elle m'a demandé plusieurs fois. On m'apprit qu'elle était enceinte. Et comme son blasé ne pouvait rien, sans avoir vu opérer sa maîtresse par un autre, je m'en suis fait honneur.

— 30 —

VESPÉRIE. *J'étais dans le coche, revenant de chez ma mère :* 1767
c'était le troisième jour, 30 Septembre, et nous approchions de Paris, lorsque j'aperçus un batelet qui venait au coche; il portait deux jolies personnes, l'une de vingt-deux ans, l'autre de dix à onze. Elles étaient accompagnées d'un laquais à livrée. — « Ho! les belles femmes! » pensai-je. Elles se mirent dans le grand commun. Je m'approchai. Nous leur parlâmes, mes camarades et moi. Nous joudmes au gage touché. Une chose me frappa : c'est que la jeune appela une

fois celle de vingt-deux ans, Maman. Cela n'était guère possible. Je ne connaissais pas encore la livrée du laquais, qui se tenait à l'écart. Le jeu fini, je me trouvai seul avec la jeune. Je l'enlevai dans mes bras, pour lui faire voir quelque chose par la fenêtre du coche. En la descendant, je lui pris un baiser ; sa jolie bouche se colla sur mes lèvres (c'est ce que j'ai eu de mieux, que les lèvres). Surpris, enchanté, j'observai que je n'étais pas vu, et je redoublai mes caresses. La petite souffrait tout... Elle me dit : — « Vous nous reconduirez, n'est-» ce pas?... » J'y consentis ; lorsque nous fûmes arrivés, j'allai chercher un carrosse. La jeune personne et sa conductrice demeuraient près la Place Vendôme, rue Neuve-des-Petits-Champs. Elles étaient bien logées ; mais j'observai que le laquais n'était pas à elles ; il s'en alla sans rien dire. On me fit entrer dans une belle chambre, où je vis trois portraits : celui d'une belle femme, que j'avais vue, mais que je ne pus reconnaître ; celui de la Macé ; le troisième était le mien, à ce qu'il me parut, mais peu ressemblant. Aussi ne le reconnaissais-je pas. M^me^ Lebrun (la fille de vingt-deux ans) me dit : — « En vous voyant, nous avons eu envie de vous amener. » Vous ressemblez fort à ce portrait-là ! L'origine de Vespérie » est inconnue ; en me mettant avec elle, on a voulu qu'elle » m'appelât Maman ; cependant, je sais que je n'en suis pas » accouchée. Quand j'aurais vingt-deux ans (car je ne suis pas » sûre de mon âge), il aurait fallu que je l'eusse faite à neuf » ou dix ans... Regardez bien : auriez-vous quelque parent » qui ressemble à ce portrait? — Je crois que c'est le mien. — » Je le pense aussi. — Ce qui me le persuade, c'est que je » reconnais celui-ci » (la Macé) : « c'était une appareilleuse. » — Une appareilleuse ! — Voilà une belle femme, que j'ai » vue quelque part ; mais si c'était celle avec qui j'ai soupé » chez la Macé... elle n'est pas ressemblante. — Vous l'avez » eue? — Oui. — Vespérie ! Je suis presque au fait. Voici

» ton père... voilà ta mère; et cette laide, c'est l'appareil-
» leuse... Reconnaîtriez-vous bien la femme que vous avez eue
» chez ce monstre? — Oui. — Je vous la montrerai demain.
» Revenez... Mais, soupez avec nous. » Je soupai. Vespérie fut charmante! Je n'ai jamais vu de si aimable enfant... Je sortis tard, et j'allai rue Traînée, où j'aurais mieux fait de ne point me montrer... Le lendemain, je retournai chez Mme *Lebrun. Elle me conduisit dans le jardin d'un hôtel voisin, près la rue de Ventadour, et elle me fit voir une dame fort triste, que j'eus peine à remettre. Elle marcha; et je reconnus parfaitement, non la dame à la mule verte de 1756, mais une autre, plus grande dame encore, et que je n'avais réellement prise chez la Macé, six mois auparavant, que pour une femme publique. Je le dis à* Mme *Lebrun, qui sourit... Je dînai avec ma Vespérie, et vers les cinq heures, j'allai à l'Opéra, où je vis la dame, à la première des secondes, à gauche du public. Deux dames et Vespérie étaient avec elle...* Mme *Lebrun m'avait demandé mon adresse, que, par distraction, je ne laissai pas. Deux jours après, je passai, pour réparer cet oubli. Je ne retrouvai plus ni* Mme *Lebrun, ni Vespérie; elles étaient disparues. Je sus seulement par la portière, assez bonne femme, qu'elles avaient été emmenées la nuit, et qu'on avait entendu une dame en Amazone, masquée, dire à Vespérie : — « Non,*
» Mademoiselle, je ne suis point votre mère; c'est Lebrun; et
» elle ne s'en souvient plus, parce qu'on lui fit prendre certain
» breuvage, qui lui ôta la mémoire pendant plus d'un an. »
Cela fut dit très haut. « On cherche aussi un homme, »
ajouta-t elle. J'avouerai que j'eus peur!... Il était si facile en ce temps-là de séquestrer un particulier, par la seule application de la griffe, qu'on faisait souvent tenir, par dérision, au petit Langeac!... Je ne reparus plus dans ce quartier; et comme je vécus très solitaire pendant cet hiver, durant lequel je mis au net le Marquis de T***, *je composai la* Confidence

nécessaire, Lucile, *ainsi que le* Pied de Fanchette; *que nous avions été demeurer dans la rue Quincampoix, loin de toutes mes habitudes; que l'appartement était loué au nom de Moulins, le marchand de mousselines, associé d'Agnès Lebègue, on ne me découvrit pas. J'ai bien cherché à revoir Vespérie, ou Lebrun; mais je suis sûr qu'elles n'ont pas reparu pendant plus de dix ans.*

OCTOBRE

— 1 —

ÉLISE TULOUT. Jolie personne de la rue *du Cimetière Saint-Nicolas des Champs,* fille d'un employé, pleine de mérite, d'esprit et de talents. C'est une des plus agréables aventures de ma Vie. Voyez l'Histoire. Élise m'a rendu heureux; moi, je l'ai rendue mère : nous sommes quittes. Elle inspirait une passion fougueuse aux hommes qui l'approchaient, surtout à son frère Nerville. Elle tenta de le guérir par la jalousie; mais il ne pouvait croire qu'elle aimât quelqu'un. Lorsqu'il la vit grosse, il le crut, et il fut au désespoir... Mais il guérit de sa passion... qui revint cependant, quelques années après. Il en est mort. 1768 1770

— 2 —

ADELAÏDE TAYI. Amie d'Élise, et sœur de l'un de ses adorateurs. Élise ne voulant jamais se marier, elle me préféra au frère de son amie, pour lui faire 1770

un enfant. Mais elle se trompa; quand elle fut enceinte, il offrit encore de l'épouser. Elle refusa. Dans ce même temps, elle voulait que Nerville devînt amoureux d'Adelaïde : elle me conseilla de feindre de lui faire l'amour. Nerville fut très surpris qu'on pût être infidèle à sa sœur! Il m'examina. Élise nous disait : — « Allez! allez! » Nous allâmes si loin sur la pente rapide, que je ne pus me retenir; et j'entraînai Adelaïde Tayi avec moi. J'en fus au désespoir... Nerville cependant, à la prière de sa sœur, épousa son amie enceinte. Adelaïde mourut en couches, et Nerville redevint ce qu'il avait été. La fille d'Adelaïde, aujourd'hui M^lle^ *Nerville,* est à Bordeaux, avec son oncle Tayi.

— 3 —

1777 LISETTE VARIN. Jeune voisine d'Élise, lorsque je revis celle-ci à la fin de 1776, pour me dépiquer de *Virginie.* J'étais heureux auprès d'Élise : je la revoyais avec plaisir, quand, un soir, Lisette vint causer. Elle était jolie; mais l'impression qu'elle fit sur moi était bien plus forte que ne devait la produire sa beauté. J'en fus surpris! Je devins froid pour Élise (qui, outre ses droits, avait sa fille Élisette, charmante enfant, que je ne connaissais pas encore). Je m'en voulais à moi-même. Je suspendis mes visites; et quand Élise m'écrivit, pour en savoir la raison, je tergiversai... Je ne revis Lisette que longtemps après, et lorsqu'elle était mariée. Je lui demandai d'où vient elle m'avait charmé tout d'un

coup ? — « Je suis une jeune infortunée... Sans ma » tante... — Oui, sans moi, » interrompit celle-ci, « méconnue d'un père jaloux... qui l'a chassée... » Elle vous a plu, parce qu'elle a des traits de sa » mère ; et sa mère est... Victoire Scofon... Vous » voyez Louisette Greslot, dont la mère m'a sou- » vent parlé de vous... Mais ma nièce aujourd'hui » ne veut porter d'autre nom de famille que le nom » de son mari, Varin. » A ce bref récit, je demeurai stupéfait !... Que de regrets de n'avoir pas connu Lisette, Élisette et ses rapports avec Élise, quand cette dernière pouvait assurer mon repos !... Voyez le *Drame de la Vie,* V^me^ Partie.

— 4 —

AGATHE GEORGE. Jolie fille, qui demeurait vis-à- 1770
vis ma fenêtre, à l'ancien collège de *Presle.* Elle était connue de la négresse *Esther,* par sa cousine George. Je dois à M^lle^ Agathe la consolation d'avoir vu ma fille *Esthérette.* Je les regardais souvent, avec admiration, elle et sa cousine George la cadette. Un jour l'aînée George vint voir Agathe ; celle-ci me montra : — « Hé ! » dit *Aglaé George,* « c'est Mon- » sieur Nicolas ! » Elle vint me voir avec une petite fille de six ans... Depuis, M^lle^ Agathe me souriait, quand je la regardais. Son frère avait des pigeons à son grenier. Il en vola un jour un dans ma chambre. Agathe, ne me voyant pas, alla demander ma clef à la portière. On la lui donna ; car elle était connue et aimée. J'arrivai un instant après. Je trouvai Agathe

dans ma chambre, montée sur une chaise, pour attraper le pigeon... Elle était si jolie!... Je l'avais tant désirée... — « Ha! méchant! » me dit-elle ensuite, « je vous croyais des principes!... » Elle emporta son pigeon, et lui mit un ruban rose... Elle se maria trois semaines après.

— 5 —

1762 1770 Aglaé George. L'aînée des deux cousines d'Agathe; jolie brune, qui avait coiffé deux ou trois fois Agnès Lebègue en 1762... Elle m'avait frappé par sa beauté, dans le goût de celle de Mme Linard. Elle était très amoureuse! Je m'en aperçus, et je le lui dis un jour, que ma femme l'attendait. Je savais qu'Agnès Lebègue ne devait pas rentrer de si tôt; je fis ma cour à la brune Aglaé, qui céda. Elle eut une fille, qu'elle appelait sa filleule, et qu'elle m'amena une seule fois, en me disant : — « Voilà l'enfant. — On voit bien qu'elle a l'Amour pour père, » et Psyché pour mère! » lui dis-je. — « L'Amour! » Cupidon... l'Amour est plus tendre. » J'embrassai l'enfant, qu'Aglaé a menée en Angleterre, où elle a levé une boutique de modes Françaises.

— 6 —

1771 Cécile George (ces sœurs ont d'autres noms de baptême dans la Ve Partie du *Drame de la Vie;* mais ici, on a leurs vrais noms). Cécile avait les pâles couleurs. Elle était naïve. Un jour, chez sa cousine Agathe, alors absente, je lui offris en riant de la

guérir. — « Bon ! vous êtes donc médecin ? — Tous » les hommes le sont de cette maladie-là. — Nous » verrons. » Je la pressai. Elle consentit. Moi, qui connais les filles de Paris, je crus qu'elle faisait l'innocente... J'avais alors cette morale relâchée des Bultel-Dumont, et de tous nos petits philosophistes, qui pensent que tout plaisir est permis. Oui, quand il ne nuit à personne. Mais, non plus que les F, les G, les M, les S, les B, etc., cent fois, je n'étais pas encore revenu à ce principe d'équité ; j'en demande pardon à mes honnêtes Lecteurs, les seuls qui m'aient jamais pardonné : les scélérats ne me pardonneront pas de les démasquer, en dévoilant mes turpitudes... Je découvris, en guérissant Cécile, qu'elle était réellement innocente, et j'eus des remords, que je témoignai... Quelque temps après, Cécile eut une autre maladie. Elle vint me trouver, pour que je la guérisse. Je lui dis que je causais bien la maladie qu'elle avait à présent, mais que je ne la guérissais pas. Cécile se désola. Je lui donnai des conseils : elle devait être l'épouse de son cousin George, frère d'Agathe ; j'avertis celle-ci qu'il fallait se hâter, et je lui fis une confidence entière. Agathe plia les épaules, en me disant : — « Me réduire à » tromper mon frère ! » Ce fut elle qui fit tout ; Cécile n'avait pas la moindre adresse. Et tout fut si bien conduit, que George se crut père ; il fut heureux. — « Ne croyez pas, » me disait un jour Agathe, « que ce soit pour vous, ni même pour ma » cousine, que j'ai trompé mon frère ! Non : il ado-

» rait Cécile. » Agathe m'a toujours boudé depuis.

— 7 —

1770 ESTHÉRETTE. On sait comme elle vint me voir dans le fort de ma maladie de 1770, le jour que j'écrivis à ma jolie voisine Agathe, et tout le reste. C'est un père qui chôme la fête de sa fille.

— 8 —

1771 ADELAÏDE LHUILLIER, du faubourg *Honoré,* héroïne d'une *Contemporaine,* sous le titre de *la Fille échappée.* Je rencontrai cette jeune fille, à neuf heures du soir, à la *Porte Bussi,* comme je l'ai rapporté. J'ai seulement oublié quelque chose. Nous nous couchâmes sans lumière. Je n'osai lui toucher. Le lendemain, sa fraîcheur m'étonna!... Elle voulait demeurer avec moi. C'était l'impossible... Cependant j'y réfléchissais, lorsque le petit Gronavet-Progrès arriva... On sait le reste... Je n'ai ramené Adelaïde aux bonnes mœurs, qu'en la tirant des mains du sapajou Progrès-Gronavet, et en la remettant dans celles de Céleste et Julie (les *Dentellières* des *Contemporaines),* ses anciennes maîtresses... Ce fut à cette époque, et de l'aveu de Céleste, que je rendis mère Adelaïde, pour opérer le pendant de Julie avec D'Art...

— 9 —

1771 PÉTRONILLE-LA-BLONDE. *Fille qui demeurait au rez-de-chaussée du n° 14, à la Nouvelle-Halle, postérieurement à Victoire. Elle m'avait pris en affection, parce que j'avais grondé la* matrullê, *qui la voulait obliger à recevoir trop*

d'hommes. Je faisais alors la seconde édition de mon Pornographe, *et je voyais beaucoup de filles, pour connaître à fond cet état vil... Lecteur, je ne suis pas un homme ordinaire : rappelez-vous que je suis auteur, et qu'un auteur tel que moi doit, comme le médecin, essayer les poisons, pour vous en préserver... Pétronille me préférait à tout autre. Elle me pria de la rendre mère, et me fit de grandes instances, disant qu'elle voulait avoir de ma race... Elle était fille de relieur, et me connaissait de réputation, ainsi que de vue. Elle mit au monde une fille, dont le sort a été singulier! Une femme de riche relieur, très blonde, était malheureuse avec son mari, blond comme elle, parce qu'elle était stérile. Cette femme sut que Pétronille était grosse à la Nouvelle-Halle. Elle vint l'y trouver. Elle lui proposa de lui céder son enfant, dont elle (la riche) feindrait d'accoucher, de sorte que l'enfant serait légitime, et aurait une fortune quelque jour... Pétronille, ravie de si bien placer son futur enfant, consentit à tout. La riche relieuse s'appliqua un oreiller sur le ventre. Son mari avait un voyage à faire. Elle le pressa de partir, l'assurant qu'il avait le temps d'être de retour, avant ses couches. Mais à peine fut-il en route, que l'heure de Pétronille arriva. Elle était venue la nuit, chez la riche relieuse; elle y fut accouchée, comme étant celle-ci, par une sage-femme Sanier (bien différente de celle de mon Calendrier, dont le nom s'écrit* Saniez; *la Sanier, aussi laide que la mienne était belle, a été poursuivie à la requête d'Antoine-L. Seguier, pour un changement de fille en garçon, Place Dauphine)... Pétronille eut une fille. On la remporta empaquetée; la riche relieuse se mit au lit : elle écrivit à son mari, qu'elle s'était blessée, mais que l'enfant vivait, etc. J'ai dîné avec ma fille et sa mère le 15 Auguste 84, le jour de la belle Perlière, dont il est question au commencement des* Nuits de Paris, *ainsi que dans cet Ouvrage-ci, et je la commémore à cette occasion, avec ma*

fille. VICTOIRE NARDDU *est à présent richement mariée. Elle sait de sa mère putative elle-même qu'elle est ma fille et celle de Pétronille, sa servante.*

— 10 —

1771 JULITTE TENLAUR. Jeune et jolie personne, qui m'a donné l'idée de la *Julitte,* de la IIe Partie de la *Femme dans les trois États.* Je demeurais encore seul au Collége de *Presle,* lorsqu'un soir, je l'aperçus du premier inhabité, occupé depuis par l'avocat *Grapin,* dans une action dangereuse à sa santé. Je présumai qu'elle était bien seule; je courus; j'entrai sans obstacles, et je parvins à sa porte restée entr'ouverte. Elle se fatiguait horriblement. Il faut observer qu'elle avait été pensionnaire dans un couvent, que des conseils corrupteurs lui avaient donné une maladie : Julitte était malade et frénétique, dès qu'elle avait eu la faiblesse de commencer... J'entrai. — « Ha! te voilà, Bourguignon!... A mon secours! » A mon secours! » Je ne savais que faire, quoiqu'elle me l'indiquât. Je crois qu'elle me donna sa maladie. Je me jetai sur elle comme un forcené; elle me secondait avec un emportement sans égal... Après la crise, nous tombâmes tous deux comme évanouis. Enfin, revenu à moi-même le premier, je lui dis : « Je venais vous avertir de deux choses : » qu'on peut vous voir, et que vous vous tuerez. Il » faut détourner votre imagination de ces idées, par » quelque forte occupation. » Julitte soupira. Puis elle eut peur de moi. Elle m'assura que j'étais le seul

homme qui... Elle me pria de me retirer. Je m'en allai. Tous les jours je l'épiais le soir, et même dans la journée; je la vis retomber, et je ne m'aperçus pas qu'on allât à son secours. Pour moi, je résistai quelque temps à la tentation. J'y retournai... Par un billet anonyme, je conseillai de la marier. On le fit; mais enfin, elle devint mère au bout de sept mois de mariage, et le neuvième de la crise.

— 11 —

REINE COURTENAY. J'allais à Sacy, en 1771, pour voir ma mère, que je perdis cette année, quand je trouvai, dans le coche de Sens, la jolie Reine, ma fille et celle de Septimanie, P. D. E. (*a*) Voyez l'*Histoire* et le *Drame de la Vie*. 1771

— 12 —

JOSÉPHETTE RESTIF, de Joux, ma petite-cousine. Pendant mon séjour à Sacy, en 1767, j'allai voir mon beau-frère Marsigny. En entrant dans le bourg, que je n'avais pas revu depuis ma fuite de chez le maître d'école Berthier, j'aperçus devant moi une charmante fille, brillante des plus vives couleurs. Elle était avec sa mère. Je la regardai avec admiration! Les Restif portent sur leur physionomie l'inscription de leur nom. La mère, me voyant en extase, me dit : « Gage, Monsieur, que vous êtes un Restif? — » Oui, Madame. — Vous êtes le Restif de Paris? — » C'est moi-même. — Voulez-vous dîner avec nous? — » Volontiers. — Voilà comme il faut parler, même 1767

(a) Princesse d'Egmont. *(N. de l'Éd.)*

» avant de savoir à qui on parle. Joséphette, remercie » ton cousin de l'honneur qu'il nous fait. — Comment! » le cousin de cette aimable personne! — Elle est fille, » je suis femme de Jean Restif, et sœur de Bénigne. — » Ha! mes cousines, que je vous embrasse!... Je vais » saluer ma sœur, et dans une demi-heure, je suis chez » vous. » Je courus chez Mme Marsigny. Son mari était absent, elle ne pouvait m'accompagner chez notre parent; je fus obligé d'y aller seul. Jean Restif me reçut à la tête de toute sa famille. Je fis un dîner patriarcal, et je regrettai bien de m'être lié avec une femme de la ville! Il m'aurait fallu Joséphette, pour être heureux! Comme sa mère honorait son mari! comme Joséphette était douce, timide, complaisante, empressée! Elle ne se mit pas à table, non plus que ses cousines, filles de Bénigne; elles nous servirent. Les épouses même ne se mettaient à table avec leurs maris, lorsqu'il y avait du monde, que depuis que leurs filles, devenues grandes, les remplaçaient... J'emportai un cher souvenir de cette journée, que je commémore.

— 13 —

1764 1771 URSULE CHARRUAT, petite-cousine maternelle. Dans le temps de l'arrangement de la succession de mon père, j'allai au bourg d'Accolay, avec Pierre mon frère, et Michel Linard mon beau-frère, pour une liquidation. Nous nous adressâmes à Charruat, dit LARAMÉE, petit-cousin, qui pouvait acheter de nous à Accolay, pour nous faire faire un remboursement à l'église de Vermenton... Chez ce parent était une jeune fille âgée de seize ans, ayant les pâles couleurs, mais si bien faite, d'une si agréable forme

de visage, que j'en fus épris. Je dis à Pierre, non encore marié : « Voilà le parti qu'il te faudrait. » Mais il n'avait pas l'âme assez délicate, pour sentir toute la beauté de forme d'Ursule Laramée. Pour moi, je ne pouvais retenir mille tendres marques d'affection données à cette jeune parente maternelle. — « C'est vous, » me dit-elle, « mon cousin, qui » avez marié les cousins Mairat? — Oui, ma cou- » sine. — J'ai vu leurs épouses, il y a six ou huit » ans... Ha! qu'Edmée était... — Elle était ce que » vous êtes aujourd'hui. Si j'étais à marier, je ne » manquerais pas l'occasion d'obtenir une autre » elle-même! » Ursule sourit, et rougit un peu... Ha! qu'elle fut jolie! Michel Linard lui dit : — « Si » vous étiez toujours comme ça... — Ame de » bois, » m'écriai-je, « regardez donc comme sa » pâleur la rend intéressante! — C'est un mot de » Paris! » dit le père... Nous partîmes. J'étais concentré : je n'avais de ma vie rien vu de si aimable qu'Ursule... Six mois après, comme elle ne guérissait pas, son père l'amena à Paris, et la mit chez Mme *Brocard,* en apprentissage. J'allai la voir... Et emporté par un goût insurmontable, je la guéris... Elle devint enceinte. Nous nous confiâmes à Mme Brocard, qui nous servit avec un zèle et un bonheur sans exemple. Personne ne sut la grossesse ni l'accouchement de la belle Ursule, qui mit sa fille en nourrice, à l'aide de ma chère *Saniez*. Rétablie, elle s'en retourna, parce que son père la vint chercher. Il fut surpris de son éclat. Arrivée à Accolay,

elle ne fut pas six semaines sans être demandée. Elle fit traîner les amours pendant six mois, au bout desquels elle épousa un bon bourgeois de Sainte-Pallaye, jeune homme qui n'était jamais sorti de son village, et qui ne se connaissait pas aux choses les plus simples. Elle eut de son mariage une fille, qu'on mit en nourrice à Vincelles, sur le bord de l'Yonne. On s'aperçut bientôt que cette enfant ne vivrait pas, sa mère ayant fait une chute, durant sa *prægnation*. Je fus instruit de ces circonstances. On conseilla d'envoyer la petite à Paris, sous prétexte de la guérir. On l'y amena sans accident. On renvoya la nourrice, et l'enfant étant morte, on écrivit, *qu'elle se portait mieux, invitant la mère à venir la reprendre*... Ursule partit. A son arrivée, on lui montra notre fille, vivante, jolie... La tendresse maternelle la lui fit substituer à celle qui n'était plus : mais elle ne l'emmena pas. Elle la laissa où elle était bien, et donna des raisons à son mari. Enfin, en 1771, Ursule mourut... Que je l'ai pleurée!... Son mari vint à Paris chercher la petite URSULETTE, alors âgée de cinq ans (et passant pour en avoir quatre au plus). Il en devint idolâtre. Il la voulut emmener. Mais l'enfant s'étant ennuyée à Sainte-Pallaye, il la ramena dans sa pension. Elle a grandi à Paris; elle y a été mariée en 1784, à un marchand de bois qui l'adore. C'est Ursule-Laurote Laramée qui m'a donné l'idée de *Laurote* ou *Laure* du *Paysan perverti*. Je faisais alors un roman composé de faits vrais, et la crainte de me répéter dans

le *Cœur humain dévoilé,* me faisait dénaturer les caractères, celui de Mme Parangon excepté. Mais j'ai des remords d'avoir changé celui de Madelon Baron, celui de Laure, ceux de Louise et Thérèse, et prolongé Zéphire.

— 14 —

ZAÏRE. *J'avais connu cette jolie fille en 1764, moi à l'âge* 1762
de trente ans. Elle était accablée de pratiques, et l'on atten- 1771
dait son tour dans son antichambre, rue Fromenteau. J'avais pitié de cette enfant, sacrifiée par la Moucharde et l'inspecteur Maret, qui permettait, en payant cher, à la Moucharde de recruter, au faubourg Saint-Marceau, toutes les jolies filles du commun qui lui plairaient. Un dimanche en 1767, que je voulais parler à cette fille, alors âgée de seize ans, et dont la santé se soutenait, afin de tirer d'elle des éclaircissements pour mon Pornographe, *j'attendis que dix hommes successifs eussent passé. Mon tour arrivé, je fus présenté par la femme de charge. Zaïre me rappela ce que j'avais lu dans Ovide, de ces filles qui, pour se rendre plus provocantes, avaient l'air de sortir des bras d'un homme, et je sentis combien Ovide s'y connaissait ! Car rien de si provocant que le désordre de Zaïre, uni à la plus grande propreté. Elle avait l'air d'une fée, plutôt que d'une mortelle. Elle paraissait, non une libertine, mais une déesse bienfaisante, qui s'épuisait à dispenser le bonheur. Je payai, pour renvoyer la femme de charge de la Moucharde... Seul avec Zaïre, je lui dis : « Comment pou-*
» *vez-vous y tenir ? Vous vous tuez ! — Je profite de ma frai-*
» *cheur. Maman et Monsieur Maret me permettent de placer*
» *ce que les hommes me donnent en particulier, et ils par-*
» *tagent entre eux tout ce qu'on me paye. Cette femme de*
» *charge est à Monsieur Maret.* » *Je fus indigné, mais je*

dissimulai. « *Je quitte dans peu,* » *ajouta Zaïre,* « *j'aurai* » *quatre mille huit cents livres de rentes; c'est assez. Je me* » *retirerai à la campagne. Si j'avais un enfant, j'y serais* » *très heureuse... surtout une fille. Car je ne veux pas m'as-* » *sujettir à un homme, une fois hors d'ici.* » *Nous causâmes ensuite des détails de son malheureux état. Prêt à sortir, je lui dis, que pour avoir un enfant, il fallait qu'elle fût quelque temps sans voir d'hommes.* — « *J'en vois peu,* » *me répondit-elle;* « *tous s'amusent : mais à cause de ceci, qu'ils* » *trouvent joli, tous veulent me toucher... et ils m'épuisent.* » *C'était la* Concha Veneris *qu'elle me montra. Je ne pus résister à ce charme, qui est tout le contraire dans tant de femmes, et que je n'ai trouvé aussi joli qu'à cinq, Madame Parangon, Madelon, Colombe, Émilie et Ferdinande Dhall (car je ne parle pas de Rosette, ni de Saint-Brieuc). Je voulus... Zaïre m'ouvrit les bras...* — « *Je te connais depuis si long-* » *temps!... J'étais rue du Chantre... Je commençais. .* » *En parlant, elle me secondait... Je fus étonné de mon action, après l'avoir faite. Zaïre me promit que de plus de trois mois aucun homme n'en ferait autant : Elle me le jura* « *parole* » *d'honneur* ». *Je la revis au bout de trois mois, la veille qu'elle fut arrêtée à la revue, dans un cabriolet, avec un coureur, qui la menait à un Duc, son maître. L'insolence du valet attira ce désagrément à Zaïre. Elle ne fut pas mise à l'Hôpital, mais à Sainte-Pélagie, par le crédit du Duc et le secours de Maret auprès du Lieutenant de Police. Elle m'assura qu'elle m'avait tenu parole. J'obtins de la voir, quand elle fut renfermée, par le moyen de la Moucharde, et en me disant son frère. Elle était grosse. On lui faisait espérer sa sortie, qu'elle obtint au bout de trois mois, grosse de six. Elle s'est retirée à Passy. Elle me disait alors, dans ces temps où rien ne me décourageait, quoique je fusse dans la plus profonde misère :* « *Monsieur Nicolas, tu es le père de ma fille, et le seul homme*

» que je veuille recevoir. Viens tant que tu voudras; et si un » jour, tu es dans le besoin, retire-toi auprès de moi... » Elle a persisté dans ces sentiments jusqu'à sa mort, arrivée le 14 Octobre de cette année 1771, à l'âge de vingt ans juste. Elle était fille publique depuis la moitié de sa vie. Je la regrettai comme une amie sûre, aimable, changée pour tout le monde, excepté pour moi. Sa fille, âgée de quatre ans, a eu tout ce qu'elle avait par un fidéi-commis. Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, 1796, et elle est marchande de soieries au Palais-Royal, sous les arcades à droite.

— 15 —

PAULINE ERELLAVY. Jolie personne, qui n'a vécu 1771
que l'âge des roses... Elle était compagne de ma
fille aînée en 71. Un soir, que je passais sous le 1778
quai *de Gèvres,* le colporteur Tollievi me dit : « Une » drôle d'histoire! J'étais aujourd'hui chez M. Erel- » lavy l'aîné : les deux servantes riaient; la jeune » demoiselle pleurait. J'étais curieux d'en savoir la » cause; je l'ai demandée. — Ma'm'selle qui pleure, » parce que M. Dixmerielade lui a mis la main sous « la cotte! Et elles éclataient! — La pauvre inno- » cente! une belle chose! S'il ne nous avait fait que » ça... et à une autre !... » J'écoutais ce récit du colporteur. Pauline était alors très jolie! Je résolus d'instruire Erellavy : j'allai pour le trouver. Je le demandai à la cuisine. On me dit d'entrer. Je trouvai Pauline seule. — « Ha! c'est vous! Comment se » porte ma bonne amie Agnès? — Fort bien, Ma- » demoiselle; je viens vous parler. Qu'est-ce qu'on » m'a dit que Dixmerielade vous avait fait? »

Pauline rougit. — « Comment ! cela se sait ? » Je lui dis que c'était par les deux impudentes domestiques. Pauline se mordit les lèvres. « Il faut vous » plaindre à votre père. — Je m'en garderai bien ! » Elle était fort troublée ! « Je voudrais avoir, » me dit-elle, « ce qu'a eu ma mère, pour punir... » Je savais ce qu'avait eu sa mère : cette femme me l'avait confié, en 70, il y avait près de huit ans, à l'occasion de ma funeste maladie. « A propos, » ajouta Pauline ; « mais vous avez été comme elle ? » — Oui, malheureusement ! — C'est bon !... Oui, » votre femme m'a dit qu'on n'en guérissait jamais » bien... — Elle vous a trompée : je le suis parfai- » tement ; mon ami Préval... — Ho oui ! un bon » charlatan ! Tous les médecins disent qu'il ne gué- » rit pas ! — Mais les malades disent le contraire. » Pauline se leva : « — Allons ! Allons ! — Où allons- » nous ? — Me la donner. — Moi ! Vous n'y pensez » pas ! — Si ce n'est pas vous, ce sera un autre, » bien poivré ! Mais j'aimerais mieux que ce fût » vous : vous l'avez bonne ; car vous avez bien souf- » fert ! — Et vous, jeune imprudente, ne souffririez- » vous pas ? — Bon ! votre femme l'a depuis quinze » ans, et ma mère l'a gardée près de vingt. » Je fus très embarrassé ! car le raisonnement était inutile avec une ignorante, qu'Agnès Lebègue et sa mère avaient imprudemment instruite à demi... Je me retirai, et Pauline s'est perdue, comme on l'a vu dans l'Histoire. Cependant ce fut moi qui la rendis

mère, de la poudre rousse me l'ayant fait prendre pour une autre.

— 15 *(le soir)* —

VALENTINE, ou la SAUTEUSE. (Je me la nommais ainsi, 1762
avant de savoir son nom, à cause de sa marche)... Cette charmante personne demeurait dans la rue *Judas,* en 1771; je la crus, en conséquence, fille ou femme de boucher. Ma demeure était alors rue *des Carmes,* à mon cinquième. Je l'admirais lorsqu'elle passait. Un soir, me trouvant devant la porte en ce moment, il m'arriva de la suivre. La propreté scrupuleuse de sa personne contrastait parfaitement avec la saleté de sa rue. Mais je la croyais bouchère, et sa manière de se mettre me confirmait dans cette idée. C'était approchant cela; Valentine était maîtresse d'un riche boucher, qui la logeait dans une maison à lui, à sa proximité. Je ne savais pas encore cette particularité. Comme j'avais du temps le soir, après mon travail, j'allai me mettre en embuscade vis-à-vis sa porte, espérant de la voir sortir, ou rentrer. La troisième soirée, un homme vint sonner. Ce fut la belle blonde qui lui répondit par la fenêtre du troisième. « Ha! c'est » M. Collyn. » Une petite servante descendit ouvrir, et l'on remonta sans refermer la porte. Je les suivis, et me mis à chercher à voir. Une fenêtre de chambre à coucher donnait sur une petite cour; y voyant de la lumière, je montai à l'étage au-dessus, et en me guidant à une fenêtre à demi-jour très élevée, je vis les caresses du boucher à la jolie Sauteuse... Il ne la posséda pas. On l'appela de la rue : « Monsieur!... » Il s'en alla... Je descendis alors, et trouvai le moyen d'ouvrir la porte, pour sortir. J'examinai ensuite, et découvris le secret pour rentrer. J'allai faire mes promenades ordinaires. A onze heures, à mon

retour, il me prit envie de retourner rue *Judas,* examiner ce qui se passait. Point de lumière. J'ouvris, au moyen du secret, la porte de l'allée. Parvenu au troisième, je grattai à la porte. La petite servante vint m'ouvrir nue et sans lumière : « Vous revoici, Monsieur Collyn? ho! tant » mieux! — Oui. » *(bien bas).* — « Tenez; donnez-moi » la main... Elle dort... Si vous voulez de la lumière? — » Non. — Vous vous coucherez donc bien? — Oui. » En la tâtant, je lui touchai la gorge. Ce qui la fit fuir. Je vis par là que le boucher l'avait attaquée... Je me déshabillai; je fis de mes vêtements un paquet, que je posai devant la porte, et je me mis au lit... Ces témérités-là auraient dû me faire périr... Cela n'arriva pas... Je jouis. On ne me dit pas un mot; mais on me caressa. L'on se rendormit. Je me levai dès que le sommeil fut profond. Je tâtonnai pour sortir. La petite servante s'éveilla, et me vint ouvrir... Je tournai le coin de la rue *des Carmes,* lorsque je rencontrai le boucher. Il allait chez Valentine; je le vis sonner... Je ne sais ce qui arriva; je n'osai plus revenir. Mais la Sauteuse devint enceinte... En 1771, je reverrai la Sauteuse, sous le nom de Rosalie Bucherat. Je renvoie au 14 Octobre.

En 1788, je rencontrai Valentine sur le quai *Pelletier :* rassuré par le temps écoulé (près de vingt ans), et par notre revue de 1771, je lui parlai, lui rappelai tout, et lui fis un aveu complet, en la reconduisant à sa demeure, à l'entrée de la *Vieille-rue-du-Temple.* De son côté, elle me raconta comment elle avait été obligée de cacher sa grossesse, son ami trompant toujours la nature; comment elle avait élevé notre fille, et venait de la lui faire marier comme une nièce... Elle me donna l'adresse de cette chère enfant, pour que je la visse, avant qu'elle m'en fît connaître. J'ai vu Mme NICELA; Valentine m'a présenté...

Mais ANNETTE et son mari sont depuis huit ans aux *Antilles*, où peut-être ils ont péri!

— 16 —

MANON WALLON. Jeune et aimable fille, sœur de 1768
mon élève Théodore. Dans le temps où je m'étais mis en demi-pension chez la belle-mère de ce jeune homme, les dimanches et fêtes, je montrais à écrire à sa sœur et à sa prétendue; car il en avait déjà une, quoiqu'il fût loin de l'âge du mariage. On a vu quel était le dévouement pour moi de Théodore, relativement à Manon sa sœur, et à Colette Sarrazin sa promise. Je vis, par ces deux jeunes personnes, combien il est aisé à un maître encore dans l'âge de plaire, de faire des Héloïses de ses écolières. Manon, excitée, qui le croirait! par ses plus proches, employa, malgré son innocence, toutes les astuces obligeantes de son sexe pour me faire succomber. Un dimanche, que nous étions seuls, le visage presque collé sur son papier, elle se retourna et m'attaqua par un baiser de sa jolie bouche... Je ne pus résister... Je dois une infinie reconnaissance à Manon Wallon : aussi l'on voit comme j'en parle dans les *Contemporaines*, où elle est la *Jolie Blanchisseuse*. Sa fête est attendrissante, ainsi que celle de son amie.

— 17 —

COLETTE SARRAZIN, amie et belle-sœur de Manon 1768
Wallon. Cette jolie fille, qui est aussi l'héroïne d'une *Contemporaine* (la *Jolie Gazière*), voyant que

j'avais marié Manon, et que je respectais le lien conjugal, s'offrit de la remplacer. Je lui représentai que je n'étais pas sûr de la marier; qu'ensuite, je ne succombais jamais de propos délibéré, mais à l'improviste, et lorsque la passion m'emportait. Colette rendit ce discours à Théodore, mon apprenti. Un jour il me dit : — « Jusqu'à présent, j'ai été amou- » reux de *Joséphine*, la chapelière de la rue *Bordet*; » mais depuis le malheur de Colette, j'ai résolu d'en » faire ma femme. Soyez sûr de cela; mais, si vous » voulez m'y attacher encore davantage, faites-lui » un enfant : j'aimerai mieux un enfant de vous que » de moi. » Surpris de ce langage, qui cependant n'était pas nouveau pour moi, puisque Gaudet me l'avait tenu à Auxerre, je tâchai de faire entendre à Théodore que cela n'était pas bien. — « Oui, si » vous me trompiez : mais c'est un plaisir que je » vous demande; c'est une bonne action de votre » part. » Je ne me rendis pas à cela... Huit jours après, comme nous sortions de table de chez Mme Wallon, Colette m'appela dans la belle chambre : — « Je croyais que vous me vouliez du bien; mais » je vois que vous ne voulez pas que j'épouse » Théodore, que j'aime de tout mon cœur, et qui » m'aime, et qui me dit qu'il ne me manque qu'une » chose, qui est... d'être... aimée de vous. » Je me mis à rire. Colette pleura. Je la consolai. Elle s'appuya sur la barre de fer de la fenêtre, pour me cacher ses larmes, baissant la tête sur la rue. Elle avait une jambe parfaite; elle était chaussée en bas

éblouissants, en souliers de maroquin rouge, neufs et bien faits. Je la regardais... je fus pris par mon faible... Quand elle se releva, et qu'elle vint m'embrasser, je ne résistai plus... Théodore parut. Il fut ivre de joie le reste de la journée. Il ne toucha pas à Colette qu'elle ne fût accouchée, quoiqu'il l'eût épousée six semaines après l'engrenage. Il aurait bien voulu que je la possédasse mariée; mais je m'y refusai absolument. L'aînée de ses filles est la plus jolie et la plus aimée. Elle a dix-huit ans aujourd'hui, 1790... Moi, Nicolas, j'ai été adoré par Gaudet, par D'Arras, par Théodore, par un petit Yeury... D'où vient cela? Je pouvais tout sur eux, sur leurs maîtresses, sur leurs femmes, qu'ils en eussent aimées davantage. N'est-ce pas la raison du succès de certains hommes?

— 18 —

Joséphine Desclazeaux. Jeune et jolie chapelière de la rue *Bordet*, près celle *Contrescarpe*. Un mois avant le mariage de cette jolie fille, Théodore, ses premières amours, l'emmena voir l'imprimerie, avec les deux précédentes. « Joséphine ? » lui dit-il, « tâche d'avoir de sa race. — Qu'est-ce qu'il me » dit donc là ? » s'écria la jeune chapelière. — « Je » te dis ce que tu devrais faire, » reprit Théodore. « Tu vas épouser un paltoquet, plus bête!... et qui » me déplaît ! Fais-toi faire ton premier enfant par » mon maître. Après quoi, je te dirai quelque » chose. » J'étais alors seul dans la chambre dite du 1768

Grec, chez F.-A. Quillau de la rue *du Fouarre.* Manon Wallon m'embrassa, puis Colette Sarrazin. — « Ce Monsieur-là est bien heureux ! Comme on » l'embrasse ! — Dame ! c'est notre maître à lire et » à écrire ! » répondit Manon. — « Et qui montre » bien ! » ajouta Colette. — « Voulez-vous me » montrer à bien mettre l'*octographe ?* » me dit la jolie Joséphine. — « De tout mon cœur. — Je » viendrai ici, en portant mes chapeaux épilés à » M. Boutrais, de la rue *de Bièvre.* — Comme il » vous plaira : une jolie fille, amie de Manon, de » Colette, de Théodore, est toujours bien reçue. » Elle vint donc, et je lui montrai. Il est de fait que tout maître qui fait une jolie écolière, finit par devenir son écolier. Je fus bientôt éperdument amoureux de Joséphine, et un jour je me jetai sur elle... Joséphine céda, en s'écriant : « Ha ! Théodore !...» Elle fut mariée le lendemain, et ne revint plus. Je ne l'ai jamais revue.

— 19 —

1768 Mlles Edemrol. Deux sœurs du quai *des Orfèvres,* non jolies, du moins l'aînée, mais ayant bon tour, et toujours élégamment chaussées. Cette recherche dans la parure de leur pied m'avait tellement exalté la tête, que je brûlais d'envie d'avoir la plus mignonne de leurs chaussures. Mais comment faire ?... Après y avoir réfléchi, un jour de mauvais temps, que je les vis sortir, je les suivis jusqu'au *Jardin-des-Plantes.* Le soleil parut, et il fit très beau. La jeune

dit à l'aînée : « Mon Dieu ! que je suis fâchée que » nous ayons des chaussures noires ! » L'aînée répondit : — « Nous ne retournerons pas !... » Je partis comme l'éclair, et j'allai dire à la cuisinière que ses maîtresses étaient au *Jardin-des-Plantes*, et qu'elles m'avaient prié de leur apporter les chaussures de soie qu'elles avaient le dimanche précédent. La cuisinière me fit monter avec elle : je vis la chambre de mes déesses, et sur des tablettes, une douzaine de paires de chaussures pour chacune. Elle dit : « Choisissez. » Je choisis les plus jolis souliers, deux paires pour chacune, et je détalai... De retour au *Jardin-des-Plantes,* je cherchai les deux sœurs, que je trouvai au *Labyrinthe,* seules. Je les abordai, en souriant, et je leur présentai, à chacune, l'une des paires de souliers de soie, gardant l'autre. Les deux sœurs rougirent. Je leur dis que j'étais un génie, sous la forme humaine; que mon emploi était de présider à la chaussure des Belles ; que j'avais entendu leur souhait (elles venaient de le renouveler), et que j'avais volé pour le remplir. Elles se troublèrent. Je voulus les chausser. La cadette me laissa faire. Mais l'aînée, mon idole, fit de grandes difficultés, et ne céda que parce que son corset baleiné la gênait pour se baisser. Je m'emparai des chaussures noires, très élégantes et neuves, dont des Belles moins délicates auraient pu se contenter, et je les mis dans ma poche. Je disparus aussitôt. Mais je guettai la fin de la promenade. Les deux sœurs sortirent par la rue *de Seine;* les rues étaient boueuses :

je me présentai; je les fis asseoir sur un banc de pierre, où je leur remis les chaussures solides. Elles étaient stupéfaites ! Je leur dis, en riant, que je leur demanderais un jour le prix de mes services. Je disparus...

Je ne passai plus sur le quai *des Orfèvres* que la nuit... Mais les dimanches, je guettais. Un jour les deux sœurs allèrent aux *Tuileries,* et jusqu'aux *Champs-Élysées.* Étant chaussées à neuf, elles se trouvèrent fatiguées. « Ha ! » dit la cadette, « si » j'avais ma chaussure bleu-ciel ! elle ne me gêne » pas ! — Et moi, ma chaussure rose, que le Génie » m'a volée ! » (C'etaient les deux paires que je ne leur avais pas mises au *Jardin-des-Plantes.*) Ce double souhait ne fut pas achevé, que je parus à genoux devant les deux sœurs assises... Je leur mis les chaussures désirées, avant qu'elles songeassent à s'y opposer... Je serrai les deux paires ôtées, et je disparus...

Enfin, un soir, l'aînée Edemrol étant seule dans la boutique, j'osai entrer. Je lui dis, en souriant, que je venais chercher le prix de mes services. — « Vous » l'avez emporté. — Il m'en faut un autre... » Je lui baisai la main. Elle rougit, mais sans s'effrayer. Je l'embrassai; puis je la fis asseoir sur un canapé dans la salle. J'eus l'audace de porter les choses à l'extrême, et je ne trouvai qu'une faible résistance. Après mon triomphe, j'aurais voulu être sorti, craignant quelque catastrophe. Mais la Belle me rassura, en me disant : « Je paye pour deux. — Oui, oui ! » lui

répondis-je, « et je vais disparaître. Ouvrez cette » fenêtre... » Elle ouvrit une fenêtre basse; et pendant ce temps-là, je m'éloignai à reculons. J'étais dehors avant qu'elle se fût retournée. Je pris le petit passage qui rend dans la *Place Dauphine*... Je n'ai jamais su ce que les sœurs ont pensé de moi... *Thècle* Edemrol eut une fille, et ne s'est jamais mariée. Je la rencontre quelquefois. Un jour je l'appelai d'une fenêtre d'escalier dans la rue *de la Draperie;* elle dit, tout haut : « C'est lui... » Elle paraît chérir sa fille, qui est sa compagne et sa consolation.

— 20 —

AGATHE PRÉVOST. La *Jolie Parfumeuse* des *Contemporaines*. Elle avait des vapeurs hystériques, et, dans ses accès, elle avait coutume de s'asseoir le soir, sur une chaise basse, à l'entrée de la boutique, les jambes allongées jusqu'en dehors, s'amusant à faire jouer sa mule du bout de son pied. Elle paraissait quelquefois dans une sorte d'extase... Cet usage de s'étaler à la porte m'avait frappé. Je résolus de profiter d'une extase... Je me cachai dans l'allée du grainetier, observant le mouvement de la jolie mule, toujours précipité dans la crise. Il devint tremblotant. Je m'avançai. La Belle poussa de profonds soupirs, prononçant à demi-voix et les yeux fermés : « *Cher amant!* » J'entrai dans le vitrage; je renversai la Belle sur une chaise longue en banquette, qui servait à sa mère, femme extrêmement grosse, 1769

et... la Belle dit : « *Ha!* » mais sans se défendre... La chose finie, je lui pris une de ses mules, pour me servir de trophée. J'allai chez l'épicier vis-à-vis, écrire sur un petit papier, pour éviter toute erreur : « *Celui qui a pris la jolie mule à Psyché, a cueilli sa rose. C'est un bijou que je voudrais garder; mais il faut le remettre, puisque je ne puis rendre la rose.* » Je revins mettre ce billet sous le joli pied nu. La Belle, revenue à elle-même, chercha sa mule, ne la trouva pas, et ramassa le papier. Elle lut, et parut inquiète !... Enfin elle alla auprès de sa mère. Pendant ce court intervalle, je remis la mule. On revint; le beau-père trouve la mule, et la mère dit à sa fille qu'elle est une étourdie. Elle a épousé l'Orfèvre *Nilace*.

— 21 —

1772 Louise-Élisabeth Alan. Aventure délicieuse, décrite dans l'Histoire et dans le *Drame de la Vie*. Louise m'empêcha de suivre mon aventure d'Agathe Prévôt, commencée depuis trois ans. Dès que j'eus vu *Louise et Thérèse,* j'oubliai tout ce qui n'était pas elles.

Thérèse Desrais, amie de Louise. Voyez l'Histoire et le *Drame de la Vie*. Outre les trente-un jours du 9 Juillet au 9 Auguste, nommés *Jours de Louise et Thérèse,* pendant lesquels je pleure ces deux amies tous les soirs, je célèbre leurs fêtes ce jour-ci.

— 22 —

Madame DEVIMES. *Jolie filleule du maître d'école du coin de la rue des Rats, mariée à Devimes, et devenue femme publique. Je la rendis mère. Son mari s'étant trouvé mal le soir des noces, et la brune Maret s'en désespérant, elle fut invitée à se mettre au lit auprès d'Agnès Lebègue, sur le même carré. Pour moi, n'étant revenu qu'à minuit de l'imprimerie, où j'avais soupé, j'ignorais cet arrangement. Je me couchai sans bruit et sans lumière. On dormait fort. Ma main s'égare. Appas frais qui me mettent en goût. Attaque. Point de défense. Victoire, dont les circonstances m'étonnent! Agnès s'éveille : « Qu'avez-vous donc, ma voisine? — Hé! mon » Dieu! c'est moi qui vous demande ce que vous me faites? » On me tâte. Je battais en retraite. Me voyant découvert : — « De belles affaires! » m'écriai-je. « Qui peut deviner que » vous avez une autre femme... la mariée... couchée avec » vous? Pardi! voilà un mari... la première nuit de... » Les deux femmes chuchotèrent. Moi, je tournai le dos, et je m'endormis... Il est résulté de cet embrassement une jolie enfant. Cependant Claudette Maret aimait son mari, puisqu'elle a été dans la suite jusqu'à se prostituer pour le nourrir. Elle est redevenue honnête après sa mort, ainsi qu'on l'a vu dans l'Histoire.* 1765 1772

— 23 —

AGATHINE. *Ce fut après avoir cessé de voir Louise et Thérèse, que ne pouvant m'empêcher de revenir tous les soirs dans un quartier où j'avais connu ce qu'il y avait alors de plus aimable dans la Nature, je rencontrai, un soir, une jeune fille, ressemblance de Louise, dans la rue Oblin. Je crus que c'était elle; mais je découvris bientôt que cette infortunée était une fille publique. J'en jouis, en ne songeant qu'à Louise, et* 1772

me faisant illusion. Je la nommais Louise. — « Je m'appelle » Agathine. » Je lui demandai, la seconde fois que je la rencontrai, si elle connaissait Maret? si elle avait pour soutenеur un espion, Croq-de-Billard ?... *Elle ne connaissait pas tout cela. Je lui dis alors : — « Vous serez bientôt prise, mise » à l'Hôpital, et dépouillée au profit de l'Inspecteur, du peu » que vous aurez amassé. — Comment faire? — Redevenir » honnête; votre figure est faite pour cela. » Elle était indécise; son métier de couturière est si peu lucratif! Elle y mourait de faim. Pendant que nous raisonnions, la Garde était à sa porte. Une jeune voisine encapuchonnée, qui venait de rentrer, avait été prise pour elle, par l'espion, qui avait ensuite gardé la porte, tandis qu'il envoyait chercher le commissaire Chesnon père, ce coquin si rouable et si roué. Je dis à Agathine : — « Vous voyez? C'est pour vous qu'on est là... Mais » allez-vous-en rue de Bourbon-Petits-Carreaux; demandez, » au n° 4, Mademoiselle Thérèse Desrais, et priez-la de vous » coucher, sans parler de moi! mais de la part de M*lle* Li- » sette, de la rue de la Mortellerie, ancien Bureau des foins, » chez laquelle vous iriez, si Mademoiselle Thérèse n'y était » pas. A présent, donnez-moi votre clef. Vous me retrouverez » rue du Fouarre, chez Monsieur Villeneuve, procureur, au » quatrième. » Agathine fit ce que je disais. Je sus, le lendemain, qu'elle avait trouvé Thérèse, qui en prit soin, la plaça, et ainsi la sauva entièrement... Pour moi, avec la clef d'Agathine, je passai devant l'espion, et je montai me coucher dans le lit de la jeune fille. On vint au bout d'une heure. On frappe doucement. Je réponds. On me dit d'ouvrir. J'ouvre. — « Ha! elle a un homme. — Que voulez-vous donc dire, Mon- » sieur le Commissaire? — Voyons? voyons? — Monsieur, » voyez; cette chambre est la mienne. — Il y avait une fille. » — Oui, ma maîtresse; je n'en suis pas content; je l'ai ren- » voyée. — Tu es un imposteur. — Vous n'êtes pas poli,*

» *Monsieur Chesnon. — Qui es-tu? — Je te répondrai que* » *je suis l'auteur du* Pornographe. » *L'exempt sourit : —* « *Il ne faut pas manquer à Monsieur le Commissaire! —* » *Monsieur, vous voyez que c'est mon ami; nous nous tutoyons.* » *— Allons-nous-en, Monsieur Chesnon : cet homme est bien* » *avec Monsieur Marchand le Censeur; avec Monsieur Pas-* » *quier le Doyen de Grand'chambre. — Que ne parlait-il?* » *Chesnon me salua; je le lui rendis, et il s'en alla. Agathine a eu un fils, qu'elle m'attribue. Cela peut être...*

— 24 —

MAGUELONNE.

... Car dans le champ
Que Cupidon moissonne,
Souvent la farine se donne,
Et le son se vend...

Je rencontrai Maguelonne par hasard, dans un mauvais lieu de la rue du Chantre, en 1767, ou 69, je ne 1771
sais lequel. Cette fille me frappa également par sa 1788
beauté, par ses caprices, surtout par sa belle gorge, sa belle jambe, son joli pied et son tour voluptueux. Je désirai de la posséder. — « Ho! mais, en ce cas, attends. » Elle sortit, et revint avec une duègne, qui me donna l'idée des Visiteuses dans le Règlement du Pornographe. *Lorsqu'on l'eut assurée de ma sainteté, elle se livra; mais avec des circonstances qui ne sortiront jamais de ma mémoire. Je lui demandai où elle avait appris toutes ces jolies choses? — « Chez la Gourdan; c'est ma mai-* » *tresse. » Je me retirai avec une foule d'instructions, nuisibles à tout autre que moi, bouc émissaire, dévoué par mon genre d'occupation à porter tous les crimes du libertinage, pour en montrer les inconvénients, les dangers : car je pose en fait que tout jeune homme qui*

aura eu la belle Maguelonne, a été blasé pour toujours, à moins qu'il n'ait fait de sa femme une catin comme elle.

Je la perdis de vue, jusqu'en 1773, qu'étant sur le Boulevard de Temple, je vis marcher devant moi une superbe femme, l'air noble, décent, chaussée comme les femmes à équipage, à talons très élevés... Je l'admirais. Elle me sourit. Je la reconnus, et l'abordai. — « Bonne » pratique, » me dit-elle, « gage que c'est toi qui as fait » le Pornographe ? *— Oui, c'est moi. — C'est l'Araignée » qui me l'a dit. — Qu'est-ce que l'Araignée? — C'est » cette jolie mince, au teint bilieux, qui a été quelque » temps chez la Piron, et qui s'est mise dans l'état par » tempérament; elle demeure actuellement chez la » Demeude, marchande de modes, près la rue des » Poulies. — Je me la remets : elle se nomme Aline. — » Oui; et je l'appelle l'Araignée. Elle se tient au fond » de son allée, guette les jolis hommes, et quand elle » les aperçoit, elle saute dessus, les enveloppe de sa glu, » et les traîne dans son trou, où elle les suce. — Je me » la rappelle... Mais vous me paraissez dans l'ai- » sance? — Oui; j'ai deux vieux. Ainsi je ne suis pas » à ton service,... à moins que tu n'aies un logement ici- » près. — Non. Puisque c'est votre malheureux état, » ménagez-vous. — A propos! j'ai une maison, moi, où » je puis te mener, et toi seul; tout autre homme n'y » entrerait pas. Viens, mon pauvre Pornographe, que je » te fasse doublement bien aise!... » Je l'accompagnai. Nous descendimes dans la Rue Basse, et nous entrâmes dans une maison à deux portes, l'une vraie, l'autre fausse. C'était une maison de sevreuse. Maguelonne me présenta une petite fille d'environ quatre ans, et elle lui dit : — « Sophiette, voilà ton papa,... ton véritable papa! » reconnais-le bien! » Je fus ému, en voyant cette jolie enfant : — « O Dieu! » pensai-je, « dans quel sein je » l'ai formée!... Pauvre enfant!... » Maguelonne me conduisit ensuite dans une chambre séparée, et elle me*

dit : — « Il n'y a que toi qui m'en fais : recommençons- » *en une autre!... Mes vieux la croiront de leur cru :* » *ce sera merveille pour eux, et pour moi!* » Pornographette *achevée (car Maguelonne la nomma sur-le-champ ainsi), nous revînmes à Sophiette, et je m'aperçus que Maguelonne était infiniment tendre pour elle... Nous nous donnâmes rendez-vous à la huitaine. Je n'y manquai pas. J'étais alors parfaitement libre, par le vagabondage d'Agnès Lebègue. Je revins quotidiennement sur le Boulevard à la chute du jour, heure donnée. Je vis un soir une voiture s'arrêter; une femme en descendit, et me fit signe. Je me dis à moi-même : « Voilà* » *Maguelonne; elle est bien brillante...* » *Je la joignis. Elle me conduisit, sans parler, chez la sevreuse. Comme Maguelonne était fort capricieuse, je ne fus étonné de rien. Elle demanda sans doute Sophiette, car elle parla bas à la sevreuse, et l'enfant parut. Elle l'embrassa deux fois, et me la remit. L'enfant dit : — « C'est mon* » *véritable papa!...* » *Et elle répondit à mes caresses... Nous allâmes ensuite dans la chambre particulière, où la Belle se livra... Mais je la trouvai différente d'elle-même... Quand la séance eut convenablement duré, elle me renvoya...*

Je fus cinq ans sans revoir Maguelonne, que je rencontrai dans la Nouvelle-Halle en 1778. Je courus à elle. La singulière fille se mit à rire comme une folle : « *— Infidèle!* » *me dit-elle enfin.* « *Aussi, je t'ai planté* » *là! Ce n'est pas moi qui t'ai mené la seconde fois chez* » *la sevreuse. — Hé! qui donc? — Ha! Tu ne le sauras* » *pas. — Cela est mal! Me jouer ce tour! — Après? —* » *Et vous m'en avez puni! — Après? Je le voulais* » *ainsi... Es-tu veuf? — Pourquoi? — Es-tu veuf? —* » *Non. — Chien! il me fera toujours enrager, avec sa* » *femme éternelle!... Il faut donc que je trouve un* » *homme qui reconnaisse mes filles? — Quoi! Vous* » *donnerez un autre père à mes enfants? — Que n'es-tu* » *veuf!...* » *Elle me quitta, et je n'ai fait que l'entrevoir*

au Palais-Royal, en 1764, me dit un jour : « Si tu savais ce que tu as eu à ma place, chez la vieille ! » Elle fut interrompue par ces mots : « Je vous y vois bien ! » En effet, mon ami Alexandre, je ne vous y voyais encore. Enfin, en 1765, elle me fit un passage, et vous l'arrêtâtes : « Elle est morte ! » Voilà toute mon histoire avec Mlle Gaussin, dont j'ai parlé dans les Mœurs de Paris.

— 75 —

1764. Alors, ou l'année suivante, Ville d'une charmante figure, ayant le teint bilieux, insatiable en amour. Je fus le seul qui la sut modérer. Un jour que je l'allai voir chez la limonade, elle voulut, suivant sa politique ordinaire, faire provision avec moi, afin de ne rien perdre des richesses de l'homme. Je l'en empêchai. Elle était furieuse contre moi, et nous nous battîmes. Il en résulta que, moins fou, je la soumis plus puissamment. J'avais trente-six ans et demi ; elle fut subjuguée. Car il faut observer que quoique je visse beaucoup de femmes, je n'étais pas épuisé. Cela n'était pas tous les jours, et il ne m'est arrivé que deux fois d'aller à l'extrême : chez la Mare, avec Septimanie, et à la partie des Actrices... Aline était surprise, mais enchantée ! Elle me dit mille choses flatteuses, délicates même, et voulut m'engager à être son amant. Je ne dis ni oui, ni non. Le hasard m'empêcha de la revoir pendant six mois. A cette époque je la rencontrai à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec. C'était ce soir là qu'elle avait bien l'air d'une araignée !... Elle sauta sur moi, du fond d'une allée, m'enserra, m'entraîna. Elle crut que je voulais résister : « Ne me « dépite pas ! je suis prête de tes mœurs ! je me blesse- « rais, et de rage je te tuerais. » Je l'embrassai, et la conduisis chez elle. Là, elle s'assit, et se prit à pleurer : « Me gâter la taille ! ce que j'avais de mieux !... Me « rendre le... comme un vieux parchemin... Ne m'ap- « proche pas ! je déteste les hommes ! » Il fallut tâcher

*de la calmer, et j'y réussis. « Fais le devoir de mari : » trouve-moi une sage-femme; mêle-toi de tout. » Rien ne fut omis; tout me parut aisé. Mon ami Renaud fut parrain; Mlle Deschamps, fille ainée de mariage de la Belle Dame, enfant de dix ans, fut marraine. Mme Saniez voulut bien être la sage-femme. Tout alla bien. Aline eut un fils, en 1772, et depuis elle m'a refusé constamment ses faveurs. Elle est morte en 1790, le 25 du mois d'Octobre. Son fils est jockey du Prince de ***, actuellement à Turin.*

— 26 —

CÉCILE DUVAL. *Jeune fille, qui demeurait avec sa* 1773
mère, rue de Beauvais-du-Louvre. Elle était entretenue par un marchand bijoutier, nommé Sprote, père de deux jolies filles. Je la rencontrai un soir vis-à-vis de la rue du Four, poursuivie par deux jeunes libertins, qui l'arrêtèrent sous un porche de la rue Honoré, la troussèrent, et la présentaient ainsi aux passants. Elle était très bien mise, elle n'avait que seize ans, elle était blonde et jolie, mais elle était seule. Elle me fut présentée découverte... Indigné, je me jetai sur les deux libertins. Cécile, quoiqu'elle ne me connût pas, m'appela son frère. Le monde amassé fut pour moi. Je reconduisis la Belle. Je montai. Cécile raconta son aventure à sa mère. — « Vous voilà bien! une chaussure de six francs de » perdue! D'où vient votre oncle » (l'entreteneur) « ne » vous ramène-t-il pas en fiacre?... Je le saboulerai. — » Il n'y en avait point. A la rue des Prouvaires, il a » vu quelqu'un de connaissance; il m'a laissée, et s'est » esquivé. Un instant après, j'ai été attaquée... Ils m'ont » fait mal... » La mère se hâta d'y regarder devant moi. C'était peu de chose; mais Cécile était si belle!... La mère et la fille me remercièrent beaucoup et m'invitèrent à revenir. Je sortais. La fille me retint, fit à sa mère un signe qui m'inquiéta, et cette femme sortit.

Alors Cécile me dit : — « Vous souperez avec nous; » mon oncle ne reviendra pas ce soir; pour le punir, je » veux le faire... Jean Sot. » Et elle m'embrassa. Je le lui rendis... La mère arriva une demi-heure après, et nous soupâmes. On me retint à coucher, mais bien imprudemment! le bijoutier vint à minuit... Il fallut me lever. On me fit sortir par une autre porte, au moment où l'on ouvrait au patron... Je revins dans la même semaine. On me dit que tout cela avait assez bien été, à l'exception d'une chose : Cécile était... fort échauffée, quand son oncle l'aborda. Il fit des questions, auxquelles on répondit par le récit de l'attaque, et de grands reproches!... Cette fille, que je revis plusieurs fois, mais que je quittai absolument quand je me sus épié, eut le sort des autres : elle devint féconde. Sprote, en mourant, a laissé le fonds d'une pension alimentaire à cette enfant, qui l'avait empêché d'abandonner la mère. CÉCILETTE *a vingt-trois ans; elle est femme d'un parfumeur.*

— 27 —

1765 ANGÉLIQUE NIMOT. On a vu quelle fut l'occasion
1773 de notre connaissance, rue *Phélippeaux;* je ne me répéterai pas. Il suffira de citer le trait de la rue *Simon-le-Franc.* J'allai l'y voir. Elle demeurait au rez-de-chaussée, au fond d'une petite cour. Je la trouvai parée. Elle me raconta qu'il y avait un mois, elle avait eu l'aventure la plus singulière! Une voisine de troisième, avec laquelle une liaison de voisinage s'était effectuée petit à petit, l'avait invitée à dîner. Angélique fut surprise du régal! mais elle en profita. Il y avait un homme, qui sans doute payait ce bon dîner. On sortit de table sur les cinq heures et demie, à la nuit tombante. « L'homme

» descendit avec moi, » continue Angélique; « j'ouvre; il me suit. Je crus qu'il était de la politesse de lui présenter un siège. Je vais chercher » une chaise auprès de mon lit. Il s'élance sur moi, » me renverse, et... jouit... J'étais si étonnée, qu'à » peine je songeais à me défendre... — C'est bien » singulier! » lui dis-je ensuite. — « Il me jette six » francs, et me dit de l'éclairer. Je le conduisis » jusqu'à la porte, Là, il me dit : « Voilà ma manière; je te donnerai à dîner et six francs toutes » les fois que je viendrai. » Ce récit m'enflamma l'imagination. Je lui demandai des faveurs. — « Allez donc fermer la porte... L'homme aux » brusques procédés est revenu deux fois en huit » jours, et depuis il n'a plus reparu. Je me soupçonne d'être contagieuse, et de l'avoir incommodé... Voyez d'après cela si vous voulez en » courir les risques? » Je la remerciai de sa franchise, et fus sage... Elle me raconta ensuite ce qu'on a vu dans les *Contemporaines,* Nouvelle de la *Lunetière;* comment elle avait été avilie par sa mère... défloréе par un chapelier dès quatorze ans, etc., etc.

— 28 —

ROSE GANTHIER. *Maitresse de Progrès ou Gronavet,* 1772
dans le temps qu'il demeurait rue de la Harpe. Cette infortunée s'était oubliée jusqu'à favoriser le triste époux de la précédente, gagnant très peu dans son état de fille tapissière. (Voyez son histoire, intitulée La Jolie Tapissière, *dans les* Contemporaines). *Progrès lui donna un mantelet. Il la crut infidèle, et le lui reprit,*

au moyen d'une double clef de sa chambre. Elle l'attendit, et le rossa. Ils furent arrêtés par la garde; il fut mis au Châtelet, Rose à Saint-Martin. Il en sortit; elle alla à l'Hôpital. Après une retraite de trois mois, Rose recouvra sa liberté. Nous ignorions ce qu'elle était devenue. Un soir que je longeais la rue des Deux-Écus, je m'arrêtai sur la porte de l'allée de la Dubreuil, marchande de modes assortisseuse. Un instant s'était à peine écoulé, qu'il entra une fille charmante, de la plus riche taille. Passée, elle me tira par le bras : je la suivis. Arrivés dans son appartement, elle se décocluchonne, et je reconnais... une jolie fille qui ne m'était pas étrangère. Elle me remit sans doute, car elle rougit. C'était Rose Ganthier. — « Vous êtes Rose? » lui dis-je. « Un impru- » dent... — Un scélérat, » s'écria-t-elle avec fureur, « qui m'a perdue! » Alors elle me raconta comment, au sortir de l'Hôpital, la petite Lécuyer, fille du fameux colporteur, qu'elle avait connue par le moyen de Gronavet, était venue à sa rencontre, et l'avait assurée qu'elle n'avait plus d'autre moyen de subsister que de se faire fille publique. « Je me suis associée avec elle, » ajouta Rose, « et nous validons ensemble... » Cette fille était réellement belle, surtout par la gorge... Elle fut entretenue par un vieux marchand de la rue Denis, au moment où je venais de la féconder. Ce fut ce qui assura son sort : il l'a épousée en 1778, et elle s'est fait aimer de sa famille... Gronavet s'étant avisé, lorsqu'elle était fille, de se présenter chez elle, Rose voulut le tuer avec une pelle à feu.

— 29 —

1773 BLANCHE QUILLAN. Je passais un soir par la rue *de l'Arbre-Sec,* en m'en revenant de mes courses nocturnes. On ferma rudement une porte. Une petite jeune fille pleurait en dehors. Je lui demandai

ce qu'elle avait? — « Mon frère est ivre, et il me » laisse à la porte. » Je lui offris de la conduire où elle voudrait aller. « Chez ma tante, rue *des Moi-* » *neaux.* » Nous y allâmes. Nous heurtâmes longtemps, sans parvenir à nous faire ouvrir la porte de l'allée. Alors je menai la jeune fille à la place *Vendôme*... Me voyant tranquille auprès d'elle, la jeune Blanche me dit : « Ne me ménagez pas; donnez- » vous du plaisir, si vous en voulez; je ne suis pas » vierge. — Quoi! si jeune! — J'ai seize ans. » En effet, au jour, je m'aperçus qu'elle avait au moins cet âge; je ne lui en donnais que dix dans l'obscurité... La trouvant très jolie le matin, je la menai dans un café, où nous déjeunâmes. Je l'y laissai, pour aller chercher un jeune homme, excellent garçon, adorateur des femmes, mais trop timide pour les aborder, et pour jamais avoir été libertin. Je l'amenai auprès de Blanche : en la voyant, il tressaillit d'amour et de joie. Il l'emmena, et ils sont encore ensemble en 1790... Blanche a trois enfants. L'aînée est de moi.

Madame QUALILU (MARIE-GENOVÈFE TARREF). 1770
Jolie femme, à peine entrevue dans le texte : elle 1780
se cache derrière Madame LACROIX.

— 30 —

JEANNE et BABET MARICOT. Filles de la portière 1774
de *Presle*. L'aînée de ces deux filles était amoureuse au point que, jouant un jour avec elle et LOUISE

Davré, une de ses compagnes, elle entra dans une si grande passion, qu'elle ferma la porte sur nous, au moment où sa sœur et son amie sortaient, et se jeta dans mes bras.... Elle poussa des cris, des hurlements, qui faisaient rire les deux autres : « Qu'est-» ce qu'il te fait donc? — Il me tape! — Que ne » lui rends-tu?'— Ho! je le lui rends bien... » Mais sa voix entrecoupée la trahissait... Elle n'était pas jolie; mais sa sœur Babet l'était. Celle-ci me prévenait en tout, et me reprochait d'aimer sa sœur; reproche flatteur, mais dangereux!... Babet devint si jolie, à cette époque, qu'elle trouva un bon parti. Elle était de celles que le nouage des fleurs d'amour embellit.

— 31 —

Louise Davré, compagne des deux précédentes, et comme elles blanchisseuse, s'était aperçue de tout ce qui était arrivé. Après le mariage des deux sœurs, elle vint me trouver à mon cinquième : « Vous n'avez plus Jeannette, ni Babet; prenez-» moi pour votre maîtresse. — Je suis trop pauvre » pour une jolie fille comme vous. — Est-ce que » vous croyez que je suis de ces filles qu'on paye? » Fi donc! ça gâte l'amitié... Je vous aimerai, » vous m'aimerez : nous nous aimerons; je suis » jolie, vous avez du mérite, et nous voilà quittes. » Si j'avais refusé cette jolie fille, je le dirais, pour m'en faire honneur. Louise Davré me montrait à toutes ses compagnes, comme son amant. Elle les

assurait que je portais bonheur. En effet, elle fut bien mariée, à peu de temps de là. Il s'en ensuivit que j'aurais eu, les unes après les autres, toutes les jeunes filles de sa connaissance, si je l'avais voulu. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Je dus mes bonnes fortunes au tempérament de l'une de ces filles, à la vanité de la seconde, à la superstition de la troisième, et rien sans doute au goût d'aucune.

J'observe ici que je scrutais alors le cœur humain, et que mon prétendu libertinage était une véritable étude, une suite d'expériences. Il m'en fallait plus d'une, pour me convaincre de tout cela. Puriste! honore les intentions d'un homme qui se dévoua pour toi!

NOVEMBRE

— 1er —

1771 Céleste et Julie Bertrand, sœurs, les mêmes dont j'ai dit un mot au 8 Octobre, à l'occasion d'Adelaïde Lhuilier. Nicette ou Nicaise Poujet, leur élève. Ces trois filles sont commémorées le même jour. Il m'en reste un vif ressouvenir! car elles m'ont fait faire la 138e *Contemporaine;* la pièce intitulée : *Les Fautes sont personnelles*, et une histoire touchante dans *les Nuits de Paris*. Cependant elles ne m'ont pas affecté comme certaines autres, telles que Victoire, Louise et Thérèse... C'est que, même avant le mariage de la cadette avec *Ruffier*, j'avais cédé cette connaissance à un ami (*Seugitra'd);* ce qui en ôta l'onction. Les deux époux étaient dans le même cas; un frère de chacun avait subi le cruel sort... Quant à Nicette leur élève, cette enfant m'intéresse encore davantage, et je me rappelle délicieusement cette singulière aventure! Je n'avais plus ni Adelaïde, ni Blanche, ni Jeanne, ni Babet, ni la jeune Davré. Blanche trouva, chez son frère l'ivrogne, une enfant de quatorze ans, native de Lyon, ayant

une maladie de la peau : « Voilà, » dit-il, une petite » gueuse, que sa tante, qui s'en retourne, a laissée » et qu'elle m'a donnée, pour en faire ce que je » voudrais. Mais... regarde!... je n'ai osé lui tou- » cher, et j'allais la jeter à la porte : débarrasse- » m'en! » Blanche avait emmené sur-le-champ la petite, et l'avait conduite chez les sœurs Bertrand, qui lui montrèrent à raccommoder la dentelle, et la rendirent un bon sujet. Elle me choisit pour son amant. Je me complus à la conserver pure ; et ayant mené un graveur la voir, elle lui convint; il l'a épousée. Céleste et sa sœur vantèrent beaucoup ma conduite. Mais Nicette devait bien plus à elles et à Blanche, qu'à moi.

— 2 —

JAVOTE L'AGRÉMINISTE. *Un soir, en faisant mes courses nocturnes, je prenais la rue Plâtrière. Deux filles allaient devant moi, une jolie, bien mise, mais ivre, et une brune de la rue Tiquetonne, que je connaissais pour une raccrocheuse. A côté de moi, marchait une petite femme qui parlait seule, et qui se disait : « Ha! ha! » Ma'm'selle Javote, qui faisiez tant fi! sur les honnêtes » femmes, vous voilà donc putain! » Je demandai à cette femme si elle connaissait la jolie fille en taffetas des Indes, que nous avions devant nous? — « Si je la » connais! j'étais ouvrière chez sa mère, maîtresse » agréministe, et elle m'appelait salope! La voilà, elle, » salope... Et dix francs qu'elle me doit sont bien » perdus! » Je suivis les deux filles, comme on l'a vu dans le* Drame de la Vie... *Nous entrâmes dans un galetas de la rue du Bout-du-Monde, au premier sur le derrière. La jeune agréministe vint se jeter à mon cou,*

et m'appuya sur la parole ses lèvres vermeilles... Je ne sais comment cela se fit, mais... cette fille, que je venais prêcher, mit les sens de son côté; je fus pris comme une buse... Ma chute honteuse ne m'empêcha pas de la mener en fiacre chez des dévotes de la rue Mouffetard, payées par les Saint-Fargeau et les Clément du Parlement : ces dévotes ne lâchaient jamais une jeune et jolie fille publique qui leur était remise, n'importe par qui, dès que son état était constaté. Javote, reçue, fut mise au lit. Mais le lendemain, à son réveil, et avant de se reconnaître, ayant demandé le rogomme, elle fut pieusement admonestée. Elle se mit en fureur, et voulut pocher les yeux aux dames. On la lia. Lorsque j'arrivai à onze heures, je la fis délier, et elle m'appela son bon ange. « Je t'ai vu quelque part? » ajouta-t-elle. Je fortifiai cette fable. Genovèfe (nom que je lui donnai) se mit à genoux devant moi, pour me prier de la tirer des griffes de ces diablesses (montrant les dévotes). Une d'entre elles lui dit gravement : — « Vous êtes en purga-» toire, et votre bon ange ne peut vous en tirer, que lorsque » votre temps sera fini. » Genovèfe soupira... Je la vis tous les jours. Le huitième, craignant pour sa santé, je lui amenai sa mère, qui la revit avec transport, et qui la ramena. Genovèfe resta sage. Mais elle se trouva enceinte. Un jeune homme, auquel Genovèfe s'était donnée six semaines avant son publicisme, l'épousa, dotée de mille écus par Clément et Saint-Fargeau. L'épouse accoucha juste à l'époque de notre conjonction. Menestrier, son mari ne fut pas moins sûr...

— 3 —

1773 ROSETTE VAILLANT, *ou le* MODÈLE. *Ce fut après le mariage de Genovèfe, qu'un soir de carême, à l'entrée du Pont-Neuf, je rencontrai Rosette, ce modèle charmant, que je me suis tant reproché depuis d'avoir négligée... J'allais accomplir trente-neuf ans (c'est l'âge*

de la gravité), et j'avais résolu que Genovèfe serait la dernière créature de son espèce que je voudrais connaître. Mais le Sort et la Nature en disposèrent autrement : car, c'est depuis ce temps-là, qu'à l'exception de Bathilde, de Sailly, de Melquière et de Pelisse-Bleue, j'ai rencontré les femmes publiques les plus séduisantes... Je m'en revenais ; je prenais le trottoir le plus tranquille du Pont-Neuf, quand je fus abordé par deux femmes en juste, habillement rare alors. Le svelte de la taille de l'une d'elles, blonde comme Genovèfe, me frappa vivement ! — « Les Grâces vous ont moulée ! quelles » formes voluptueuses ! — Je le crois ! » dit la compagne ; « elle est modèle. — Modèle ! — Il est peintre, » Rosette ! — Vous êtes peintre ? » me demanda celle-ci d'un son de voix enchanteur. — « C'est suivant, ma » Belle ; je suis aussi peintre. — Il faut venir chez moi : » je suis folle des peintres. » Elle me prit le bras, et nous allâmes dans la rue Saint-Germain, à côté du Fort-l'Évêque, maison d'un marchand de terreries, au premier sur le derrière. Rosette, dès que nous fûmes entrés, mit à nu tous ses charmes. Je lui observai qu'elle était parfaite, gorge, main, bras, taille, hanches, conque, cuisses, jambes, pied ; je louai celui-ci, chaussé d'un goût exquis ; je le louai nu. Rosette me dit : — « Si vous aimez la chaussure à la passion, comme » certaines gens, venez dimanche, jour de Pâques ; » je serai chaussée par Bourbon, le cordonnier de Ma- » dame de Marigny, et sur la forme de cette dame. On » fait son portrait en pied, et son mari est appuyé sur » le dossier de sa chaise ; on n'a pas été content du » pied chaussé : c'est qu'aucun peintre n'a encore rendu » l'âme, la vie, la volupté qu'une femme de goût sait » donner à son pied chaussé. Le peintre veut réussir, et » pour ne pas fatiguer la Marquise, en la retenant trop » longtemps, il retouchera sur mon pied, chaussé de la » même forme, ce qu'il a manqué sur le sien. Il m'aura » là, il me fera donner tous les points de vue, et retou-

» chera jusqu'au succès... » Je promis de venir. Mais ce qui me ravissait au delà de toute expression, c'était la conque! Jamais la Nature n'a rien formé de si parfait... La main était un chef-d'œuvre. Rosette était maigre de visage, et presque pas jolie : cependant ce visage était infiniment aimable, et beaucoup de peintres savaient en tirer un merveilleux parti .. Mais ordinairement les élèves froids et sans verve prenaient la tête d'une jeune peintresse, son amie, que j'ai connue depuis chez mon graveur Berthet... Je dis alors à Rosette, quel peintre j'étais. Ce qui ne la refroidit pas; au contraire, elle me fit mille avances. Je revins la voir souvent. Mais enfin mes trente-neuf ans me donnèrent des scrupules (soixante-quatre m'en donnent moins : Vanité des Vanités! tout est Vanité, *jusqu'à cette prétendue vertu). Je négligeai Rosette. Elle en fut très affligée, et me le fit dire par la peintresse. Mais la fausse vertu rend dur : je différai trop. Deux ans après, en 1778, durant la Foire Germain, un soir j'aperçus Rosette sur le trottoir du petit bras. Je l'abordai, je la saluai. — « Je ne vous connais pas, » me répondit-elle... Je restai immobile... Mais si j'avais su alors, comme je l'ai su depuis par Goitrine sa compagne, que je l'avais rendue mère, je serais tombé à ses genoux, et je l'aurais fléchie... Je ne l'ai pas revue, mais je l'ai regrettée, quelquefois pleurée, comme j'ai pleuré Louise et Thérèse.*

— 4 —

AUGUSTA DUBREUIL. *Marchande de modes, rue des Poulies. Un soir, vis-à-vis l'Oratoire, je fus salué par deux femmes couvertes de leurs calèches. L'une me parut faite au tour : je m'avançai précipitamment, et je crus reconnattre Saint-Cyr, cette aimable Cauchoise, compagne de Victoire. Je fus enchanté de la rencontre. Me voilà familier. Je prends leurs bras, et marche au milieu d'elles. « Mon Dieu! que je me félicite de cette*

» rencontre!... Ma chère Saint-Cyr! Comment va le » bonheur? » On souriait, sans me répondre, et les voitures de l'Opéra, qui nous assourdissaient, me rendaient ce silence tout naturel. Nous arrivons. Alors la grande se décalèche, et je vois une assez jolie figure, mais que je ne connais pas. — « Je vous ai crue Saint-Cyr, mon » amie. — Qu'importe? On va vous en donner une. » Elle me montre une enfant de quatorze ans, jolie... comme je n'en avais pas encore vue. « Avec elle ou avec » moi? — Avec vous, » répondis-je. — « Voilà la pre- » mière fois que j'ai la préférence, depuis que j'ai cette » morveuse-là. » Nous montâmes. Je me mis à prêcher. La Dubreuil me dit : — « Admirable! tu parles bien! » Mais outre que je suis trop dégourdie pour t'écouter, » un ami de Saint-Cyr, qui sans doute est une femme » comme moi, ne peut me prêcher la réforme, qu'afin de » donner mes pratiques à son amie. Ainsi, tais-toi. » Elle m'embrassa, et me fit illusion, en me rappelant Saint-Cyr. Cette voluptueuse femme séduisit mes sens, malgré toutes mes résolutions ; elle jeta même un charme sur moi... Je m'en allai presque content... On voit que je ne fais pas ici mon éloge. Aussi, je m'estimais si peu, que je me peins dans le Paysan perverti, *que je faisais alors, comme un homme sans caractère... Je portai l'oubli de mes principes, jusqu'à revenir chez une femme telle que la Dubreuil.*

Naïs Filon. *C'est le nom que la précédente donnait à sa jolie morveuse. Lorsque je reparus chez elle, je lui demandai un entretien particulier. La Dubreuil monta donc, m'embrassa, et me dit : « Ne crois pas, mon cher » Saint-Cyr, que je t'écoute aujourd'hui! je sais trop bien » mon métier, et je connais trop bien les hommes! Ja- » mais, jamais, mon cher, je ne reçois deux fois un » homme, quel qu'il soit... Je te révélerai un jour bien » des mystères! Car je sais qui tu es, par le médecin*

» *Cezan, qui t'a vu sortir l'autre jour. Ainsi, Monsieur* » *le Pornographe, tu vas avoir ma Naïs. Tu peux la* » *voir en toute sûreté. Je vais lui dire la même chose* » *pour toi... Je vais te l'envoyer....* » *J'étais immobile d'étonnement... Naïs arriva, et vint à moi. Elle m'embrassa, fit la folle. Ensuite, elle me présenta une* précaution. *Je la jetai dédaigneusement. L'enfant me sauta au cou, en me disant :* « *J'aime ta confiance, au delà de* » *toute expression. Viens!...* » *Je trouvai une enfant presque aussi belle que Rosette. Je ne pus résister, quoique mon attendrissement m'eût d'abord inspiré de la vertu... Mais après, je témoignai à Naïs (faux nom; elle s'appelait Jeannette), combien j'étais peiné de voir tant de charmes... La petite m'interrompit :* — « *Si* » *j'étais honnête fille, ils seraient à un magot, qui n'en* » *connaîtrait pas le prix; si j'étais religieuse, ils moi-* » *siraient : je suis fille de plaisir, et j'ai déjà trouvé* » *cent hommes, qui m'ont rendu l'hommage le plus flat-* » *teur, contre vingt qui ont accepté cette* précaution, *qui* » *les a fait rester à la porte... Tu es fait pour être un* » *défloreur : tu ne gâtes pas une femme, et si... tu es* » *excellent...* » *Tel fut le langage de cette infortunée. J'osai m'adresser à une femme de qualité, que je ne connaissais pas, mais dont j'avais vu le portrait au Salon, et dont on m'avait dit du bien. C'est la Marquise de M***, non de M****, ce sont deux personnes différentes, mais toutes deux fort jolies femmes. M^me^ de M*** fut curieuse de voir Naïs, et la manda comme ouvrière. La Dubreuil crut que c'était le Marquis : elle conduisit Naïs élégamment parée, et demanda Monsieur qui était sorti. La Marquise s'aperçut de l'arrivée de Naïs, et la fit entrer. Éblouie de sa beauté, elle s'informa, et garda Naïs, qu'elle conduisit au couvent, sans l'en prévenir... C'est de là, que, six mois après, la tira un seigneur très connu, qui la mit dans ses meubles, vis-à-vis l'Opéra, où il la fit recevoir surnuméraire. J'ai rendu mère, et la Dubreuil, et Naïs. La première m'en a voulu : elle*

ne me revoyait pas, qu'elle ne me dit des injures... Elle a pourtant bien élevé son fils, qu'elle aimait beaucoup... Quant à Naïs, sa fille lui a attaché son amant. Il croit cette enfant de lui.

— 5 —

PANETTE FROJER, Charmante fille d'un boulanger, ayant le plus joli pied, et le sachant bien, car elle était toujours élégamment chaussée. On sait qu'elle venait chez moi avec ma fille Agnès.

— 6 —

AURORE-M. TOZIRAP. La *Fourreuse* des *Contemporaines*. Elle a été ma Muse pour bien des aventures dans mes Ouvrages, comme on l'a vu, lorsque j'ai rendu compte de la composition du *Nouvel Abeilard*. Elle avait le sourire le plus séduisant qui ait jamais embelli jolie femme. Un dimanche, elle traversait la *Cour du Commerce*, avec un enfant. Je ne lui avais pas encore parlé; je lui dis : « Les beaux » yeux! ils valent le sourire. » Quelque temps après, je me trouvai à dîner avec Aurore dans une maison de la rue *Denis*. Je fus empressé. « Vous la con- » naissez? » me dit le maître. — « Est-ce qu'avec » d'aussi beaux yeux et un si charmant sourire, on » peut être inconnue?... » Nous causâmes, Aurore et moi, et je lui fis confidence de tout ce qu'elle m'avait inspiré, Ouvrages et désirs. Elle sourit... Après le dîner, je profitai des facilités que donnaient la maison et son maître, pour nous mettre à l'écart. Il est impossible d'exprimer combien cette après- 1769 1778

dînée fut délicieuse! elle égala celle que m'avait donnée Victoire Dorneval, ou Saintonge... Quand Aurore fut prête à se marier, son futur vint chez le jeune La Reynière, un jour de déjeuner, et demanda instamment à me voir. Mon ami crut qu'il avait à me parler; lorsque j'arrivai, il me montra. Le jeune marchand me considéra fort attentivement, et s'en alla, sans me dire une parole... J'ai rencontré Aurore à l'entrée du Palais-Royal, en 1790. Elle ne m'a jamais rendu mon salut, ni même regardé. Je présume qu'elle était observée... Remarquons ici, que le maître de la maison de la rue *Denis* avait l'art de griser, sans qu'elles s'en aperçussent, les jolies femmes qu'il avait invitées. C'était un célibataire hypocrite.

— 7 —

1784 REINE HORION, *ou la* FAUSSE TOZIRAP. *C'est simplement une fille de la Nouvelle-Halle. Je passais, en 1784, vis-à-vis la colonne Médicis, quand je crus voir à une fenêtre, au second, Aurore Toxirap. La curiosité me fit tenir les yeux fixés sur elle fort longtemps. La jolie personne s'en aperçut, et me fit signe. Je pensai réellement que c'était Toxirap qui m'appelait; elle était alors mariée, et j'imaginai qu'elle ne m'avait évité, que par la décence d'épouse. J'arrive; je considère la fille : ce sont les mêmes traits; mais je vois des yeux qui ne me connaissent pas. J'interroge, et je comprends où je suis. Cette fille était modeste, sensée; elle me fit illusion. Je ne pus me résoudre à la mortifier, en me retirant, et comme j'ai toujours eu horreur des égarements des mains, je la possédai tout bonnement; me promettant bien d'avoir recours dès le soir même à l'eau de mon*

ami de Préval. Quelle différence de la véritable Tozirap à la fausse! Cependant, depuis, j'ai toujours appelé cette fille la FAUSSE TOZIRAP. *Je retournai même la voir. Ce fut à la seconde fois, que je vis Louise avec son mari; elle était bien mise, elle me parut heureuse... La fausse Tozirap me regarda comme une connaissance, à mes autres visites, et je la trouvai plus sensible. Elle devint mère, et elle ne s'empressa pas de m'en faire honneur. C'est qu'elle avait un ami. Cependant cet ami l'avait laissée stérile, depuis six ans. Ce fut en conséquence que je fis recommander l'enfant par un de mes amis, administrateur des Hôpitaux, lorsqu'elle fut mise aux Trouvés. Cet ami l'a prise chez lui, dès qu'elle a eu quatre ans, et comme il n'avait pas d'enfants, sa femme s'y est attachée, et l'a adoptée. Bénie soit-elle!*

— 8 —

AGLAÉ ELLOS. Jolie personne, aînée des deux 1771
filles d'un riche orfèvre, remarquable alors, parce qu'elle était encore en fourreau à quinze ans, contre la mode. Un jour de l'Ascension, en 1772, je les suivis, elle, sa sœur et une bonne, jusqu'aux *Tuileries,* sans autre intention que de contempler plus longtemps la jolie taille d'Aglaé. Arrivées dans le jardin, les jeunes personnes s'avancèrent, pour examiner les statues. « Je voudrais bien sa-» voir, » dit la cadette, « ce que cela représente? » C'était *Arrie* et *Petus.* Je m'approchai : « Je vous » le dirai, Mademoiselle. » L'aînée s'en allait. La cadette la retint. Je détaillai ce trait d'histoire Romaine, qui attendrit la belle Aglaé, à qui sa sœur dit : — « Elle se tue, en disant que cela ne » fait pas de mal! elle avait bien du courage, cette

» Romaine-là! car ça fait mal, n'est-ce pas, Mon-» sieur?... » J'expliquai successivement les sujets de toutes les autres statues, jusques aux groupes des Fleuves. Cet amusement, avec de jeunes personnes charmantes, en valait bien un autre... En 1775, je trouvai Aglaé grandie, mais ayant la robe à la Française : elle y perdait ; cependant, comme d'un autre côté, elle était chaussée en femme, et non plus en talons plats, comme les enfants, ceci lui rendait autant qu'elle avait perdu... Je la saluai en passant, et elle me reconnut.,. En 1778, je l'entrevis, rue d'*Orléans,* en robe passée et les yeux rouges. Je l'abordai : « Puis-je vous être utile, Madame?... » Elle s'arrêta, me regarda, me saisit le bras, et me dit : — « Oui. » Nous courûmes... En arrivant dans la rue *Oblin,* la dernière allée à gauche, où l'on monte trois marches, nous trouvâmes, au second, dans un appartement assez propre, un homme prêt à expirer. Aglaé voulut se jeter dans ses bras. Il la repoussa. — « Parlez-lui! » me dit-elle ; « c'est mon » mari; je suis innocente... je n'ai jamais aimé » l'homme qui m'a enlevée. Je lui ai tout rendu dès » que je l'ai pu. » Le malade fit un effort pour se mettre à son séant. Je le priai d'écouter sa femme; je lui contai comme je l'avais accompagnée, l'origine de notre connaissance, causée par l'élégance de sa taille... Le mari m'écoutait. Mais l'infortuné touchait à son dernier moment : il s'était empoisonné!... Je sus dans la suite qu'Aglaé avait réellement pour amant l'homme dont son mari était jaloux. Elle en

était folle. Mais ce misérable la ruinait, et finit par être tué en duel... Ce fut après sa mort que je vis habituellement Aglaé, qui me retenait des journées entières à me raconter ses aventures, dont j'ai placé plusieurs dans mes soixante volumes de *Contemporaines*. Elle sécha ses larmes, elle me provoqua. Je fus faible. Elle nous tierça. Elle trouva cependant un épouseur, auquel elle donna notre fille comme étant de son mari.

— 9 —

DORÉE JUVISY. *Jolie fille, qui périt, en 1775, d'un coup d'épée destinée à un homme qui se battait avec un autre, dans la rue des Deux-Écus. C'était une belle blonde, débauchée par la Moucharde. Elle m'affectionnait, en 1769, et elle courait après moi, pour me forcer d'entrer. Dorée m'assurait que j'étais le seul qui la possédât naturellement. Je la rendis mère... Ce fut dans mes bras qu'elle expira en 1775. Je ne la voyais plus; mais je me trouvai là, au moment de son malheur. Elle avait donné notre fille à sa mère. Cette femme l'a soigneusement élevée, et disait quelquefois : « Ma pauvre » Dorée m'a bien donné du chagrin! mais pas mortel; » car la revoilà comme elle était, avant que cette Mou- » charde l'ensorcelât. » Dorée la jeune a vingt-deux ans en 92, et est mariée depuis quatre à un blanchisseur de la rue de l'Oursine.* 1769

— 10 —

ROSALIE PRUDHOMME. *Fille d'un chantre de Saint-Séverin, d'abord couturière, ensuite décoratrice aux Italiens, puis entretenue, danseuse de guinguette et catin. Je la trouvai un jour rue des Prouvaires. Je l'avais souvent admirée, lors de son entretènement, mais je ne lui avais* 1774

jamais parlé. — « Si loin de notre quartier! ma jolie » voisine'! » lui dis-je. Pour toute réponse, elle me prit le bras, en me disant : — « Allons aux Porcherons? » Et elle me fit courir. C'est avec elle que je fis cette partie de Grandsallon, décrite dans la 185e Contemporaine. *En 1775, je la revis, avec une jolie enfant de cinq ans. — « Embrasse-la, » me dit-elle. J'embrassai l'enfant. — « Rosalie, » reprit la mère, « regarde bien » cet homme entre deux yeux, et reconnais-le partout. » — Oui, Maman. — C'est ton papa. » Rosalie est morte en 1780. Son père et sa mère, à qui elle avait donné de violents chagrins, ont élevé Rosalie la jeune, fille unique de leur unique fille.*

— II —

1771 JULIE D'ÉTANGE. *C'est le nom qu'avait pris une très jolie fille de la rue du Four-Saint-Honoré. Je la rencontrai pour la première fois en 71. Elle me fit tant d'instances, elle était si jolie, que je la suivis. Elle se comporta plutôt en amante qu'en fille. Je n'ai connu depuis que Saint-Brieuc qui fût aussi parfaite. J'étais surpris. Je revins dans le quartier, et Julie m'emmena encore. Elle me cita une fille, que je n'avais vue qu'une seule fois, et qui lui avait parlé de moi, avec avantage. Elle me fit des compliments singuliers, qui finirent par une proposition qui ne m'avait jamais été faite. Je la rejetai. Julie insista, en me faisant des mignardises. Je cédai. Ce fut alors que les compliments redoublèrent : elle me fit mille caresses, et me conta cent aventures pareilles. Sorti de chez cette fille, je résolus de ne plus la voir. Effectivement, je ne la rencontrai plus qu'en 75, à la fin. Elle me pressa de venir. Je refusai. Elle me dit : — « Si tu savais pourquoi, » tu viendrais. » Je refusai encore. Elle parut furieuse : — « Si tu ne viens pas, tout à l'heure, je poignarde ta fille. » Ces mots firent impression. Je montai. Je vis effectivement*

une enfant de quatre ans, très aimable, ressemblant à sa mère. Celle-ci me la fit caresser, puis l'emmena, Il fallut encore la servir suivant son goût... Mais je ne la revis plus.

Qu'on juge de ma surprise, en 91, lorsqu'un jour passant par la rue Plâtrière, je vis à une fenêtre du premier, en face l'Hôtel-de-Bullion, une jolie fille qui me sourit et me fit un signe obligeant. — « Hé! c'est la fille de Julie! » pensai-je. Pénétré de douleur, je montai. Julie me reçut en riant. C'était la mère; c'était cette fille au goût inverse!... Je n'en pouvais revenir!... Encore fraîche, jolie au bout de vingt ans!... Je lui en témoignai ma surprise. — « Mon vieil ami, tu es le » seul, à un près, qui m'ait prise en brave; je me suis mé- » nagée, en faisant tout le contraire avec les autres. J'en ai » trouvé qui m'ont payée!... — Notre fille? » interrompis-je. « — Va la voir; elle est parfumeuse, rue Montmartre, et » mariée depuis deux ans. Va la voir, et montre-lui cette » médaille... » Elle me donna celle de son cou... J'allai voir ma fille, et je lui montrai la médaille. Juliette la regarda froidement, et me dit, avec un soupir : — « Est-ce un bien, » que mon existence? Malheureuse, avec un mari qui me » maltraite, parce que ma mère s'en est fait connaître, je » voudrais n'avoir jamais été. » Ces paroles me déchirèrent l'âme. J'attendis le mari; je lui parlai; je lui remontrai combien sa femme était aimable. Il m'écouta, puis il me demanda qui j'étais? Je me nommai. — « Vous! — Oui, je » suis l'homme que je viens de nommer. — Hé! quel intérêt » prenez-vous à ma femme? » Je lui dis, en le menant auprès d'elle : — » Le plus fort des intérêts : c'est ma fille. » A ce mot, Dormont embrassa Juliette, en lui disant : — « Jamais, » jamais tu ne te plaindras de moi! Ton père efface la tache que » t'avait imprimée ta mère. » Ils me retinrent jusqu'au soir. Je vis commencer leur bonne union, qui ne s'est jamais démentie. J'ai confirmé le mari dans ses bonnes dispositions...

(Hélas ! jamais je n'ai pu inspirer de bons sentiments à l'infâme L'Échiné, mari de ma fille légitime... Tout ce qui sort d'Agnès Lebègue doit-il être malheureux ? Cette femme est-elle donc plus coupable que les prostituées ? Je le crois.) Julie est encore jolie en 92. Que veut dire cela ? Cette fille me ferait croire à la beauté de Ninon, qui, dit-on, inspira de l'amour à quatre-vingts ans.

— 12 —

1763 Angélique et Faustine Decour. Deux sœurs, filles du marchand bonnetier qui faisait autrefois le coin de la rue *des Cordiers*. Angélique était une des jolies personnes auxquelles j'écrivais pendant ma nullité. Je n'avais qu'une passion, celle des jolies femmes, et j'étais comme enragé de mon impuissance, de ma non-importance dans le monde. En conséquence, je me repaissais de chimères, et j'écrivais aux plus jolies personnes, pour me faire illusion à moi-même. Mon ami Renaud avait un cousin, mousquetaire rue *du Bac*, nommé *Leblanc :* je parlai devant lui d'Angélique Decour. Ce jeune homme l'alla voir, plut, fit sa cour; et comme j'avais écrit des choses assez jolies et très obligeantes, il vint dans l'idée à Leblanc de me faire minuter sa première lettre d'amour, afin que ce fût le même style et la même écriture. Cette politique avança infiniment ses affaires; car on le crut l'amant qui avait d'abord écrit, et qu'il était épris depuis longtemps. Il obtint des faveurs, et se dégoûta, comme bien des hommes, par la trop grande *facilité* physique et morale. Or, dans ce temps même, le bonhomme de

père s'étant avisé de lui demander, *sur quel pied il voyait sa fille?* il eut l'impudence de lui répondre : « *Sur le pied du lit...* » Éconduit par les parents, il voulut se venger de la porte interdite, en exigeant des rendez-vous secrets. Il en demanda un, et l'obtint, dans une maison de la rue *du Bac,* où il avait loué exprès deux chambres. Angélique y vint, avec sa sœur Faustine... J'étais de cette partie (dont je donnais le détail dans les *Lettres d'une Fille à son Père,* sous le nom de *M. de Sacripand, officier de fortune*). Leblanc emmena Angélique dans la pièce du fond, où il ne se gêna pas. La jeune personne, qui se vit méprisée, se défendit, et Leblanc ne put réobtenir un triomphe tant de fois obtenu. Il en était furieux! mais il dissimula. La nuit était venue; nous étions sans lumière, parce que les fenêtres étant sans rideaux, nous aurions été vus. C'était un jour de travail, et j'étais venu en veste, pour qu'on ne s'aperçût pas au *Louvre* de mon absence. Mon camarade *Mauger* avait même mis à ma place une chandelle allumée, qu'il avait soin de moucher de temps en temps... Leblanc, furieux, disais-je, et dissimulant, ne respirait plus que vengeance. Il sortit adroitement, et plus adroitement encore me fit entrer à sa place, en me disant : « Tu es plus » caressant, plus adorateur que moi; tâche de la » fléchir; je serai aux écoutes; je rentrerai quand il » en sera temps. » Il faut avouer ma turpitude : ma passion pour Angélique me fit me prêter à cet arrangement criminel, qui fut plus coupable encore

par l'événement. J'entrai palpitant d'espérance, ne sachant pas qu'on jouait un tour infâme à Angélique Decour, que je crus une catin bourgeoise. Je n'en fus que plus ardent. Je m'y pris avec honnêteté, décence, tendresse; mes hommages, loin d'être avilissants, étaient adorateurs. — « Ha! perfide! » me dit la Belle, « comme tu sais tromper! » Je crus, par ce mot de *perfide,* qu'elle était d'accord, et que c'était à moi, non à Leblanc, que le reproche s'adressait. Je me livrai à ma passion avec fureur. Angélique y répondit par ses transports... La petite sœur Faustine, très jolie, ayant encore sa rose, entendait tout cela. Leblanc, qu'elle croyait moi, un officier de fortune (le mousquetaire m'avait couvert d'un de ses habits), Leblanc ne la ménageait pas... Son innocence la fit succomber... Nous restâmes ainsi depuis six heures jusqu'à neuf, inépuisables tous deux, entremêlant les plus tendres caresses aux jouissances emportées. Faustine n'en pouvait plus... Mais à neuf heures, Angélique s'écria : « Ciel! neuf heures!... Ha! mon père! »... Et elle chercha vite ses gants et son mantelet. Je lui tins la main, en sortant. Je crus que Leblanc cacherait le tour qu'il avait joué, m'étant aperçu qu'Angélique se croyait dans ses bras. Point! il m'ôta l'habit d'officier qu'il m'avait prêté, sortit pour allumer une bougie, et rentra, comme je tenais encore la main d'Angélique. Elle me regarda, et retira sa main dédaigneusement : « Ne faites pas fi! » lui dit Leblanc; « voilà celui qui vous a possédée. »

Angélique pâlit : — « Un Savoyard ! — Oui, un » Savoyard. . C'est ce que vous méritez ! — Hé ! » qu'ai-je fait pour m'attirer cette infamie, que de » t'avoir aimé ? » J'étais pénétré de douleur, et les larmes me vinrent aux yeux ; mais je ne pouvais la détromper. — « Et moi, » reprit Leblanc, « j'ai eu » Faustine. » (Le désordre de la petite le témoignait assez)... « Va le dire à ton père, si tu veux, et » qu'il sache que c'est tout le rapport qu'un gen- » tilhomme peut avoir avec les filles du marchand de » bas ! » Je fus indigné contre Leblanc, que je n'ai jamais voulu revoir, et je le fis tancer par Renaud. Je ramenai les deux sœurs, Leblanc nous ayant laissés. Je les consolais en route. Mais elles ne daignaient pas me répondre : elles parurent seulement surprises que je m'exprimasse bien. Il me vint dans l'idée, en apercevant une patrouille du guet, qu'elles pouvaient me faire arrêter (le crime est toujours craintif) ; je demeurai un peu en arrière, et disparus... Il n'était plus temps de retourner au *Louvre* chercher mon habit : j'allai chez Mauger ; ce camarade obligeant l'avait apporté sous sa redingote : il me le donna, de sorte que je me rendis habillé chez moi... Quelle aventure !

En 1778, deux ans après le succès du *Paysan perverti,* je me trouvai dans une maison à dîner, avec les quatre sœurs Decour, et deux jeunes personnes d'environ quatorze ans, qu'on nommait l'une MÉLANIE, l'autre BLANCHE. On parla du *Paysan :* le maître de la maison voulait faire voir qu'il avait l'Auteur à

sa table. « Il était bien libertin, votre *Edmond!* » me dit Angélique; « mais je connais pis que tout cela. » Et elle raconta l'histoire de Leblanc et du Savoyard, comme arrivée à une de ses amies. — « Vous » voyez, » dit le maître de la maison (Bultel-Dumont, trésorier de France), « que Monsieur Ni- » colas a mis ce tour; tant il connaît bien le cœur » humain! il n'a rien oublié : c'est le trait d'*Ursule* » avec le *Porteur d'eau.* — Ha! quelle horreur! » s'écria Mlle Sanloci, la représentant-épouse de Bultel-Dumont. — « L'horreur n'est pas aussi affreuse » dans l'aventure de mon amie, » reprit Angélique. « Elle a, du Savoyard, une fille charmante. » Faustine rougit, en s'apercevant d'un certain sourire de la compagnie; au lieu qu'Angélique, devenue aussi grosse qu'elle était courte, et fort laide, restait intrépide... J'étais au fait, mieux que personne... Après le dîner, on joua, excepté Angélique et moi. Nous causâmes auprès du feu. Les deux jeunes personnes, Mélanie et Blanche, regardaient le jeu de Mme *Lebel* et de Faustine. Après quelques mots de bonne amitié, dits à Angélique, craignant de laisser échapper une occasion unique, je me hâtai de lui demander si elle voulait connaître le Savoyard? — « Mais, oui... et non. — En ce cas, c'est oui, » repris-je. « Est-il bien réellement le père? — Ho! » je puis en jurer! — Hé bien, je n'hésite plus... » Je lui baisai la main. — « Quoi! serait-ce... — » Votre amie, si injustement traitée, c'est vous... » L'aimable enfant est Mélanie... et le Savoyard...

» vous baise la main. — Ciel !... » (puis se modérant) : « Ha ! Monsieur Nicolas ! est-ce un songe ? — » Non ; c'est une réalité. » Alors je lui racontai comment j'avais écrit mes premières lettres ; comment était venue ma liaison avec Leblanc ; enfin, je lui parlai des réprimandes que nous avait faites Renaud (que je venais de perdre)... Angélique se leva transportée ! Elle fit signe à Mélanie, qu'elle mit dans mes bras, sans parler... Elle me dit ensuite que Blanche était la fille de Faustine et de Leblanc. Cette aventure est une des plus extraordinaires de ma vie... Mélanie et Blanche sont mariées ; elles sont les uniques héritières des quatre sœurs, par un arrangement. Une seule des quatre (la sœur aînée), s'était mariée à trente-cinq ans, et n'a pas eu d'enfants ; Angélique et Faustine sont restées filles, à cause de leur aventure, et la cadette n'a pas été recherchée, parce qu'elle était bossue... Leblanc, dans sa vieillesse, a reconnu Mélanie et Blanche, en épousant Faustine, à laquelle l'acte de baptême, par une ruse d'Angélique, attribuait les deux.

Id. Commémoration de mes vers du 12 Novembre, 1752
à ma chère Madelon Baron, et du petit coup sur la joue.

— 13 —

VIRGINIE FRANÇOIS. *C'est ici une de ces neuf* 1776
*grandes aventures qui divisent ma vie en neuf époques. Voyez dans l'*Histoire *et dans le* Drame

de la Vie, *mes relations avec cette fille, une des plus intéressantes que j'aie connues. Elle est aujour-*
1788 *d'hui entretenue par un prince. Elle avait une sœur, véritablement fille de sa mère, qui ayant appris les choses telles qu'elles étaient avec sa sœur aînée, entreprit de me faire succomber, en 1779, et n'y réussit pas.*

— 14 —

1776 AMÉTHYSTE MONCLAR, fille de la sœur d'Amélie-Suadèle, compagne de Zéphire; VICTORINE, sœur d'Améthyste, que je nommais LA JOLIE BOUCHE; SUZETTE, troisième sœur; AMÉLIE, jeune Bruxelloise, à laquelle j'adressais mes lettres et mes vers; CONSTANCE, la seule qui m'ait répondu par écrit, etc. (je ne place pas ici ZÉPHIRETTE, parce qu'elle est au 1er Décembre). Je commémore en un seul jour toute cette charmante Société. Améthyste, dont je surpris un soir le brouillon d'une jolie lettre, aurait été ma première Muse; mais ce fut Amélie, par sa position d'abord, et bientôt après par sa beauté. Victorine l'emportait quelquefois par sa jolie bouche. Telles étaient mes trois Muses principales, auxquelles j'ajoutais quelquefois les six autres, SUZETTE, qui m'épiait; ROSETTE, de l'île *St-Louis;* HONORINE, fille de gens riches; AGATHE MIQUIN, de la rue *des Vieux-Augustins;* DIGNETTE DOXIMAGUE, de la rue *Tiquetonne;* et surtout CONSTANCE, déjà nommée, sœur de l'amant d'Améthyste.

Il est inutile de rendre compte de ce qui s'est passé avec mes trois Muses principales et les six autres : cette aventure enfantine, imitée de la rue *de Savoie,* avec ma Zéphire, me fit travailler et fut parfaitement innocente. Mais deux frères des jeunes élèves, en ayant été instruits, ils en abusèrent, en se donnant pour moi et pour Poulot, frère d'Améthyste. Trois Muses y furent prises, Rosette, Agathe et Dignette; deux furent prêtes à succomber, se croyant attaquées dans l'obscurité par Poulot : ce furent Honorine et Constance. Amélie a ensuite été la maîtresse de la boutique. Je lui parlai alors, et je lui exposai les raisons de mon amour factice.

— 15 —

ROSALIE POINOT et MANON SOPHIE, sa sœur cadette, filles de la menuisière de la rue *du Grand-Degré.* Je réunis ces deux aimables sœurs : l'aînée était une belle rose, la cadette un tendre lis. On sait que Rosalie se maria, et que ses affaires allèrent mal... Je ne répéterai pas ce que j'ai dit; je vais à la suite. Je revis Rosalie. Un soir, comme j'entrais chez elle, je la trouvai en larmes : — « Allez-vous-» en, » me dit-elle, « et trouvez-vous ce soir à l'en-» trée du *Pont St-Bernard,* nous ferons ensemble le » tour de l'Ile... » Je m'éloignai. Le soir, je l'attendis. Elle vint, mais avec un vieillard, et non par le pont, mais de l'intérieur de l'Ile. Je me doutai qu'il fallait feindre de ne pas la voir; je la suivis néanmoins. Elle fit le demi-tour oriental. Puis ils entrè- 1778 1796

rent dans une maison de la rue *St-Louis,* du côté occidental à droite. J'attendis. Le vieillard ne resta pas un quart d'heure. Rosalie descendit un instant après, et nous fîmes ensemble le demi-tour occidental. — « Je suis enfin un peu mieux, » me dit-elle. « Tantôt j'étais au désespoir. Ce vieillard, avec » lequel vous m'avez vue, est un honnête homme : » sachant que mon mari m'a quittée, il veut me » traiter comme sa fille, et non comme sa complaisante. La raison de cette conduite généreuse est, » comme il me l'a rappelé, que dans mon enfance » il jouait avec moi, et m'aimait beaucoup. En » effet, je me suis ressouvenue, qu'entre dix à onze » ans, ce procureur, alors notre voisin, me faisait » de vives caresses, peut-être trop libres. Mais à » présent, je suis avec lui comme avec une femme. » — Ma chère Rosalie, » me disait-il tout à l'heure, « ce n'est pas que tu ne m'inspires; mais, pour te » posséder, il faudrait que je fusse sûr de te rendre » mère : autrement ce serait t'avilir. » — « Je vois, » dis-je, « qu'il se prépare un moyen... honnête de » vous posséder. — Mais, mon ami, je suis prise. » — De combien? — Pas de six semaines... » Je lui baisai la main. — « O Rosalie! que vous me » rendez heureux et malheureux! » Elle se jeta dans mes bras, et je l'y retins longtemps... Nous étions en larmes, maudissant tout bas notre pauvreté, qui seule nous avilissait... Rosalie me dit en sanglotant : — « Un conseil? » Je la repoussai de mon sein : — « Subissez votre sort, et interdisez-

» moi le bonheur de vous voir! — Non! — Il le » faut : je vous fuirai... » Ce fut notre dernier entretien. Elle a donné un fils au vieillard, qui l'adore. Nous parlons quelquefois d'elle, avec sa sœur, établie du côté de la *Comédie-Ariette,* et toujours des larmes arrosent son cher souvenir [1796].

— 16 —

FLORENCE JOBARD la POLISSEUSE. Je me promenais 1774
un soir, désirant de rencontrer *Rosette la Modèle,* 1776
lorsque je vis une jeune grisette, faite au tour, prendre le trottoir de Henri IV; je fis trêve à mes pensées, et je courus après elle. Je la suivis, sans lui adresser un mot, jusqu'à la place *Saint-Sulpice.* Là, je lui dis : « Mademoiselle, vous apercevez-vous que » je vous suis? — Oui, Monsieur. — Mon motif » est de vous préserver des attaques auxquelles une » aussi jolie personne que vous peut être exposée » le soir. — Vous êtes bien bon, en vérité! Mais » vous me faites vous-même la première attaque » que j'aie encore essuyée. — Ce n'est point une » attaque, mais bien le plus vif désir de vous ser» vir. — En qualité de quoi, Monsieur? — De tout » ce qui pourra vous plaire. — Êtes-vous marié? » Monsieur. » Le *non* sortit de ma bouche, sans réflexion. — « En ce cas, je vous écouterai. — Que » faites-vous, Mademoiselle? — Je suis polisseuse » de diamants, et je vais tous les jours chez un lapi» daire, sur le quai de la *Mégisserie.* — Je vous » attendrai le soir... » En achevant ces mots, je me

trouvai dans la rue *Pot-de-fer,* vis-à-vis une collatérale des *Jésuites*. Ce fut là que Florence sonna. On lui ouvrit. Elle me fit une révérence, et je la saluai. — « Avec qui es-tu donc là, Florence? » lui dit sa mère. — « Avec un Monsieur, maman. — Prie-le » d'entrer. — Pas aujourd'hui; demain. » J'entendis cela, et je m'esquivai légèrement. Observez que j'avais quarante ans. Mais l'habitude de chercher des aventures et de faire des romans me maintenait jeune d'esprit, et la Nature ne me ridait pas... Je ne manquai point d'aller attendre la jolie polisseuse. Je la trouvai à huit heures sonnantes, et je l'accompagnai. Elle ne dit mot... Elle fut un an sans me parler... A l'an révolu, elle me dit : « Vous m'ai- » mez, venez. » En chemin, elle me fit des questions, auxquelles je répondis d'une manière satisfaisante : je disais vrai, me contentant de taire la vérité, mon mariage. Je saluai ses parents, que je revis tous les jours. Je fis ainsi l'amour, les soirs, pendant l'hiver de 77 à 78.

Après Pâques, ma Belle me pressa de conclure. Alors... bien embarrassé, je lui dis : « Vous m'aviez » charmé : si j'avais dit que j'étais marié, vous ne m'au- » riez pas écouté. — Non; est-ce que vous l'êtes? — » Oui; et mal, depuis quinze ans.—Vous me trompez! » vous n'êtes pas marié... Mais vous dédaignez mes pa- » rents, qui ont été domestiques. — Que le Ciel me pu- » nisse, si je les méprise!... Je les révère, et je » vous adore. Si le divorce était permis, je vous » épouserais. » Florence me pressa la main. Ha!

qu'elle était jolie, en cet instant!... — « Ne dites » rien chez nous. » Et nous entrâmes. Je parus sombre à ses parents; ils me le dirent. Je m'excusai sur des chagrins de famille. Florence m'aida... Le lendemain, je revins l'attendre. Elle me dit : « Com- » ment rompre, sans les chagriner? — J'en serai au » désespoir! — Et moi aussi : je m'étais habituée à » vous. — J'en mourrai! — Non, vous n'en mour- » rez pas. — Vous ne connaissez pas la force de » mon attachement pour vous. — Je le suppose » comme le mien . il est extrême, puisqu'il vous a » fait perdre la probité... Mais vous n'en mourrez » pas. Vous me regretterez cependant. Le moyen » de vous empêcher d'être au désespoir dépend de » moi; je veux être aussi généreuse que vous avez » été... *songeant à vous seul* » (elle voulait dire *égoïste*). — « Que ferez-vous? — Je me donnerai. — Je » vous refuserai, ma Florence!... » A ce mot, elle fondit en larmes : — « Moi! *tienne*! hé! tu ne le » veux pas!... » Au bout du *Pont-Neuf,* elle me dit : « Comment se fait-il que vous demeurez seul? » — Ma femme est en province. — Allons chez » vous?... » Sans hésiter, je l'y conduisis. Là, elle me dit : « Courez chez nous; dites que je passe la » nuit à l'ouvrage... Votre mauvaise action en né- » cessite une suite d'autres. » J'y courus.

A mon retour, je trouvai Florence au lit. Je me mis auprès d'elle; je l'embrassai, puis je restai tranquille. Elle me dit : — « Il ne faut jamais disputer de » générosité avec une femme qui s'immole, car son

» courage est une vertu... » (Je me crus revenu aux temps de ma jeunesse, où je ne trouvais que des femmes admirables!)... Je fus heureux...

Le lendemain, elle alla au travail, et le soir chez ses parents. Elle me donna deux nuits par semaine, pendant trois mois. « Êtes-vous content? » me dit-elle un soir. — « Vous avez voulu adoucir mes re-» grets, Florence, et vous les avez changés en » remords! — Va, » me dit-elle, « je t'avais aimé... » Je ne sais pourquoi je t'avais aimé; je te préférais » aux jeunes gens. Si tu étais devenu mon mari, je » t'aurais chéri jusqu'au tombeau. Va; sois sans re-» mords. Souviens-toi de moi : tu imprimes la *Vie* » *de ton Père :* si jamais tu imprimais la tienne, » parles-y de moi : dis les choses comme elles sont... » Parle beaucoup de moi... Adieu... Je ne revien-» drai plus chez toi. Je croyais te lasser : mais tu » m'aimes, et mon attendrissement sur toi, sur tes » malheurs, me fait m'applaudir de ce que j'ai fait. » Mais mon double objet est rempli... Adieu, Mon-» sieur Nicolas! Adieu vous dis pour toujours... » Dans un an, pas avant, venez vous informer de » moi, chez mes parents. J'en exige la promesse : » c'est le prix de tout ce que j'ai fait pour toi... » J'étais immobile... Elle ouvrit la porte, et sortit. Je courus sur ses pas... Je la suppliai, je la conjurai de changer ses résolutions. — « Je suis enceinte, » me dit-elle; « je veux me soustraire... Je désire que » vous ne me voyiez pas... Allez, Monsieur Nico-» las, vous occuper de votre travail... Et ne m'ou-

» bliez jamais!... » J'obéis, malgré moi... Je composai la *Nouvelle* intitulée *La Jolie Polisseuse,* et je la lui envoyai, au bout de trois mois d'absence, en lui marquant : « *Voilà ce que j'aurais voulu être; voilà comme j'aurais agi; mais Florence a mieux fait que l'héroïne!* » Elle me fit faire des remerciements... Elle mit une fille au monde trois autres mois après, et mourut en couches; mais je l'ignorai. Au bout de l'année, j'allai chez ses parents : ils ne savaient pas notre intimité, et ne me rendirent que les dernières paroles de leur fille expirante. « Je vous ôte votre » fille, en mourant; mais je vous la redonne. Éle- » vez cette enfant, et dites à mon prétendu que je » le remercie de m'avoir donné de quoi m'acquitter » envers vous. Il n'est pas coupable. » Je pleurai amèrement... O mon Lecteur! comme la vérité diffère des romans!... Jamais vous n'avez lu de roman comme cette aventure.

— 17 —

SUZANNE FISTER, ou la PETITE VEUVE. Cette époque 1777
de 77 me ramena quelques beaux jours, de ces jours romantiques, qui se ressentaient des quatre années de mon apprentissage. Ma santé s'était raffermie; mon imagination égayée créait le *Nouvel Abeilard,* et ses *Contes bleus,* où j'attaquais énergiquement les abus, en composant ces *Juvénales,* disséminées dans la cinquième édition du *Paysan perverti,* qui réunit la *Paysanne,* dans les *Françaises,* dans la *Découverte australe,* et dans quelques autres Ouvrages. Un

soir que je passais dans la rue *Dauphine,* un accident par les carrosses avait amassé du monde autour du blessé. Je m'approchai comme les autres. L'infortuné expira... Une jeune femme en blanc paraissait fort touchée de ce malheur, et me le témoigna. Nous liâmes conversation. Je la reconduisis, rue du *Four-Saint-Germain.* Elle m'invita de monter chez elle. « Je suis veuve, » me dit-elle, « depuis dix » mois : mon mari est mort par un accident, » comme celui que nous venons de voir... Je n'ai » que cette enfant que voilà qui dort... » C'était une petite fille d'environ trois ans, dans un berceau d'un goût exquis. Suzanne était fort bien. Sa demeure était propre comme une cellule de religieuse; il semblait que c'était le séjour de la tranquillité. « Êtes-vous marié? » me demanda-t-elle. Je n'eus garde de répondre comme à Florence : je lui dis que je l'étais; mais que ma femme était en province. — « Vous vivez seul? — Oui, seul. « Nous en restâmes là. Mais j'étais enchanté de cette jolie veuve, et je lui fis quelques-unes de ces caresses obligeantes, qui me conciliaient ordinairement les femmes. Je promis de la revoir et je tins parole.

Après quelques visites, Suzanne me dit un soir : « Il est impossible de vous dire combien vous me » convenez. Couchez ici : je suis peinée de vous » voir en aller à minuit! — Je le veux bien, » dis-je en riant, « si c'est avec vous. » Suzanne sourit, et rougit sans me répondre. Mais elle me prépara un bonnet de nuit. Elle n'avait qu'une chambre,

mais deux lits. Je me couchai dans un. Suzanne était plus longtemps à se déshabiller, mais, enfin, elle éteignit la lumière, et allait se mettre dans l'autre lit. — « Vous ne me tenez pas votre parole ! » lui dis-je en riant. Elle vint m'embrasser. Je la retins, et elle se mit auprès de moi. Elle se comporta comme une femme tendre, mais raisonnable; elle ne permit que le nécessaire. Je fus très content d'elle, et je m'endormis, en lui tenant la main sur mon cœur. Le lendemain, nous déjeunâmes ensemble, et comme j'avais mes affaires, elle me fit promettre de revenir le soir. J'arrivai de bonne heure : Suzanne fut enchantée !... Nous causâmes, et ce fut dans cet entretien que j'appris de qui elle était fille naturelle; que sa mère, dont elle respectait l'état, lui avait donné son premier mari sans cérémonie; qu'elle l'avait aimé fidèlement, tendrement, et qu'elle voulait un jour marier sa fille de même... Je m'en tins à ces explications; je ne demandai pas même son âge : elle me paraissait vingt-cinq ans, non qu'elle fût passée, mais par un air de douce mélancolie et de réflexion.

Je vécus avec elle huit mois, dans la plus douce intimité; et je puis dire, comme ce maréchal de France qui, dans sa jeunesse, avait épousé une couturière de l'*Ile Saint-Louis,* que ce fut le plus heureux temps de ma vie, à dater de 59. Hé ! qui aurait pensé que cette petite femme, trouvée dans l'état le plus obscur, était la fille d'une femme de théâtre ! Un jour, elle me dit qu'elle était fille d'une

danseuse, appelée Mlle *Junie Prudhomme,* et d'un M. *Bertro...* Ce fut cette terrible vérité découverte qui me mit au désespoir... Mais je n'en avertis pas Suzanne. Je feignis de faire un voyage : je lui cherchai un mari, sûr de faire un bon présent à celui qui l'aurait. Je la mariai avec un homme que j'employais à la gravure de la lettre des Estampes de la *Vie de mon père;* et ses deux enfants, garçon et fille, passèrent pour être du premier mari : *Picardane* crut que le mariage avait existé; il ne vit rien, étant simple et bonasse. Je recommandai à sa femme de ne pas se découvrir; je versai des larmes amères, en la quittant pour toujours, et je me retirai. Elle est heureuse. Ses enfants croissent, et le bon Picardane les aime tendrement.

— 18 —

1776 1788 Victoire Odnol (*a*). C'est la fille charmante que j'ai adorée contemporainement avec Rosalie. On a vu dans l'histoire ce qui doit avoir fait cesser une passion aussi vive. Victoire me fit faire le *Second Modèle du Nouvel Abeilard,* morceau qui est un chef-d'œuvre; Rosalie fut ma Muse pour le personnage le plus saillant du quatrième, sous le nom de *Victoire;* comme Aurore Tozirap l'est du sixième. La Belle avait alors pour amant un faraud âme de bois, qu'elle eut le malheur d'aimer, et qui voulait lui faire un enfant, pour se rassassier d'une fille qu'il

(*a*) Victoire Londeau. *(N. de l'Éd.)*

ne trouvait pas assez riche comme épouse. Je le sus, et favorisé par l'aînée Merlin, je fis une chose étrange!... L'amant déloyal se retira tout confus de son mauvais succès... On avait fait à Victoire de jolis vers, insérés dans l'*Almanach des Muses;* ce fut moi qui les lui fis connaître, au fort d'une maladie cruelle, occasionnée par l'infidélité d'un amant qu'elle croyait avoir favorisé. Cette jolie pièce, qui était de *Pons de Verdun,* la consola un peu... Après ma grande découverte, relative à Victoire, je la menai un jour aux *Italiens,* dans une loge d'acteurs, que me faisait ouvrir un billet de l'artiste Granger. La Belle fut dans mes bras presque toute la représentation. — « Mais, » me disait-elle, « on vous » appelait, chez l'imprimeur Knapen, *J.-J. Siflavio?* » — Oui: c'était un nom que j'avais pris, pour me » soustraire aux recherches d'une dame Lavergne, » dont j'avais *aimé* la fille. — Mais vous aimiez bien » du monde! — Comme à présent, vous, Rosalie, » Sophie, Aurore, Philis... — Ho! moi, c'est diffé- » rent! — Pas tant! » Alors, je lui détaillai la tricherie faite à son amant d'alors par Merline et moi... — « Quoi! ce n'est pas lui... » dit Victoire, en se cachant dans mon sein. — « Et c'est moi. — O bon- » heur inattendu!... » Si jamais cœur sensible a été flatté, ce fut le mien, dans cette occasion! Les caresses de ma Victoire furent vives et savoureuses autant que tendres: elles tenaient de la nature et de l'amour. Quelle délicieuse soirée! Elle l'emporta sur celle donnée par l'ancienne Victoire Saintonge,

dix-huit années auparavant. Il s'y fit des choses ineffables.

Au retour, on me présenta la filleule de Victoire, que ma compagne mangea de caresses. Elle me dit, en nous séparant : — « Je n'oublierai de ma vie le » 8 Octobre 88; car j'espère qu'il portera des fruits » aussi heureux avec Poulet, que le 19 Mars 79 » avec Copereau. » Elle fut mariée trois semaines après...

La *filleule* de Victoire a seize ans, et sa *fille* neuf. Elles sont charmantes, surtout l'aînée, déjà recherchée en mariage... Je célèbre avec transport cette fête d'une fille chérie, de ma seconde Zéphire.

— 19 —

1777 HUBERTINE SCHELL. Compagne de ma fille Agnès et de Sara Debée chez Mme Clair, marchande de modes en magasin : son père était Allemand. Elle était petite, blanche et potelée. Je l'avais vue deux fois chez sa maîtresse. Un jour, je fus très étonné d'entendre une voix douce parler, après qu'on eut frappé à ma porte. J'ouvris. C'était la jeune Schell, qui me dit en rougissant : « Monsieur; je » viens... pour vous parler... Je vous dirai qu'hier, » à souper, il y avait du monde. Madame Clair, » notre maîtresse, quoique jeune et jolie, s'est grisée; » alors elle cause beaucoup! Elle a tenu des dis- » cours... des discours... je viens vous en avertir... » Ce sont des discours de Madame Debée votre hô- » tesse, qui dit : que vous êtes amoureux de votre

» fille; parce que vous n'êtes amoureux ni d'elle, ni » de la sienne! » Ceci me parut bien extraordinaire! Je dis à Schellette, que je la priais de venir tous les dimanches, avec ma fille!... Elle le promit, et tint parole. Avant de partir, elle se découvrit le bras : « On dit que je l'ai joli; voyez quelle rondeur!... » — Oui! admirable! » Et je le baisai. — « Mais...

Ce n'est pas cela...
Ce n'est pas cela... »

chanta-t-elle... Je ne la compris pas. Elle partit.

Lorsqu'elle venait avec ma fille, je leur donnais à dîner. Je ne pus voir souvent la jeune Schell, sans m'intéresser à elle. Je lui disais des douceurs. Un jour ouvrable, Hubertine vint seule, sur les cinq heures, à la nuit. Elle avait un dessein. Mais je ne le devinais pas... Enfin, je m'en doutai, par son empressement à répondre à mes caresses. Sûr que je pouvais tout entreprendre, je m'arrêtai. Je dis à Schellette : « Je vous perdrais! — Point du tout! » — Comment! point du tout? — Puisque je vous » le dis... Démentez Madame Clair... Madame » Debée...» Je fus intrigué; j'étais ému : un double motif me fit succomber. Schellette se livrait avec emportement... Elle me dit ensuite, avec assurance : « Voilà ce que je demandais. » Je ne pus la faire expliquer. Elle s'en alla. Elle revint le dimanche suivant avec ma fille. Elle était d'une gaieté ravissante : elle dit mille folies enfantines, auxquelles Agnès n'entendait rien; et Schellette le remarqua.

Dans un moment où ma fille descendit pour causer avec Mlle Debée, alors sa compagne, et qui devait s'en retourner avec elle, Schellette voulut encore se donner... — « Je suis bien sûre de mon fait, » me dit-elle, « par les réponses d'Agnès. » Je ne lui répondis rien là-dessus. Schellette devint grosse, et ne s'en cachait pas. Toutes ses compagnes étaient fort surprises, et de son état, et de son assurance. — « Qu'avez-vous donc? comme vous me regardez? » leur dit-elle un jour. — « Mais tu es grosse! » lui dit une demoiselle *Lebrun*. — « Oui, je *la* suis. — » Mais comment cela se fait-il? — Parce que j'ai » fait ce qu'il faut pour cela. » Lebrun éclata de rire. Schellette lui dit : — « Mais je suis mariée. — Tu » es mariée? — Oui, à ce petit bancalon, qui vient » quelquefois ici; mon père l'a voulu parce qu'il » est maître-tailleur, bien en pratiques; mais, me » trouvant trop jeune, il ne voulait pas me mettre » avec lui. Le petit homme m'a menée chez lui, » et m'a fait ce qu'on fait aux femmes. Moi, voyant » cela, j'ai fait une chose bien drôle!... mais que je » ne dirai pas. » Elle me l'a dit, à moi. Le dimanche, se trouvant seule, pendant que ma fille avertissait Mlle Debée de se préparer à partir, Schellette me dit : « M'aimez-vous? — De tout mon cœur... Mais j'ai » de cruelles inquiétudes! » Alors elle m'apprit, et son mariage, et ses craintes de faire un bancalon, et son envie de savoir si les bruits étaient faux : — « J'en suis sûre à présent : car c'est de vous que je » suis grosse; mon petit l'homme n'est pas si habile

» que vous... Je m'entends bien!... Aussi est-il au » comble de la joie!... Mais, chut! il ne faut pas » qu'il sache rien! — Pardi, je le crois! il vous ren- » drait malheureuse. — Aussi n'ai-je rien dit. » Ce fut la dernière fois que je possédai cette aimable et naïve enfant. Elle est fort raisonnable aujourd'hui, et elle me disait un jour : « Il faut avouer que j'étais » bien simple! Mais c'est que je me croyais très » fine en me donnant à vous, pour vous empêcher » d'être l'amant de votre fille! »

— 20 —

SUZANNE LEBÈGUE, ma belle-sœur; naïve et aimable enfant, lorsque je fis connaissance de sa sœur aînée; mais qui avait une méchante mère. A mon arrivée à Auxerre, c'était un bijou, pour la jolie figure, la délicatesse, l'air fin et rusé. En grandissant, son air changea, au point qu'on ne la reconnaissait pas; mais elle fut toujours aimable. Mon histoire, en 73, est très courte; et cependant il y avait une foule de choses à placer sous cette date : le séjour de ma belle-sœur chez nous; ma tendresse pour elle, mon admiration même, en voyant une grosse maman de bonne mine, ferme et potelée; les mauvais procédés de sa sœur, qui ne pouvait jamais aimer une personne de son sexe plus de trois jours; mon affaire du *Ménage Parisien*, durant laquelle le commis Desmarolles se jeta aux genoux d'Agnès Lebègue pour en obtenir des faveurs; le départ de celle-ci pour la Bourgogne. J'aurais dû y placer 1772 1780

encore une aventure, honteuse pour moi seul, arrivée à l'aimable Suzanne. Ornefuri, l'un de ces enfants de M. Parangon dont j'ai parlé, me racontait un soir que, pendant un séjour à Auxerre, il avait trouvé Suzette Lebègue et d'autres jeunes filles, qui jouaient à se suspendre à une charrette. En le voyant arriver, toutes s'enfuirent et Suzette seule resta suspendue. — « Ha ! Monsieur Ornefuri ! » lui dit-elle d'un ton suppliant, « je vous en prie ! des- » cendez-moi ! — Je le veux bien ; à la condition » d'un baiser ?... » Elle le promit. « Je la descendis » aussitôt, » continue Ornefuri, « et en la posant à » terre, je cherchai sa bouche. Elle appuya la sienne » sur mes lèvres... Non, je ne saurais exprimer la » douceur du tressaillement voluptueux que j'éprou- » vai ! c'est le premier de ce genre. Il me rendra » Suzanne chère toute ma vie... » J'avais encore la tête remplie de cette image, quand je rentrai à onze heures. Suzette, couchée, dormait, son cabinet sans porte. Sa bouche de rose était entr'ouverte ; elle paraissait rêver. Je ne pus résister à l'envie de répéter le baiser d'Ornefuri... Il me causa le même frémissement voluptueux. J'entendis,... ou je crus entendre : « *Mon cher Ornefuri !...* » Je m'enfuis... Le lendemain, je dis à Ornefuri, alors jeune homme plein de moralité : — « Vous êtes aimé de ma belle- » sœur, et si vous voulez, ce soir, je vous en don- » nerai la preuve. » Ce langage était une inconséquence impardonnable de ma part... Cependant Suzette s'était éveillée à mon baiser. Elle ne put

douter que ce ne fût moi qui l'eût pris ou donné, en m'entendant me coucher; elle m'en fit le lendemain un léger reproche, qu'apparemment sa sœur comprit... De mon côté, le soir, j'amenai Ornefuri, resté à travailler tard avec moi, et pour lequel l'heure de rentrer chez lui était passée. Il était encore vertueux; je voulais l'attacher à ma jolie belle-sœur par l'amour et la reconnaissance. Mais Agnès Lebègue m'épiait, et voulait me couvrir de confusion. Nous entrâmes doucement, et je passai, en portant la lumière, laissant Ornefuri prendre son baiser. Or Suzette, par une sorte d'inquiétude, ne s'était pas endormie; elle venait d'entrevoir le jeune homme : « Ha! Monsieur Ornefuri! c'était bon pour hier, » que je dormais : aujourd'hui, je suis éveillée! » dit Suzette avec douceur. — « Oui! Monsieur Orne- » furi! » s'écria sa sœur, en paraissant une bougie à la main... Elle fut confondue, en voyant Ornefuri!... Ceci produisit un excellent effet! les deux sœurs crurent que c'était encore Ornefuri la veille. Le scandale ôté, la moitié du mal est ôtée.

Suzette ne pouvait manquer d'ennuyer sa sœur, qu'elle gênait, et elle eut bientôt fait de la dégoûter du séjour de Paris. Suzette retourna dans sa patrie, où elle fut épousée par le jeune Milon, qui vaut mieux aujourd'hui qu'Ornefuri, que je lui voulais donner... Elle vint à Paris en 1780; mais, indignée contre sa sœur, elle ne lui rendit qu'une visite de forme; et Agnès Lebègue ne s'y étant point trouvée, Suzette ne la vit pas.

— 21 —

AGATHE SANLOCI. Grande fille, sœur de la Belle Fourbisseuse, et tenant la maison de M. Bultel-Dumont, trésorier de France, dont elle était la cousine... Dans les commencements, je trouvais Mlle Sanloci douce, adorable. L'abbé Delaporte en était épris. C'est qu'elle avait des grâces infinies à faire les honneurs de la table du richard, qui l'avait prise honnête, prude et belle, afin de pouvoir inviter les épouses de ses connaissances. J'étais assez bien avec elle, quand un certain puriste, nommé Beauregard, qui crut se reconnaître dans la 100e *Contemporaine,* intitulée *Le Ménage Parisien,* vint nous refroidir... Legrand d'Aussy, auteur des *Fabliaux,* et d'un *Voyage* estimé *dans les Montagnes d'Auvergne,* a été très assidu auprès de Mlle Sanloci, qui est aujourd'hui ruinée par ses créances sur les émigrés. O Dumont! tu n'as pas assez laissé à la compagne fidèle qui embellit ta vie! Elle est l'héroïne de la 16e *Contemporaine.*

— 22 —

1779 Mme LEBEL. Brune appétissante, une de ces femmes à tour voluptueux, qui parlent au cœur par les sens; au lieu que Mlle Sanloci parlait aux sens par le cœur. Mme Lebel est la seule femme comme il faut que j'eusse aimée solidement dans ces temps-là. Elle n'était pas devenue amoureuse de moi, mais de feu mon père, en lisant sa Vie : « Quelle respectable famille! » répétait-elle. Nous fîmes chez Bultel-

Dumont un dîner délicieux, qu'elle avait demandé pour se trouver avec moi. Elles se brouillèrent, elle et Mlle Sanloci. Voilà ce qui me priva pour jamais du bonheur de la revoir. Silvain Mareschal m'a proposé de m'y mener, mais je ne voulus pas lui avoir cette obligation. C'est encore ainsi que je néglige Madame Beauharnais, que je révère et chéris, faute de temps, et par surcharge d'occupations infructueuses. De même, de tous les Auteurs que je connais aujourd'hui, je n'en aime et n'en estime qu'un seul, écrivain d'une imagination riante et variée : c'est LESUIRE, parce qu'il est bon et simple comme moi... Je reviens à Mme Lebel : ho! que je la regrette!

— 23 —

AGLAÉ DELATOUCHE. Jolie peintresse, que je 1780
trouvai chez mon graveur *Berthet*. Je ne pus résister à ses agaceries, et je fus heureux à l'improviste, chez Berthet même. Quelque temps après, je rencontrai Aglaé avec une jolie compagne, rue *des Noyers*, vis-à-vis l'église des *Carmes :* elle était grosse. Je la saluai en souriant. Elle vint à moi, et me donna deux soufflets. Surpris, je voulus m'expliquer. Son amie s'approcha : « Elle dit que c'est vous qui » l'avez mise dans l'état où la voilà; elle a vu cent » hommes avant vous! et ce n'étaient que des coups » d'épée dans l'eau. — Mademoiselle, » répondis-je, « je suis apparemment le seul homme non blasé » qu'ait reçu votre compagne. » J'allai embrasser

la souffleteuse, et les deux amies s'en allèrent. Deux ans après, je retrouvai Mlle Delatouche au *Palais-Royal*. Elle me sourit, et me dit de l'aller voir, en me donnant son adresse. Je n'y manquai pas. Elle avait un fils qu'elle adorait : « Si vous m'aviez fait une » fille, je la mettais aux *Enfants trouvés,* et ne vous » pardonnais jamais. Les filles sont trop malheu- » reuses. Je ne vous demande, pour cet enfant, que » tous vos Ouvrages faits, et ceux que vous ferez, à » mesure qu'ils paraîtront. » Je ne pouvais moins faire. Elle les a tous, et elle aura celui-ci de même, s'il paraît de mon vivant : ce que je me propose de faire, à moins que la mort ne me prévienne.

— 24 —

1779 Adelaïde Colard. Jeune et jolie personne, dont je parle dans le *Paysan perverti,* dernière édition, à l'aventure du *Ramoneur,* qui ne se trouve pas dans les trois premières. J'étais, un soir d'automne, chez la veuve Duchesne, mon libraire, quand je vis passer lentement et à pied ce que la Nature a formé de plus aimable dans le sexe des Grâces. Je fus si frappé, que je laissai tout pour la suivre. — « Ciel ! » me disais-je à moi-même, en voyant ses regards errer çà et là, « serait-ce une *fille,* que cette char- » mante personne ? » Je la suivis pas à pas, jusqu'à l'entrée de la rue *Dominique-d'Enfer*. J'étais prêt à lui parler, quand elle fut abordée par un gros et assez beau jeune homme, auquel elle donna le bras. Ils redescendirent la rue *Jacques,* prirent celles *des*

Mathurins, Cordeliers, Fossés-Condé, d'Enfer, et revinrent à la rue *Dominique* par le bout *Luxembourg*. Le faraud quitta la Belle, qui se glissa dans la troisième maison à droite. Je la vis entrer au premier. J'appris que sa mère était une femme honnête, veuve d'un architecte. Je fus soulagé d'un poids horrible... Je revins tous les soirs épier ma Belle, et presque tous les soirs elle s'esquivait, pour se promener avec son amant... J'observais qu'on se cachait soigneusement de la mère. Mais quelle en était la raison? je l'ignorais. Je m'informai dans le quartier par le nommé Goulard, mon cassier (depuis membre du *Comité révolutionnaire* de la Section de *l'Observatoire)*. On fit l'éloge de la mère et de la fille. Alors je résolus d'avertir la mère de ce qui se passait, afin que sa prudence étant éclairée, elle pût faire éviter le danger à sa fille : car j'avais mauvaise opinion du jeune homme. J'entrai chez elle un soir, au moment où la fille était avec son amant, auprès de l'impasse *Dominique*. — « Madame, » lui dis-je, « est-ce de votre aveu que Mademoiselle votre fille » voit tous les soirs, loin de vos yeux, un jeune » homme, avec lequel elle a de longues conversa- » tions? » La dame me regarda, et parut troublée. Au lieu de me répondre, elle me dit : — « Mais, » c'est Monsieur Nicolas! — Je crois que c'est » Mademoiselle Nicard! » m'écriai-je. — « C'est » moi-même. O mon ancien ami! qu'étiez-vous » devenu? — Vous ne lisez donc pas? — Bien » peu!... Voilà longtemps que nous ne nous

» sommes vus!... Mais que me disiez-vous d'Ade-
» laïde, de notre fille? car elle est à vous! — Puis-
» sances du Ciel! » m'écriai-je, « au moment où je
» suis le plus malheureux, vous m'offrez toujours
» une consolation! » C'est que je l'étais beaucoup alors, ayant repris chez moi une femme, le tourment de ma vie. — « Allons chercher ma fille, » me dit Mme Colart. Nous descendîmes. Dès que la jeune Adelaïde aperçut sa mère, elle marcha, comme si de rien n'eût été, et elle vint à nous. Je lui demandai pourquoi le jeune homme se cachait dans l'impasse? Elle me répondit qu'il n'y avait pas de jeune homme. Je l'allai chercher; je le trouvai, et je l'invitai à parler à Mme Colart. Il fut obligé, malgré lui, de m'accompagner. Nous montâmes. Ce gros garçon avait un air libertin, qui me déplut. Il était étudiant en médecine. Il osa me demander de quoi je me mêlais? — « Je vous reconnais, » ajouta-t-il. « Si
» j'avais su que c'était pour nous que vous étiez
» tous les soirs dans le quartier... — Qu'auriez-vous
» fait? — Mais vous n'y seriez plus revenu. — Ce
» garçon est un scélérat, » dis-je à la mère. « Il faut
» lui interdire absolument la vue de votre fille. »
Mme Colart le renvoya, en défendant à sa fille de jamais lui parler, puisque l'homme qu'il venait de menacer était celui qu'elle devait respecter le plus. — « Comment cela, maman? — Vous savez ce que
» je vous ai dit : voilà votre père. » La jeune personne vint se jeter à mes genoux. Je la relevai. Adelaïde se livra tout entière à mes caresses, et ce

moment fut délicieux... Je demandai à ma fille si elle voulait nous donner la douleur de nous associer à un mauvais sujet? Elle soupira. Mais elle promit de ne le plus revoir. Ce fut alors que je sentis le plaisir que m'inspirait la vue de la mère et de la fille. Je ne m'en allai qu'à onze heures. J'entendis courir après moi, dans la rue d'*Enfer* : c'était le mauvais sujet. Je doublai le pas; il ne m'atteignit qu'auprès du corps-de-garde. J'appelai la sentinelle, et je fis arrêter l'étudiant, que je fis conduire chez un commissaire. Il dit qu'il courait après moi pour me parler. Mais d'après l'explication que je donnai, il fut retenu, tandis que je me retirais. Nous allâmes le lendemain chez le Lieutenant de Police, Mme Colart et moi, et nous donnâmes un petit mémoire. L'étudiant était un mauvais sujet, déjà noté. Il lui fut enjoint de partir, pour retourner dans sa famille, sous vingt-quatre heures, et pendant ce temps il fut suivi. Le soir, il vint jeter de petites pierres aux vitres de Mme Colart. Il fut arrêté sur-le-champ, et conduit en prison. Il en sortit huit jours après, pour être renvoyé chez ses parents. Le même soir, Adelaïde disparut, sans qu'on ait pu la découvrir. On apprit seulement que *Renaudin*, son amant, partait volontairement pour Cayenne... Depuis ce temps, toutes les années je passe dans la rue *Dominique* le 24 Novembre, pour y pleurer ma fille, en mêlant mes larmes à celles de sa mère...

J'apprends, en 91, qu'Adelaïde, veuve à Cayenne du mauvais sujet, s'y était remariée : par sa lettre,

elle me demandait des filles de bonne volonté pour des propriétaires. On a vu, dans la *XIe Partie,* que je lui envoyai six de ses sœurs. Nicard, à mon insu, partit avec elles, et me laissa sans consolation. Mes chères filles sont heureuses, mais loin de moi !

— 25 —

1780 AURORE. FANCHONETTE. CLOTILDE. La disparition de ma fille Adelaïde m'avait plongé dans la douleur : je fuyais les femmes, qui m'affligeaient alors sous tous les points de vue, lorsque, passant un jour par la rue *Poupée,* j'y vis une jolie brune au teint bilieux, provocante, charmante enfin Elle avait environ vingt-deux ans; mais sa figure arrondie la faisait paraître plus jeune de cinq à six. Elle entra dans une maison d'école de jeunes filles. « Vous allez » bien grande à l'école? » lui dis-je. — « J'y vais » chercher les enfants de ma maîtresse. — Com- » ment, votre maîtresse? — Je suis couturière, et » ma maîtresse, qui m'a élevée comme sa fille, » demeure rue *Saint-Séverin.* » Elle entra dans l'école, et en sortit avec deux fillettes de dix à onze ans, brunes aussi, mais d'une figure que je crus reconnaître. Je m'en tins là pour cette fois. Mais la brune, que les deux jeunes filles avaient appelée Fanchonnette, m'attirait malgré moi : je venais tous les jours, pour lui causer. Sans doute elle parla de moi à sa maîtresse; car un jour celle-ci la suivit. J'attendais Fanchonnette à l'entrée de la rue *de la Harpe,* vis-à-vis l'imprimeur *Stoupe.* Je l'abordais,

lorsqu'une femme se mit entre nous deux, en me disant : « Est-ce qu'on parle comme ça tous les » jours à une jeune fille, à votre âge? » Je regardai cette réprimandeuse, et certains traits, que ses deux filles m'aidèrent à reconnaître, me montrèrent Aurore!... Je lui dis : — « Ha! Aurore! c'est vous! » A ces mots, elle me regarda, me reconnut, et s'élança dans mes bras, au milieu de la rue. — « C'est vous, Dulis!... Ha! que je suis contente!... » Embrasse-le, Fanchonnette! » Fanchonnette hésitait, en nous regardant. « Va! » lui dit Aurore, « je » suis ta mère, et voilà ton père. Tu ne l'aurais » jamais su, si je ne l'avais pas retrouvé. » J'appris alors à Aurore que j'étais auteur, et je lui nommai mes Ouvrages. Elle en connaissait quelques-uns. — « C'est vous! » me répétait-elle; « ha! je suis en- » chantée de vous revoir... Votre nom seul achèvera » le mariage de Fanchonnette. » Nous causâmes longtemps sur la porte de l'école. Ensuite Fanchonnette, qui rayonnait de joie, alla chercher ses deux sœurs. Aurore, ou plutôt M^me^ *Soudot,* m'emmena dîner avec sa famille, son mari étant absent. Je trouvai chez elle une fille de quinze ans, qu'elle me dit d'embrasser. « Vous la connaîtrez à la dixième » visite, » me dit-elle, « pas auparavant. » Je n'avais garde de manquer à venir. Fanchonnette me devenait extrêmement chère. Nous la mariâmes, en découvrant ma paternité au futur. A la dixième visite, M^me^ Soudot me dit : « Voilà ma fille » (montrant Fanchonnette); « voici la fille de *Bathilde.* —

» J'ai donc du bonheur, par les femmes, à tous les » âges! » répondis-je. En effet, *Clotilde* était infiniment aimable, et je célèbre aujourd'hui sa fête, avec celle de *Fanchonnette II,* comme je l'appelle.

— 26 —

1776 Aimonde Hollier, dite Dartois dans la rue *du Fouarre,* ou la Comtesse d'Artois, à cause de sa ressemblance avec cette princesse... Je connaissais Aimonde depuis 1776, par Virginie, et j'avais souvent cherché l'occasion d'avoir avec elle un entretien particulier. Enfin un soir, l'ayant rencontrée dans la rue *du Petit-Pont,* je lui demandai des nouvelles de Virginie, que je revoyais alors (en 80) : — « De ma sœur? » me répondit-elle. Et elle m'en donna. Comme, en me parlant, elle la nommait encore sa sœur, j'ajoutai : — « D'amitié. — Réelle- » ment! Elle n'est pas fille de son père *François,* » mais de mon père, à moi. — Comment donc » cela? — Ho! Virginie fait des mystères... Moi, » je n'en fais pas. Ma mère était horlogère, place » *Dauphine;* mon père, pauvre imprimeur, depuis » auteur du... du *Paysan perverti... parvenu,* je ne » sais lequel, car je ne l'ai pas encore lu; mais il » faut que je le lise. Et Virginie a le même père; ma » mère me l'a dit. » Je savais alors que Virginie était ma fille. Ce que me disait Aimonde Hollier me convainquait qu'elle l'était aussi. Je lui dis : — « Celui qui te parle, Aimonde, est l'auteur du *Paysan* » *perverti* .. » J'éprouvai en ce moment la vérité

de ce que dit *Cong-fu-tsée*, que *les trois choses importantes à l'homme sont de cultiver un champ, bâtir une maison, faire un enfant.* La jolie Dartois parut émerveillée! — « Vous! » me disait-elle, « que j'ai tou» jours aimé! car j'étais jalouse du bonheur de Vir» ginie; vous, mon père! vous, cet homme mo» deste, que ma mère, jusqu'à son dernier soupir, » a eu tant de remords d'avoir affligé! » Il est impossible d'exprimer, de rendre les choses respectueuses, les caresses que me fit une fille un peu coquette, très légère, et même évaporée... Nous entrâmes chez elle, où Aimonde me raconta tout ce qui était arrivé à sa mère veuve, dans les dernières années de sa vie; les parents du mari ayant fait constater, à sa mort, qu'il était *impuissant.* Ce qui n'avait cependant pas nui à la légitimité d'Aimonde et d'une sœur... Le lendemain, elle m'amena son amant, un petit horloger au premier, rue *Galande.* On répéta les détails de la veille, en les embellissant: ce qui combla le jeune homme, déjà très amoureux... Ces enfants se marièrent trois semaines après; et ce mariage ne se fit qu'à cause de moi... Je rencontrai Aimonde assez souvent, et j'ai la satisfaction de la voir prospérer par son seul mérite; car elle est pleine d'intelligence et fait tout aller... Et chez moi, rien ne va!...

— 27 —

Sara Debée. Il est superflu de me répéter sur 1780
Mlle Debée; elle occupe dans mon Histoire une

Partie et demie où tout est soigneusement exposé. Sara existe mariée, en 96. J'honore son souvenir. O ma chère Sara! je me suis donné de grands torts envers vous! Me les avez-vous pardonnés? Je la crois peu fortunée, son mari ayant beaucoup perdu à la Révolution, et sa mère étant retournée à Anvers avec toute sa fortune... Et je ne puis soulager mes enfants!... O funeste pauvreté!

— 28 —

1783 MINETTE SAINT-LÉGER. Autrice de différents Ouvrages, et fille d'un médecin. On sait que je la recherchai pour me dépiquer de Sara, qu'elle appelait *traîtresse*. Ha! Minette! vous faisiez patte de velours plus perfidement encore!... Jamais accueil ne fut plus flatteur! Elle m'embrassait; elle m'appelait *Jean-Jacques Rousseau rendu au monde!* Lorsque j'étais sorti, elle faisait des risées d'une crédulité que je n'avais pas. Ce fut Bultel-Dumont qui m'instruisit de ces petites trigauderies, et la Lettre Latine, que traduisit à Minette *Fariot Saint-Ange,* lettre qui mortifia si fort Minette, est de Bultel; elle fut écrite à la sollicitation d'Agnès Lebègue, et je l'imprimai à la fin de la *Prévention,* comme je le raconte dans l'Histoire. — Et vous célébrez la fête d'une traîtresse? me dira-t-on. Nous nous sommes réconciliés, elle et moi, dix ans après (en 93), chez M^lle^ Sanloci; et comme nous étions divorcés tous deux, on proposa de nous unir ensemble. Je me trouvai trop pauvre.

Id. Madame De Mntlmbrt. Je révère cette femme charmante ; et je renvoie au texte, pour ce que j'en ai dit.

— 29 —

Bastienne Dumoulin. Joséphine Dupont-Lambert. Rosalie Damourette. Catherine Danton. Quatre filles que je réunis dans une seule fête. 1776

Bastienne, petite et brune, était ouvrière en modes, dans sa chambre ; elle avait le pied le plus petit possible, et c'est la chaussure de Zéphire qui allait à son pied, que je donnais pour modèle à mes graveurs : la mignonnesse de cette partie faisait que je trouvais du plaisir à la fournir de chaussure.

Joséphine Dupont-Lambert, blanchisseuse en fin, était elle-même d'une éblouissante blancheur : elle chaussait les souliers vert-rose de Madame Parangon. Elle voulait bien servir à mon dessinateur de modèle pour une belle gorge, et lui donner de la verve...

Rosalie était blonde et revendeuse à la toilette. Elle était plus jolie que Dumoulin ; mais elle n'avait pas le pied si mignon, ni le tour de marche si voluptueux. Elle allait à la découverte, et me fournissait des sujets de *Contemporaines*, ou pour les *Nuits de Paris*. Je les réunissais quelquefois, nous soupions tous quatre, et nous nous racontions des anecdotes. Est-ce que, sans ces secours, j'aurais pu produire l'immense quantité d'aventures, toutes vraies quant au fond, qui se trouvent dans mes différents Ouvrages ? Les *Provinciales* seules en contiennent six

cent dix; les *Contemporaines* mille et une, en trois *Suites*; les *Françaises* et les *Parisiennes* environ cent, etc.

Mes trois amies n'étaient pas jalouses les unes des autres; mais elles le furent beaucoup de Catherine Danton, jeune fille de la rue *Mazarine,* que je voulus leur associer. Celle-ci était fraîche, colorée, la bouche riante, et mes artistes la préférèrent, dès qu'ils la connurent. Nous fîmes une fête au carnaval de 82, avec ces quatre jolies femmes et deux autres, chez un de mes artistes, tous les autres invités. Danton prit Catherine, à cause du nom semblable; Giraud, Bastienne; Benoît, Dupont-Lambert; Binet, notre dessinateur, Damourette; Berthet avait M^lle^ Gency, sa maîtresse; j'étais entre M^me^ Berthet et l'assez jolie Manon, de l'année précédente (Voyez l'Histoire de SARA)... Je commémore les heureux moments passés avec ces amies du plaisir, qui, par la bonté de leur cœur, en valaient bien de plus vertueuses. Elles étaient mères.

1774 *Id.* CHARLOTTE ÉLLOUF, fille d'un brûleur de galons. Tous les soirs, en 69, j'admirais cette jolie enfant de douze ans alors, dont la propreté avait cette *provocance,* ce recherché qu'y savent donner les filles de dix-huit ans. Charlotte se promenait tous les soirs, à la fin du jour, sur le quai de l'*École,* avec sa sœur Babet et une jolie voisine très colorée, fille d'un marchand de couleurs. Je devins amoureux de Charlotte; et comme elle n'était jamais

seule, je faisais des niches à ces jeunes filles, comme de les appeler par leur nom, caché dans des allées, etc. Je vis un jour Babet caressée par un garçon dans une boutique d'épicier : je ne dis mot. Le lendemain Charlotte le fut à son tour. Ici, je fus jaloux. Je composai ma *Juvénale* intitulée *Les Billets d'avis,* insérée dans les *Françaises,* et je la fis parvenir aux parents, qu'elle effraya. Qu'on juge de la mercuriale que j'attirai aux deux sœurs! Je l'entendis et j'en ris, comme depuis de la lettre d'Améthyste à son prétendu...

Longtemps après, aux approches de son mariage, Charlotte donna un rendez-vous à son futur. Il arriva que je l'entendis. J'ignorais le mariage. Je parvins à faire occuper le galant, et comme le rendez-vous était sans lumières, à un premier inhabité de la rue *des Prêtres,* je résolus de le tenir. Mais me défiant de moi-même, en y entrant, j'envoyai prévenir la mère. Charlotte était arrivée : elle vint à moi en me disant : « Ha ça! ne soyez pas turbu» lent comme l'autre fois! ou je ne reviendrai » plus! — Vous êtes donc déjà venue, Mademoi» selle? » dit la mère, en la saisissant par le bras. Je m'évadai sans être reconnu. J'entendis néanmoins la mère qui disait : « Vous allez donner là une » belle idée de vous à votre prétendu!... Ha! ma » chère enfant! Une femme paye toujours chère» ment ses imprudences de fille! » Elle la remmena... Le prétendu arriva comme elles sortaient de l'allée. « On m'a joué un tour, » dit-il, « en

» m'envoyant dans un endroit où je n'avais que » faire! » La mère gronda les deux amants, en leur remontrant à quoi ils s'exposaient par des rendez-vous éventés. — « Que fût-il arrivé, » ajouta-t-elle, « si je n'étais pas entrée au moment où ma fille » disait la première parole! » Le prétendu parut tout pensif... Il n'y eut plus de rendez-vous. Mais un soir, ayant joint Charlotte, je lui révélai ce que j'avais fait, afin de lui ôter toute espèce d'inquiétude. Et comme la veille je lui avais vu lire ma *Famille vertueuse,* je me fis connaître à elle comme l'Auteur.

— 30 —

1781 Rosalie Relloche. Joséphine Elvé. Sauvée. Je célèbre ces trois personnes le même jour, par la grande liaison qu'elles ont entre elles.

Mme Relloche, en me voyant pour la première fois, avait rougi prodigieusement. Quant à moi, je ne me rappelai pas de l'avoir vue. Elle avait amené chez nous, à l'invitation d'Agnès Lebègue, qui avait fait sa connaissance à la fin de 81, la petite Rosalie sa fille, âgée de dix à onze ans. Je me liai avec cette femme, qui me procura une graveuse, Joséphine. Celle-ci acheva de me dépiquer de Sara. Sans être jolie, elle avait, suivant l'expression de Mme Relloche, *des richesses dans la figure.* Quant à Mme Relloche, elle ne vint plus que rarement, et lorsque j'étais occupé. Nous nous refroidîmes ainsi. Mais j'étais toujours également empressé pour les deux jeunes personnes...

Or, après la mort de M. Relloche, sa concubine (car elle n'était pas son épouse) s'était éprise d'un certain *Caraffon,* avocat, qui lui avait fait un garçon, et l'avait ensuite abandonnée, chassée même de chez lui. La spirituelle Relloche lui voulait un mal infini. Mais comment se venger?... Elle apprit que l'avocat cherchait à se marier richement. Aussitôt son imagination travailla. Elle me fit prier par Joséphine de de lui trouver l'être-fille le plus misérable, le plus vil que je pourrais déterrer. Ces commissions m'ont toujours flatté. Ici, le hasard me servit, comme on l'a vu dans la 179e *Contemporaine.* Toute la différence, c'est que Sauvée, mariée à Caraffon, se trouva fille d'une jolie fille couturière de la rue *André-des-Arcs,* que j'avais rencontrée un soir polissonnant dans la rue *Victor,* avec une jolie veuve de la rue *Jacques,* son amie. Ces deux jeunes personnes s'étaient grisées avec deux galants qui les avaient quittées, parce qu'elles se faisaient regarder... Elles m'attaquèrent, comme les autres passants. Yvrette Noron était très jolie! elle me frappa. Je me mis à les courtiser. « Yvrette, » dit la veuve; « il est bon » garçon! — Oui! il a l'air capon. — Emmenons-» le! — Va! Taperette... Viens, enjôleur... La-» quelle aimes-tu le mieux, de Taperette ou de moi? » — Vous. Vous êtes délicieuse. — Taperette, » c'est un fat : plantons-le là. — Moi, je le veux... » Petit-maître? viens avec nous : Yvrette, ou moi, » ou toutes les deux?... etc. » J'y allai; je couchai entre les deux femmes. Yvrette devint enceinte; elle

accoucha d'une fille, la céda à une mendiante... Telle est l'origine de Sauvée. J'ai toujours reconnu Yvrette, qui fut ensuite gouvernante des enfants d'un riche fournisseur vis-à-vis l'*Opéra;* mais elle ne me reconnaissait pas. Elle se découvrit elle-même chez Mme Relloche, devant Sauvée (mariée), Rosalie, Joséphine et moi. « Le père de mon enfant, » ajouta-t-elle, « est certainement le petit-maître capon; » je dois le savoir. Ma camarade la veuve devint » enceinte aussi, et sa fille fut donnée à la femme d'un » imprimeur en taille-douce, Mme Elvé, qui venait de » perdre la sienne par sa faute, et qui voulait cacher » ce malheur à son mari. — C'est assez, » lui dis-je. « Vous êtes Yvrette Noron; la veuve, votre amie, » est Taperette Goulard; sa fille est Joséphine; la » vôtre est Sauvée, la bien nommée; moi, je suis » le petit-maître capon, et le père de ces deux » chères enfants... — Vous vous arrêtez trop tôt! » s'écria Mme Relloche; « ajoutez : et de ma Rosalie... » Vous souvient-il de votre grêlée de la rue *Pla-* » *trière?* — Oui, oui! — C'était moi, avant d'être » à M. Relloche; et voici notre fille! » (montrant Rosalie, depuis stuprée par Senafont (*a*). Un sentiment profond d'étonnement nous concentra tous!... Mais il fut bientôt remplacé par celui de la joie. Honneur, attachement, souvenir à ces aimables enfants!

On n'ose dire quel était le genre de plaisir qu'exi-

(*a*) Fontanes. *(N. de l'Éd.)*

geait des hommes Ermaniaque, la Grêlée-Platrière.

Id. SAINT-BRIEUC. *Je n'ai connu dans les filles publiques,* 1782
après Zéphire, que deux individus parfaitement beaux : celle que je viens de nommer, et Mélite du 2 Décembre. Saint-Brieuc était petite, mignonne, ayant de beaux cheveux cendrés, longs et fins; une taille parfaite; la jambe, le pied, le bras, la main moulés par les Grâces; le son de voix argentin et d'une douceur pénétrante... La première fois que je la vis, je la pris pour une enfant, et elle avait vingt-cinq ans accomplis. Je la rencontrai à dix heures du soir, dans la rue du Roule, seule. Sans me connaître, elle me prit le bras : — « Ramenez-» moi, » me dit-elle, « il est tard et j'ai peur... » On a vu, dans les Nuits de Paris, *comment Saint-Brieuc retrouva son oncle dans une de ses pratiques. Cet oncle m'avait vu chez l'acteur Courcelles. J'y parlais de Saint-Brieuc : — « Quand elle me » dit de la ramener, je croyais que c'était à deux pas : nous » allâmes jusqu'à la rue Montorgueil. La jeune personne » avait les traits si fins, que je la trouvai beaucoup plus » jolie, en la voyant mieux. Elle dit à sa duègne de mettre » le couvert. Elle se vanta de l'avoir depuis douze ans. — » C'est donc votre nourrice? — Non : j'avais treize ans, et » je quittais la femme qui m'avait eue jusqu'alors. — Vous » auriez vingt-cinq ans? — Au moins, d'après le mémoire et » les dates de ce qu'on a payé pour moi, depuis ma naissance, » et qu'on m'a fait solder avec ce visage, cette bouche, ces yeux, » ces cheveux, cette gorge, ces bras, ces mains, cette taille, » ces jambes, ces pieds, et ceci, et ceci... En parlant, elle » montrait tout, et tout était parfait. — Je suis peut-être, » dit-elle en se remettant à côté de moi, le seul être au monde » qui ne doive rien à personne; on m'a fait payer, avec mon » corps, jusqu'à mes mois de nourrice. — Ce que Madame » vous dit est vrai, ajouta la vieille : aussi, depuis qu'elle*

» est à elle, a-t-elle une bonne rente. J'en ai une aussi, moi, » reversible sur elle... La duègne se mit à table, après avoir » servi une volaille rôtie. Je mangeai : Saint-Brieuc trempait » beaucoup son vin : la duègne et moi nous buvions pur. Après » quelques verres, bus en mon honneur, la vieille jasa; elle » raconta comment sa maîtresse avait été ôtée à sa nourrice » par une sœur de sa mère : — J'ai entendu je ne sais quoi, » comme si la petite Aglaette, qui est Madame, avait été » réclamée par son père... Je demandai des détails. A la » ressemblance de Saint-Brieuc, je nommai Jacquette Baptiste. » — Je crois que c'est le nom de ma mère! s'écria Saint- » Brieuc; j'ai son portrait en miniature. La duègne alla » le chercher. C'était Jacquette. Je fus ému! mais je gardai » le silence, ayant peine à retenir des larmes que m'arrachait » le sort de cette enfant. Les deux femmes voyaient mon » attendrissement, et l'attribuaient simplement aux choses » qu'elles me disaient.,. Je ne sortis qu'à minuit... » Ici, le convive de Courcelles, qui m'avait attentivement écouté, me pria de le mener chez Saint-Brieuc en sortant de table... Nous y allâmes. Saint-Brieuc montra le portrait et un papier caché dessous. Tout fut éclairci. — « C'est Aglaé-Baptistette, » dit celui qui m'accompagnait; « c'est ma nièce, fille de ma » sœur et d'un ami de Boudard-Mentelle!... — Cet ami, » c'est moi. J'ai le bonheur d'être son père!... » Saint-Brieuc, ou Baptistette, était montée sur mes genoux pour m'embrasser; elle passa sur ceux de son oncle : — « Mon oncle et mon » père! ô bonheur! » Son oncle, qui n'avait pas d'enfants, l'emmena, et il la rend heureuse... Pauvre Nicolas!

DÉCEMBRE

— 1 —

ZÉPHIRETTE, fille de Zéphire, et la même qu'on 1774
porta, dans quelques-unes de nos parties des *buttes Montmartre*. Manon et Gaudet n'ayant pas d'enfants, ils s'en emparèrent. Manon en était si jalouse, qu'elle me la soustrayait tant qu'elle put; de sorte que je ne la connaissais pas de vue... Elle l'avait mise de bonne heure en apprentissage chez Victorine, sœur cadette de mon Amélie, qui la traitait comme une de ses enfants. C'est ce qui fit que la voyant dans la boutique, en 74, tenant les livres, je la pris pour la fille aînée de la maison. J'en devins amoureux... Manon la maria également à mon insu, et l'établit marchande de modes rue *du Petit-Lion-Sauveur :* je l'y retrouvai par hasard. Enfin, un jour, l'ayant rencontrée rue *Grenetat,* je pris sur moi de lui parler. — « Madame, » lui dis-je, « j'ai » été fort lié avec une de vos tantes, Mademoi- » selle Suadèle-Amélie Guisland. — Vous me pre- » nez, Monsieur, pour une demoiselle Monclar; » mais je n'ai pas cet honneur : je suis fille de

» Monsieur Gaudet, de Varzy, dont l'épouse a été » autrefois élève de Madame Guisland. — Sa fille! » — Adoptive. — Zéphirette, peut-être? — Oui. » — O ma chère enfant!... Je suis le Monsieur Ni- » colas! » Zéphirette rougit : — « Je suis votre » fille!... » Elle me ramena chez elle. Nous montâmes au premier, où elle se jeta dans mes bras; puis elle appela son mari... Cette journée fut délicieuse!... Mais le soir, Zéphirette ayant invité Gaudet et Manon, ils vinrent. Gaudet fut ravi! Mais Manon demeura couverte durant tout le souper. Elle était devenue méchante, en vieillissant. Je me défiai de quelque chose, et je prêtai l'oreille. J'entendis que Manon disait au mari : — « Si vous le » revoyez, ne comptez plus sur moi. » Je saisis un prétexte pour sortir... Mon âme était navrée... Mais je me sacrifiai à l'avantage de ma fille, et ne l'ai plus revue, que le soir, sans en être aperçu.

— 2 —

1783 MÉLITE GLATZ, *et* WILLELMINE WURMSER; *deux filles de chez la Liébaut, rue d'Anjou-Thionville. Je passais un jour par la rue des Mathurins : des voitures m'obligèrent de me ranger sur la porte d'une allée. Un jeune personne, plus jolie que les Grâces, y vint aussi. Je palpitai d'émotion, en voyant une fille si belle! A côté de la charmante blonde, vint se garer une ancienne fille de modes de la rue Saint-Antoine, qui me dit à l'oreille : — « Voulez-vous voir cette jolie blonde? » Je frémis de cette proposition!... Cependant je la suivis par curiosité. On me donna une chambre avec Mélite (ce fut ainsi qu'on la nomma). Mon premier mot fut :*

— « Quoi ! Vous êtes fille publique, avec tant de fraîcheur et » de beauté ? — Je ne le suis pas encore, » me répondit-elle ; « je commence aujourd'hui. Je gagne si peu, ma belle-mère » est si méchante, que pour me bien faire venir d'elle, j'ai » resolu de lui apporter de l'argent. J'ai demandé à Mlle Le- » blanc, qui connaît ma maîtresse couturière, comment » faire ? Elle m'a répondu qu'elle m'en ferait gagner des » six francs, des trois livres, sans me défleurir, et seulement en » me prêtant... Vous entendez ? Elle m'a promis de ne me » donner qu'à d'honnêtes gens, dont elle sera sûre. Elle » viendra me chercher, comme aujourd'hui, tantôt sous le » prétexte de tel ouvrage, tantôt sous celui d'un autre. » J'en sus assez, quoique je crusse qu'il y avait un peu de men- songe ; mais il y devait avoir aussi de la vérité. Pour ne rien laisser voir, je payai cet entretien. Mélite s'en alla. Je l'avais précédée : je la guettai ; je la suivis ; je sus sa de- meure. Mais quel moyen avais-je de la sauver ? Aucun... Dans mon embarras, je l'envoyai à ma fille Zéphirette, avec un mot explicatif. Ce fut elle qui la sauva, en lui rendant sa boutique agréable, et l'établissant bientôt après. Elle découvrit ce que sans doute je n'eusse jamais découvert : c'est que Mélite était fille de Cécile Decoussy, qui avait épousé un Suisse d'hôtel, et qui l'avait laissée orpheline en bas âge... Bénie soit Zéphirette qui, ne me voyant plus, me donna cette preuve d'attachement !

Dans les premiers temps de l'éloignement de Mélite de chez 1784
la Liébaut, je rôdais souvent autour de la maison de cette femme, pour voir si Mélite n'y reviendrait pas. Un soir, je crus la voir : c'était sa taille, sa beauté ; mais en la regardant de près, c'était une autre ; c'était WILLELMINE. *Je me la fis donner par les sœurs Leblanc ; car elles étaient deux sœurs. Je vis une charmante enfant, qui m'intéressa vivement. Les*

Leblanc ménageaient les jeunes victimes, autant qu'elles fatiguaient les autres : celle-ci était encore intacte. Je la conduisis moi-même chez Saint-Brieuc, dès lors avec son oncle, et mon aimable fille en fit un bon sujet. Willelmine était, comme Mélite, fille d'un Suisse, et couturière. Saint-Brieuc et son oncle allèrent voir cet homme, sorte de brute : — « Bon ! » dit sa femme, qui était aussi une belle-mère, « mon mari » m'a toujours dit que cette fille n'était pas de lui, mais que » sa première femme, Séraphine Jolon, l'avait eue d'un » jeune homme... » Saint-Brieuc me rapporta ce discours. Je la remerciai, en disant : — « Ma fille ! je n'ai jamais reçu » de vous que des bienfaits ! » Saint-Brieuc a marié sa sœur.

— 3 —

1784 Victoire Nilrem. J'ai connu cette fille avant sa grande aventure avec Diruoh. Victoire demeurait chez M^lle^ L***, au troisième. Je trouvais Victoire Nilrem extrêmement aimable, quoiqu'elle fût laide ; et je lui dis un jour, au moment où elle montait chez elle : — « Mademoiselle, vous avez une figure » qui fera votre fortune, ou qui vous perdra. — » Monsieur Marmontel m'en a dit autant : pour- » quoi donc cela, philosophe ? — C'est que vous » n'inspirerez que des passions extrêmes : vous » ferez mourir votre amant de douleur, ou de rage ; » il vous adorera, ou il vous tuera. — Ho ! qu'il » meure, » dit-elle en riant, « mais qu'il ne me tue » pas !... » Elle me souriait, depuis cet entretien. Un jour, elle me dit, rue *des Noyers*, vis-à-vis la maison de Valade : — « Il faut que je vous donne

» de l'amour. — Oui ! pour me faire mourir ! — » Non ! je serai bonne. Je veux un auteur, avant » tout ; ma mère a eu M. Melarmont *(a)* ; je veux » l'imiter. » Voilà comme la chose se fit, et non par surprise, comme l'a dit à quelques personnes l'embaucheur Dillipex... Diruoh se crut père du premier enfant. Elle le mit à *Fontenay-aux-Roses,* et ces premiers vingt-cinq mille francs donnés, que Victoire paraissait avoir dissipés, dont Dillipex fit tant de bruit, parce qu'il n'en avait pas eu sa part, ces vingt-cinq mille francs, Victoire les avait employés en bonne mère, pour assurer le sort de *Victoirette,* qu'elle fit passer pour morte, afin de la doter. Elle me recommanda d'en faire autant un jour, si je le pouvais. Mais je ne le pourrai jamais, et Victoirette devra tout à sa tendre mère. Elle me disait, la dernière fois que je l'ai vue, rue *de Savoie,* maison du tapissier : — « Je suis fille de M. Melar- » mont ; je n'ai rien du sang crapuleux des Lobibo- » piles ; ma fille non plus : voilà ce qui fait ma » gloire... » Elle est morte des chagrins que lui causa un procès, que les avocats rendirent bien scandaleux. Je l'honore, moi, et flétris ses détracteurs.

— 4 —

Calixte Decourtives. Belle-sœur d'un commis- 1784
sionnaire de vins de l'Ile *Saint-Louis.* Je n'ai jamais

(a) Marmontel. *(N. de l'Éd.)*

vu un plus joli minois, ni une si jolie chaussure. Je voulais avoir celle-ci, pour la donner à mes graveurs. Mais je ne pus jamais me procurer l'adresse du cordonnier. Je résolus d'employer un autre moyen. Un soir que je l'admirais, elle monta dans une maison dont je connaissais l'escalier, je m'y glissai, et saisis le pied de la Belle. « Finissez donc, » Monsieur *Juliot!...* » (C'était le neveu du commissionnaire, gros et joli garçon de Chablis). J'avais tiré une des jolies chaussures, et je descendais *tout bellement,* tandis que Calixte me disait: « Hé bien? » me rendez-vous mon soulier, donc? La belle plai- » santerie! » J'étais alors dans la rue. J'allai me mettre à l'écart, dans celle *Regratière,* pour voir comme elle reviendrait. Au bout d'un moment, une petite fille sortit de la maison, et courut chez le marchand de vin. Je compris alors qu'on allait voir Juliot, et que je pourrais bien être soupçonné. Je m'échappai hâtivement par le quai d'*Orléans,* et je m'en revins, avec mon bijou... J'aurais été fort honteux qu'on eût surpris un homme de quarante-neuf ans, à déchausser par astuce une jeune fille dans un escalier. La jeune personne était de Chablis, et petite-nièce de M^lle^ *Decourtives,* pénitente de mon frère le curé. Nous avons fait connaissance par le moyen de mon beau-frère le bijoutier, et je lui ai tout avoué. Elle me donna l'autre soulier, qu'elle n'avait pas remis. Je lui parlai de sa grand'-tante (voyez le 15 Janvier), dont j'avais baisé le pied par humilité: ce qui fit bien rire la jolie personne.

Sa bonté, son amabilité, sa politesse me l'ont rendue chère, et je célèbre sa fête, comme celle d'une fille qui a fait naître quelques fleurs à la fin de mon automne.

— 5 —

GENOVÈFE TILORIER, ou Madame MAILLARD. A plus forte raison dois-je célébrer celle-ci! Hélas! Nous n'avons de bonheur et d'existence que par les femmes... La première fois que je vis Mme Maillard fille, je la pris pour Victoire Londeau. Ce fut ce qui me la rendit chère, et je la nommais en moi-même la *fausse Londeau*. C'est dire combien je la trouvais aimable. Le soir où je montai chez elle, je l'entendis soupirer. — « O vous qui soupirez! » lui dis-je, « êtes-vous donc malheureuse, avec tant d'amabi- » lité? » Elle m'attendit. Je lui pris la main, qu'elle me laissa. Entré chez elle, je m'assis, et je la priai de me conter ses peines. Elle me demanda si je n'étais pas un Monsieur, qu'elle me nomma, ancien ami de sa mère? Je fis signe de la tête que non. — « Ho! » si, si; c'est vous : car il parlait comme vous. » Écoutez-donc le récit de mes peines, ô vous, » l'ami de ma pauvre bonne mère! Car vous savez » qu'elle n'est plus!... » Après ce préambule, elle versa quelques larmes, les essuya, me reprit la main, et commença : « Vous savez comme elle m'a » mariée, la pauvre chère femme!... Elle voulut » que je prisse M. Maillard, officier de maison. Je » lui disais : Ma mère, les gens de maison sont 1783

» libertins!... N'importe, elle le voulut... Me voilà » mariée. Plus mon mari m'aima les premiers jours, » plus il me sembla qu'il ne m'aimerait pas long- » temps. Je suis femme, et je puis dire ceci : une » *fille publique* montre tout ce qu'elle a ; on ne la » doit voir qu'une fois; une maîtresse doit s'écono- » miser, parce qu'elle veut que l'amour dure : une » femme ne doit pas se montrer entièrement, parce » qu'elle est à toujours. Pour mon mari, cet impru- » dent me traitait, moi sans expérience, comme il » avait vu son maître traiter les maîtresses à ne voir » qu'une fois. Il me faisait mettre nue; il m'exami- » nait comme une négresse exposée au marché à » *Saint-Domingue;* il me faisait aller, venir, pour » voir (disait-il) le ressort qui donnait un si agréable » tour à ma jupe, quand j'étais habillée... Lorsqu'il » eut tout vu, il n'eut plus rien à voir, rien à dési- » rer; plus rien à aimer... » Je fus étonnée de la philosophie de Genovéfe Tilorier, que j'affaiblis peut-être, en manquant de mémoire pour quelques-unes de ses expressions de femme, que les hommes n'ont pas... Je revis l'aimable Mme Maillard, et je lui fis aussi confidence de ma position. — « Ha! si » nous avions été unis, » me dit-elle, « que nous » aurions été heureux!... » Elle me proposa, la première, de nous consoler mutuellement. Pouvais-je m'y refuser?... Nous nous adoucîmes les peines de la vie... Je la voyais tous les jours : elle marquait celui du plaisir avec une grande discrétion, quoiqu'elle l'aimât beaucoup! Je me crus avec ma

petite veuve de la rue *du Faubourg-Saint-Germain*. Je fus encore heureux par cette fleur d'automne... Genovéfe devint enceinte. Elle en parut transportée de joie! « Cela calmera mon tempéra- » ment trop ardent! » me dit-elle. Voyant qu'elle allait devenir mère, je lui trouvai, comme je l'ai dit dans l'Histoire, un beau jeune homme, mon cassier, qui l'a enfin épousée...

Bénie sois-tu, ô Genevéfe! Bénie soit ta chère mémoire! et puisse notre enfant trouver un jour une protectrice comme Madame Parangon, un ami comme Loiseau!... dont je commémore, aujourd'hui, le dévouement pour moi, durant ma maladie de 1758...

— 6 —

Madame MARIE-ROSALIE NILREM, dame ÉGUAL, 1780
héroïne de la XVIII^e^ *Contemporaine*. Le nom de Nilrem ne la rend pas sœur de ma commère du 3 de ce mois : elles sont de familles différentes. En 80, Marie-Rosalie, qui avait alors vingt-six ans, vit, avec surprise, son nom dans une *Contemporaine*. J'appris sa plainte, et j'employai, pour l'arrêter, différents moyens. Le plus efficace, fut celui de l'aller voir. Elle me reçut en particulier, dans son appartement; nous nous assîmes sur le même sopha. Là, elle me demanda qui m'avait donné l'*histoire?* (il fallait qu'il y eût bien de la vérité, puisqu'elle était la seule personne au monde qui ne croyait pas que je pusse l'avoir inventée). Enfin, je

lui demandai si elle avait une sœur. — « Vous le » savez bien, puisque vous me faites aimer de son » mari. — Jolie comme vous ? — Elle me ressemble. » — Allons, si je vous dis comme j'ai fait votre » histoire, vous ne me croirez pas. — Un ennemi » vous l'a donnée. — Je ne suis pas votre ennemi, » Madame : je vous aurais adorée si j'avais eu le » bonheur de vons approcher. Voici l'exacte vérité. » Je ne vous connaissais pas. Un soir, en passant, » non seulement votre beauté me frappa, mais sur- » tout votre ressemblance avec une de mes filles, » qui se nomme *Virginie*. Je vous admirai long- » temps; je chantai sur la porte de votre allée » sonore, et vous m'entendîtes. — Oui. Ha ! c'était » vous ?... Continuez. — Le lendemain soir, je ren- » contrai Virginie, rue *de Grenelle;* je lui dis, en lui » prenant le bras : Allons voir votre ressemblance ? » Elle me fit courir, et vint d'elle-même à votre » porte. — « Ho ! je la connais ! » s'écria la folle; « elle m'a enlevé un amant ! Mais je ne lui en veux » pas : c'est sans le vouloir... Cela, cependant, a eu » des suites étranges ! » Et elle me raconta ce que » j'ai mis dans ma *Nouvelle*. Virginie ajouta : « Elle » est réellement ma sœur; puisqu'elle me ressemble » plus que celle que ma mère me donne : voyez si » vous ne l'auriez pas jetée dans quelque moule ? » Elle n'a qu'un an ou deux plus que moi... » Voilà comme tout a été bâti. » La belle Marie-Rosalie m'écoutait pensive... Enfin, elle me dit : — « Je » vous donne ma parole de ne pas poursuivre.

» Laissez clabauder, et mon mari, et Goulin, et » l'exempt Dhemmery; mon procureur a déjà mes » ordres... Mais avez-vous fait quelque attention à » ce que vous a dit votre fille? — Oui; mais sans » vous, que pouvais-je trouver? — Il est vrai. — » Votre mère? — Elle était d'Auxerre, et se nom- » mait Mlle *Dugravier*. — Dugravier! A peine l'ai-je » touchée! » Je reconnus mon erreur...—«C'est cela! » Aussi je suis délicate... — Je retrouve ses traits en » vous. — Ma sœur, qui me ressemble beaucoup, » est fille du mari. » J'embrassai Rosalie, et la pressai contre mon cœur. Elle se laissa glisser à mes genoux. — « Ha! vous me rendez plus heu- » reuse que vous ne pensez!... » Ce moment fut délicieux! Je renvoie à l'Histoire, pour tout le reste, qui eut l'air d'aller comme je l'y raconte... J'ai perdu Marie-Rosalie le 14 Octobre 83. Je l'ai revue en songe aujourd'hui, comme une autre Madelon Baron... O ma Rosalie! je vous bénis! Et vous me feriez presque bénir et Dhemmery, et Goulin, mes dénonciateurs!

Id. TONTETTE PENISSIER, ma fille et celle de Tonton Lenclos. Un jour que je passais sur le quai de *la Vallée,* je rencontrai une petite femme déjà sur le retour, qui me regardait curieusement. Fatigué de son examen, je détournais la vue. Elle me dit : — « Vous ne me recon- » naissez pas? — Ho non, Madame, je vous assure! — » Vous êtes Monsieur Nicolas, et je suis Tonton Lenclos : » voulez-vous voir votre fille et petite-fille? — Avec » plaisir... » Une superbe blonde entrait chez un libraire. 1787

On m'y salua. — « Ha ! voilà maman, » dit la belle blonde à Tonton. Celle-ci me prit à part : — « C'est la fille que » je vous fis faire à la Lagneau, et que d'Arras fit baptiser » sous mon nom et celui de mon oncle Penissier, âgé de » quatre-vingts ans alors, auquel il se complut à l'attri- » buer. » Nous sortîmes tous trois. — « Connais-tu cet » homme-là, Tontette ? — Oui ; c'est le Paysan perverti. — » C'est ton père. — Ha ! tant mieux ! je le préfère à » votre vieux oncle. » Et elle m'embrassa deux ou trois fois... Arrivés chez elle, Tontette dit à son mari : — « Voilà mon père : ne t'avise plus de m'appeler bâ- » tarde. Si je manque, tu t'adresseras à lui, et il me cor- » rigera : il faut qu'un père serve à quelque chose. — » Elle est braque, mais elle est bonne, » dit Tonton ; « il faut lui pardonner. — C'est moi qui prierai mon » père pour les autres, et non les autres qui prieront » mon père pour moi... » dit Tontette. Il n'en fallut pas davantage pour me faire connaître ce caractère. Cependant Tontette m'a toujours respecté ; elle m'a consolé quelquefois : bénie soit-elle ! Voyez la seconde TONTETTE, à la fin du *Calendrier*.

— 7 —

1780 SOPHIE VEZINIER, ou la BATARDE. Agnès Lebègue, en 1780, avait pris trois élèves, pour leur montrer les ouvrages de femme (elle avait parfois des accès de raison). L'une d'elles, appelée Sophie, était fille naturelle d'une blanchisseuse de la rue *des Grands-Degrés ;* elle était très jolie. Ces enfants m'apportaient mon souper. Elles venaient deux ensemble ; mais à la longue, une d'elles profita du moment pour aller voir d'anciennes camarades, et laissait venir Sophie seule. Celle-ci, âgée de quatorze ans, m'agaçait avec une sorte d'opiniâtreté. J'en

étais surpris, et je n'y concevais rien, ne pouvant guère, à quarante-six ans, plaire à une enfant de quatorze. Enfin, elle porta les choses si loin, qu'elle me fit succomber. Mais je ne réussis pas, à cause de l'extrême *anguste* de la jeune enfant. Quelques jours après, elle revint seule encore. Elle me provoqua plus effrontément que jamais, en me disant : — « Allez, je vaux bien votre dame de » Glancé, qui se laisse baiser par son M. Xuorel; car je les » ai vus... » Trop faible pour résister à une jolie personne bien chaussée (car elle savait que j'avais ce goût factice), qui exposait à ma vue un charme irrésistible, je succombai encore... Je fus étonné de trouver la petite si bien préparée, que j'eus une facilité inattendue... Je demandai à Sophie qui lui avait suggéré ce moyen? — « Pardi! » maman, qui veut que ce soit vous qui ayez mon pu- » celage, parce que vous êtes Monsieur Nicolas, son pays, » et qu'elle vous a aimé dans sa jeunesse. — Quel est son » nom? — Madeleine Piot, fille du maréchal, la cama- » rade de Marie Fouard, aimée de Jean Vezinier son » amoureux, qui ne m'a pas faite. Maman veut que je » fasse un enfant, qui soit tout à fait à moi, comme je » suis tout à fait à elle, sans père. » Je fus émerveillé! J'allai voir cette mère singulière. Elle me répéta qu'elle avait voulu qu'un homme de son pays, et de ma famille, fécondât son enfant, pour avoir de la bonne race. Je lui dis que je craignais que la petite ne devînt libertine? — « Au contraire; quand on a eu l'honneur de recevoir » un Restif dans ses bras..., ça rend sage. — Nous » sommes parents, » ajoutai-je. — « Je n'osais pas vous le » dire. C'est ce qui m'a fait vous préparer ma fille, ce » matin... Ha çà, Sophie, songe que tu as un Restif » dans le ventre et à ne te laisser toucher à qui que ce » soit... » Je ne voulus pas détruire cette opinion super-

stitieuse de respect, qui pouvait sauver la jeune Vezinier, ou Beraut, car c'était un Beraut, fils de *Maître Jacques*, qui l'avait procréée, plus d'une année après la mort de Vezinier. Aussi, je continuai d'en jouir, pour la conserver sage, jusqu'à l'aventure avec Sara, et même durant les premiers mois d'icelle. Aux derniers temps, je la repris encore, ne voulant point partager Mlle Debée avec Lamontette; et pendant tout ce temps, Sophie fut exactement sage. Elle a mis au monde une fille. Mais elle a souffert horriblement! Aussi la mère me disait-elle : — « Laissez donc! elle n'y retournera plus, allez! et » moi j'ai ce que je voulais, un enfant du sang Restif. » En effet, Madeleine Piot paraissait enchantée. Elle a eu de sa fille un soin extrême, et elle la fit accoucher par la plus habile sage-femme. Sophie a été sage, tant que la mère a vécu. Elle ne s'est ensuite corrompue qu'en fréquentant de petites brocheuses. Sophiette, notre fille, a seize ans (1797); il en sera question à la fin.

— 8 —

1782 Madame Chenier, et Mademoiselle Aubusson. Ces deux femmes sont commémorées le même jour, à cause de la parité des motifs de leur *canonisation*. Le 25 Octobre, passant par la rue *de la Parcheminerie,* je vis devant moi une femme encoqueluchonnée, faite au tour, dont la chaussure, la marche et le tour étaient admirables! Je lui en fis compliment: « Il n'est pas possible que vous ne soyez très jolie, » avec ce goût exquis, et ce tour voluptueux!... » Elle ne me répondit rien... Elle entra chez son cordonnier. Je l'y suivis. On lui prit une mesure, et elle commanda deux paires. Je demandai qu'on en

fît une troisième pour moi, sur la même forme. Et je la payai. La dame se leva, sans que je l'eusse vue au visage. Elle sortit. On la nomma Mme Chenier, bijoutière.

J'allais la suivre, quand une autre Belle, aussi bien chaussée, plus petite, mais voluptueusement troussée jusqu'au mollet, frappa ma vue... Également attiré des deux parts, je restais immobile. Pendant ce temps-là, Mme Chenier disparut... Je suivis Mlle Aubusson (car je savais le nom de celle-ci, autrefois ma voisine). Je la complimentai sur ses grâces, sur sa beauté, sur sa jambe, sur son pied mignon. — « Une belle chose! — Ha! si vous n'en » sentez pas le prix... — Si fait; mais il est d'autres » choses... — Plus solidement belles: vous avez » raison; les huîtres et les olives ne nourrissent pas; » mais ce sont deux excitatifs qui aiguisent l'appé- » tit. — J'entends. Avez-vous vu cette jolie femme, » qui passait en sens contraire? — Oui! Elle est » admirablement chaussée! — Et toujours la chaus- » sure! Vous ne vivez que d'huîtres, d'olives et » d'écrevisses!... Je connais cette femme qui pas- » sait: elle a été épousée par un bijoutier riche; » elle a été modèle... Il n'y a du bonheur que pour » ces femmes-là! » Nous arrivâmes au collège de *Presle,* où elle allait. Nous montâmes ensemble.., — « C'est une singulière passion que celle que cer- » tains hommes ont pour le pied, ou même pour » le soulier d'une femme. — Elle vient, Madame, » de la différence de forme et de la délicatesse de

» votre chaussure : la différence lui donne un sexe ; » elle fait partie de vous-même. La délicatesse ex- » cite le goût : si vous étiez chaussées comme les » hommes, votre chaussure n'inspirerait rien ; si » elle n'était pas délicate et propre, elle repousse- » rait. » La Belle se leva, sans rien dire, quitta la chaussure noire et les bas avec lesquels elle avait marché ; j'entendis même agiter de l'eau, et elle rentra chaussée en bas de soie neufs, en souliers roses, destinés à étrenner une robe de la même couleur. — « Vous voilà ravissante ! » lui dis-je. — « C'est le *Pied de Fanchette,* » me répondit-elle... Puis, voyant étinceler mes yeux, elle disparut. Je me doutai du dénouement, par le mot qu'elle venait de dire. Elle reparut une minute après, chaussée en vert à talons roses. Bref, elle essaya ainsi autant de chaussures neuves qu'une mariée Turque change d'habits, et me fit succomber à la dernière, qui était le blanc. « Je suis fille et libre, » me dit-elle en cédant ; « je puis me donner à qui je veux... » Elle est devenue mère, marchande mercière, rue *Galande,* et elle a nourri son enfant. Elle se fit appeler *Madame ;* on la crut mariée...

Avant que je me retirasse, elle m'avait donné l'adresse de M^me^ Chenier. J'allai la voir. C'était Rosette Vaillant. Mais elle avait juré de ne jamais me parler. Cependant, je la célèbre encore aujourd'hui comme honnête, délicate, et ma commère.

Commémoration de mon délicieux entretien avec Ma-

dame Parangon la céleste femme, à l'âge de dix-huit ans. Bénie soit-elle! 1752

— 9 —

Madame RÉHCIR, veuve d'un notaire. En 80, je prenais la *Montagne-du-Panthéon,* lorsque j'aperçus devant moi une jeune brune charmante, encore plus haut chaussée que Mme Chenier. Je la suivis, en l'admirant, jusqu'à l'église, dont les hautes marches favorisèrent mon examen... Je perdis de vue cette Belle qui se maria, jusqu'après son veuvage, en 83. Je l'entrevis alors à une église, que j'étais obligé de traverser tous les jours, et je vins assidument aux heures où je pouvais l'y voir. Je m'agenouillais derrière elle, et je portais quelquefois l'humilité au même point où je l'avais portée à Courgis, avec Mlle Decourtives, tante de Calixte. Elle s'en aperçut et m'en sut quelque gré. 1783

Cette jolie veuve était extrêmement dévote, ainsi que sa mère, sa tante, et une sœur aînée bossue. Tout alla bien, tant qu'elle ne leur parla pas. Mais, en attendant, je fis une observation: c'est que la jeune veuve venait toujours entendre la messe d'un joli prêtre. D'où j'inférai qu'un joli homme lui aidait à aimer Dieu... Par simple curiosité, pour faire une étude nouvelle du cœur humain, j'eus le nom du joli prêtre, et je m'avisai d'écrire une lettre très tendre et très dévote à la belle veuve. Je lui disais *que sa beauté m'avait donné des distractions; mais qu'il fallait nous réunir contre le Malin; que je désirerais*

lui savoir quelque défaut, afin de modérer par là les feux de la concupiscence. Je controuvais, à cette occasion, une historiette, que j'attribuais à *Robert d'Arbrisselles,* où je disais *que le Saint étant devenu, malgré lui, très amoureux d'une jeune religieuse, il demanda, pour éteindre son feu, à la voir nue. La jeune religieuse consulta une vieille mère, qui lui dit qu'il fallait se mettre en oraison, pour être inspirée là-dessus... Après l'oraison, la mère dit à la novice de répondre au Fondateur qu'elle consentait, à condition qu'elle serait voilée. Robert accepta; et par permission divine, le corps de la jeune religieuse parut décharné, comme celui de la vieille mère: ce qui éteignit les feux du Saint.* (C'est que la vieille religieuse avait adroitement substitué son corps squelette à celui de la jeune et fraîche Beauté.) Je priais ma Belle *de se mettre en prière, tanais que je m'y mettrais de mon côté; puis de nous communiquer nos inspirations.* Ma lettre, que je fis remettre par le jeune et joli Tohciog-Maillard, qui avait été enfant de chœur, produisit tout l'effet que j'en attendais sur l'âme innocente et timorée de la jeune veuve, qui, reconnaissant l'ex-enfant de chœur, lui fixa le jour et l'heure, pour venir prendre sa réponse. J'eus un rendez-vous dans l'appartement de la veuve, pour le matin d'un jour de grande dévotion au loin, à l'église *Saint-Roch,* où la mère, la tante et la sœur devaient aller. La Belle était malade : ce qui lui parut une circonstance favorable pour l'extinction de la luxure... J'allai tout uniment, avec une soutane de l'Abbé R*, à l'appar-

tement de la dévote. Je fus introduit par une vieille chambrière, qui me fit trois profondes révérences, et je pénétrai dans l'oratoire, où la Belle était à genoux. « Dieu m'a déjà exaucé! » lui dis-je; « il m'a » ôté les apparences de la jeunesse et de la beauté : » j'espère qu'il vous a de même écoutée? — Vous » voyez! » me dit-elle en se levant. Jamais elle n'avait été si jolie, si touchante! — « Il faut vous » soumettre au reste de l'épreuve, ma sœur : c'est » par l'obéissance que vous serez exaucée. » [Je sens que beaucoup de gens vont qualifier ce trait de scélératesse. Mais je les prie de suspendre leur jugement. Qu'on se souvienne que j'avais fait mes observations sur le goût de la jeune dame, et que je ne doutais nullement que, s'il continuait, il ne les perdît, elle et le jeune prêtre : premier motif. Ensuite, j'en avais un autre : celui de savoir si tout ce qu'on débite des anciennes crédulités est dans la nature humaine... Hélas oui! On peut, si l'on veut, si l'on a de l'adresse et de la patience, persuader les absurdités les moins croyables à une dévote sincère, bonne et naïve...] La belle veuve était disposée à tout. . . . . .

Alors assuré que j'aurais pu tout obtenir, tout exiger, je lui dis : — « Je ne suis point le prêtre » *Tardieu;* je suis un laïc, qui ai lu dans votre » cœur, et qui vous éprouve : voyez où vous en » seriez si je n'étais pas honnête homme!... Ne » soyez pas si crédule : n'aimez pas un prêtre, mais » un bon garçon, qui vous épousera... Remettez

» vos habits, et songez que vous êtes enceinte de » ce qui vient de se passer : dans neuf mois, vous » aurez un fils... » Je sortis avec ce ton prophétique... Trois semaines après, la jolie veuve fut mariée. Neuf mois après, elle accoucha de deux jumeaux, garçon et fille... Depuis ce temps, elle est chaussée bas, et en gros souliers, comme nos femmes plates, pour ne pas donner de tentations.

— 10 —

1784 Rosalie Tralpacles, ou Madame Nipocom, et Rose, sa sœur cadette, deux filles de l'ancien quai *de Gèvres*, du côté du *Pont Virginal*. On ne peut voir de femme plus jolie avec de petits yeux, plus provocante avec peu de beauté, que Mme Nipocom. Ce qui la caractérisait, c'était un goût exquis dans les moindres parties de sa parure, de la tête aux pieds. Je la remarquais depuis longtemps, comme un de ces êtres précieux qui ranimaient en moi le feu de la jeunesse. Avant de la connaître, je la mis dans les *Contemporaines*, sous le nom de la *Jolie Mercière*. Elle en pleura ! mais elle ne m'en voulut pas... Ce fut le 7 Septembre 84, que je parlai à Mme Nipocom pour la première fois ; et ce fut le 3 Septembre 86, que, m'ayant appelé par la fenêtre, rue *des Nonnains-d'Hyères*, elle me donna cette précieuse marque d'amitié qui doit toujours pénétrer un homme de reconnaissance... La jolie Mme Nipocom et Mlle Simar, du 21 suivant, sont les deux personnes de leur

sexe à la marche et à la jambe les plus provocantes qui existent encore.

ROSE, à mes yeux, devait plus son charme à sa sœur aînée qu'à ses vives et brillantes couleurs. J'ai eu, avec elle, une délicieuse après-dînée sur l'île *Saint-Louis,* le 12 Juillet 86. Un fat se l'est attribuée... Elle en a bien agi, l'année suivante, par les conseils de sa sœur lors du dénouement.

— 11 —

FÉLISETTE MARIMOND. Dans le temps que j'ado- 1765
rais Rose Bourgeois, j'entrevis une jolie personne
dans le passage du *Palais-Royal* à la rue *de Richelieu :* 1790
elle avait la figure délicate, noble, distinguée, charmante. Je la regardais malgré moi, lorsque je passais pour mes fréquentes visites au quartier de Rose. Elle s'en aperçut, et elle en devint glorieuse, je ne sais pourquoi. Elle était fille d'un valet de pied d'Orléans. J'ai su depuis, d'elle-même, que j'étais le premier qui eût fait attention à sa beauté. Je fus cause que ses parents se doutèrent qu'elle était jolie. Elle fut une de celles avec lesquelles l'avant-dernier duc d'Orléans faisait enfermer Chartres son fils, pour qu'il en prît jusqu'à satiété, et qu'il se blasât ainsi sur les femmes... Je l'eus, en 67, et notre fille, âgée de vingt-deux ans, est aujourd'hui (90) limonadière au coin de la rue *de Grenelle-Amélie.*

— 12 —

Madame DUNSTAN, marchande perlière, rue *Bourg-* 1780

l'Abbé. J'avais fait sa connaissance en dînant avec elle chez un libraire; j'étais placé entre elle et ma fille NARDUN, crue celle d'un riche relieur, et dont j'ai parlé sous le 18 Octobre. Elles rivalisaient dans mon cœur. Enfin Madame Dunstan l'emporta... Après le dîner, l'on alla au *Luxembourg*; ce fut à Mme Dunstan que je donnai la main, ce fut avec elle que je causai. Je sus adroitement son adresse, et que son mari, poursuivi pour dettes, s'était sauvé en Angleterre. J'allai chez elle, et je la trouvai peu heureuse. J'étais malheureux moi-même, et nous ne nous consolâmes un instant, que pour aggraver ensuite nos peines par la fécondité... Heureusement, Mme RELLIBRACSEL, sa belle-sœur, qui la haïssait, mais qui m'aimait beaucoup, prit soin d'elle et de son enfant, en me les soustrayant toutes deux. Aimable Émilie-Pauline! que ne fut-il en mon pouvoir de vous rendre le bonheur et la fortune!... Elle n'est plus, et je l'honore comme une femme chérie... Lisez de suite la subséquente.

— 13 —

1772 PAULINE-JULIE V. MARTEREI, *fille publique. Ce n'était*
1786 *pas assez pour moi d'honorer* Mme *Dunstan : le sort m'offrit, après notre séparation, l'occasion d'honorer son image. En passant par la rue Dauphine, j'aperçus une femme que je pris pour elle, tant elle lui ressemblait. Je suivis cette femme. Elle était grosse : ma chère Émilie-Pauline l'était aussi; mais elle était allée cacher son état à la maison de campagne de sa belle-sœur. Il me passa par la tête qu'elle était venue faire un voyage à Paris; je l'abordai : « Comment pouvez-vous vous*

» exposer ainsi? » lui dis-je. Celle à qui je parlais me regarda hardiment. Ce n'était pas là le regard touchant et modeste de ma blonde Dunstan! je vis que je me méprenais. Mais l'image de mon amie m'intéressa. La fille m'offrit de me mener chez elle, et j'acceptai sans balancer. Aux lumières, je trouvai bien quelques différences; mais les ressemblances étaient plus marquées. Je ne sais pourquoi je demandai à cette fille l'enfant qu'elle portait. Elle me le promit, en me regardant beaucoup! Elle dit : — « Tu m'as eue chez la Leblanc l'aînée, en brune; » aujourd'hui, je suis en blonde; mais ce n'est qu'une appa- » rence. » Je fus très étonné. Mais Virginie m'avait déjà fait voir ce phénomène, d'une fille de deux ou trois couleurs. ... Elle ne fut pas reconnue en ce moment. On a vu dans l'Histoire (tome XI, p. 178), *comment elle le fut... Je la commémore sous les deux noms, au 15 Octobre, comme Pauline V.; ici, comme Marterei. Le même jour, mes deux filles, Pauline du bocal, et Pauline Marterei.*

— 14 —

ROSALIE BUCHERAT, ou VALENTINE LA SAUTEUSE (déjà commémorée sous un faux nom le 15 Octobre), et Madame HARDI... Je ne parlerai presque que de celle-ci. La première nuit de ses noces, elle couchait à côté de ma nouvelle chambre au collège *de Presle*. Je fus prévenu par la portière que j'aurais pendant la nuit la chanson d'une nouvelle mariée. En conséquence, je montai doucement, j'ouvris ma porte sans bruit, et je me couchai sans lumière. La scène commença immédiatement après. Mme Hardi poussa des cris terribles! fit des plaintes explicatives et très plaisantes! Mais au son de voix, je la crus laide, et je m'y intéressai peu. Ennuyé de son

1771 1786

martyre, je fis du bruit, et la victime que l'Amour immolait à l'Hymen n'émit plus que de sourds gémissements... Le lendemain, je voulus voir la mine de la crieuse. Elle était d'une figure charmante! Je me repentis alors de n'avoir pas écouté sa kyrielle tout entière. Car elle se plaignait en détail de tout ce que lui faisait son mari. Elle déjeunait avec son bourreau, et une dame ou demoiselle Bucherat, que je reconnus pour ma belle blonde, que je nommais la *Sauteuse,* dont je sus ainsi les vrais noms; car on la nomma aussi Rosalie et Valentine... Mme Hardi était également curieuse de voir son écouteur. Elle m'entrevit. Je la saluai. — « Mon voisin? est-ce » vous qui êtes là? — Oui, ma belle voisine. » Et elle fit signe à son mari de m'inviter. Il m'invita donc au café, que je pris avec deux femmes très jolies, deux hommes, Hardi et Collyn, le boucher de Rosalie-Valentine... Je demandai à M. Hardi la permission de plaisanter un peu, pour me venger de ce qu'il m'avait troublé dans mon sommeil, assurant qu'au moyen de cette permission, je ne me laisserais pas aller à la tentation de dire un mot à personne. L'amant de Rosalie me pressa de plaisanter. Alors je racontai, en sauvant tout le ridicule à la mariée, la scène de la nuit. Je fis au marié beaucoup plus d'honneur qu'il n'en méritait sur ses prouesses. On rit à gorge déployée, et je passai pour un bon compagnon... J'avais alors trente-cinq ans, et je ne déplus pas à Rosalie-Valentine, quoique son

amant fût plus bel homme que moi. Mais il avait l'air dur et boucher.

Le lendemain, les deux amies étaient ensemble quand je rentrai, vers les quatre heures après-midi. Je les saluai. Nous causâmes. Je dis à Valentine que j'avais raconté comment faisait Mme Hardi dans ces cas-là : mais que si je le voulais, je raconterais comment elle faisait, elle, sans me tromper d'un ïota. Elle m'en défia. Alors je contai tout ce qui s'était passé entre nous, la nuit où je m'étais glissé chez elle; rue *Judas,* sans omettre la moindre circonstance. Rosalie-Valentine me regardait émerveillée ! — « Es-tu sorcier ? » me dit-elle; « ou était-ce » toi ? Mais il faudrait encore que tu eusses été sor- » cier, pour entrer. — Mais est-ce qu'il dit vrai ? » s'écria Mme Hardi. — « Sans mentir d'un mot... » Nous nous amusâmes ainsi toute la soirée...

Le jour suivant, Mme Hardi était seule. « Mais » est-ce que c'est vrai ? » me demanda-t-elle. — « Si » vrai, que je pourrais vous en faire autant qu'à elle, » si je le voulais, et que vous le voulussiez. — Elle » l'a donc voulu, elle ? — Oui, mais elle ne me » connaissait pas. Et voilà tout mon art, de savoir » me cacher... » Je rentrai chez moi, ne faisant que pousser la porte, sans la fermer. Mme Hardi sortit un instant sur le carré. Je me glissai chez elle, sans qu'elle m'aperçût, sachant que son mari passait la nuit au collège de *Lisieux,* et je me cachai. Hardi vint cependant sur les onze heures; il soupa, caressa sa femme et s'en alla. La Belle s'endormit. Dès

qu'elle ronfla, je m'échappai et allai me mettre dans mon lit. Le lendemain, devant Rosalie-Valentine, je racontai tout ce qu'ils avaient dit ou fait, de onze heures à minuit, son mari et elle... Elle convint de tout en rougissant. « Il est sorcier ! » disait Rosalie... On a vu, au double du 15 Octobre, comme je rencontrai Valentine en 86, etc.

— 15 —

1788 Mlle Aglaé. Elle n'est plus, cette fleur printanière, que j'avais rencontrée à la fin de l'automne de ma vie ! J'espérais vivre dans son souvenir, et c'est elle qui vit dans le mien ! Ha ! du moins, charmante fille ! que ton nom et ton éloge ornent mon Calendrier !...

J'étais allé dîner chez Bultel-Dumont. J'y trouvai, entre autres, une famille entière : le père, la mère et les deux filles. Je fus placé à côté d'Aglaé, par un effet du hasard. Nous causâmes. Je fus goûté de la jeune personne, que je trouvai instruite. J'avais alors besoin de Mme Godot, familière de M. de Morfontaine. (Aglaé m'apprit qu'elle était amie de cette dame. Ce fut le prétexte de notre entretien particulier ; car il en fallait donner un à la compagnie.) Mlle Sanloci dit : — « Je connais Monsieur Nicolas ; » il a une bonne morale avec les jeunes per- » sonnes. » Cette après-dînée fut délicieuse !... Mais d'où vient donc goûtais-je tant Aglaé ? D'où vient me sentais-je pour elle un fond inépuisable de tendresse... Sa mère me reconnut et m'instruisit.

C'était Jovienne du 22 Auguste... J'emmenai Aglaé dans une embrasure, et je lui dis ce que je venais d'apprendre. La jeune personne fut si saisie, qu'elle fut prête à se trouver mal. Je la soutins dans mes bras, ne sachant si c'était douleur ou plaisir... Sa jolie bouche chercha la mienne, et elle me dit, en exhalant toute son âme sur mes lèvres : « Je suis » contente : je ne pouvais être fille d'un homme » que je méprise. Je ne serai plus jalouse de leurs » préférences pour ma sœur... » Elle me dit ensuite les choses les plus tendres. Je priai Mlle Sanloci de nous réunir souvent. Mais cela n'eut pas lieu ; Aglaé est morte trois mois après... Je la pleure.

— 16 —

Félicitette Prodiguer. Elle est assez connue par l'Histoire. C'est ici la neuvième, la plus faible et la dernière de mes grandes aventures. Je la commémore. 1786

Id. Victoire Trotel. Jolie blonde de la rue *Mazarine*. Je les commémore, elle et sa mère. Voyez mon Histoire.

— 17 —

Madame Laruelle, jolie femme, assez connue par le texte, sous 1786.

Id. Mademoiselle Ruelle, fille de domestiques, à présent femme de mercier. Elle n'était pas jolie, mais 1787

elle avait de l'éclat. Je ne lui faisais que des politesses très réservées. Elle me provoqua. J'en parus surpris. Elle me dit alors : « Ma mère m'a dit qu'il » fallait encourager les hommes discrets, pour s'en » faire des amis; et qu'il fallait résister aux indis- » crets, pour s'en faire estimer. » Commémorons cette fille, qui eut d'excellents procédés, jusqu'à mon déménagement en 88.

1786 *Id.* Madame SIMAR; ADELAÏDE ET SOPHIE, ses filles : trois femmes que j'honore le même jour, pour les moments délicieux qu'elles m'ont procurés... Mais je ne répéterai pas les détails qu'on vient de lire à la fin de mon Histoire.

— 18 —

1787 ESIL PRODIGUER, nièce de Félicitette : grande fille assez jolie, qui me traita bien, malgré mon âge, quand tout le monde m'eut abandonné... Elle fut ma Sunamite, du moins au moral.

1775 *Id.* Mlle IRENAG et ROSETTE. On se rappelle l'aventure du bateau chaviré, en allant à Saint-Cloud,
1793 en 74 ou 75, relative à la première, et comment je vis la seconde en 80 et 84, chez un ami. J'avais formé le projet d'épouser la mère de *Bouton de rose;* mais mes malheurs, depuis 1790, m'ont empêché de suivre cette idée.

— 19 —

1790 SAVINIENNE FROMENT. Ce fut elle qui contribua à

me faire relâcher, le jour de mon arrestation du 14 Juillet, à onze heures un quart du soir. Elle me connaissait de me voir passer tous les jours sur l'Ile. Quelquefois même je lui avais fait un petit compliment, quand je l'avais rencontrée au dehors. Ainsi, après avoir vu L'Échiné me désigner à la sentinelle, elle vint prévenir le sergent, et ce fut ce qui le rendit ensuite si facile à me relâcher. Elle avait deux sœurs, dont une parfaitement belle, que j'ai raccommodée avec son mari, brouillé pour la dot.

Id. DOROTHÉE. Jeune fille que je rencontrais souvent le soir, allant de la rue de *la Calendre* à celle *Saint-André-des-Arts*, chez l'épicier, dont le garçon était son amoureux. Je me hasardai un soir, en 88, de monter après elle, sans qu'elle m'aperçût. Elle rentra auprès d'une femme que je crus reconnaître; car la porte resta ouverte. C'était une dame Decan, qui avait été ma voisine en 1770, quand Agnès Lebègue demeurait chez Valleyre l'aîné, rue de *la Vieille-Bouclerie*. Mme Decan était alors jolie femme, mais un peu libertine. Durant un voyage qu'Agnès Lebègue fit en Bourgogne, pour la succession de ma sœur Madeleine, Mme Decan venait souvent causer, quand j'étais rentré; elle envoyait jouer mes deux filles avec la sienne. Son mari était alors en province. Un soir, elle s'était mise avec goût; surtout elle était voluptueusement chaussée. Elle me provoqua. Il ne fallait pas alors me presser. Nous eûmes une aventure complète... Telle était l'origine 1770 1788

de Dorothée. Mme Decan me demanda qui j'étais, et si j'étais en état d'entretenir sa fille ? — « Je me » nomme Monsieur Nicolas... » La Decan se leva et me sauta au cou... Elle tendit la main à sa fille : — « Ma chère Dorothée ! voilà ton père ! — Ce n'est » donc pas ce laquais Lajeunesse ? — Hé ! non ! non.» Elle me jura que j'avais notre fille devant les yeux.. Je m'en crus plutôt que cette femme. J'examinai Dorothée... Convaincu, nous parlâmes raison, Mme Decan et moi. Nous convînmes de tâcher de faire épouser Dorothée à son amant. Et comme j'avais alors quelque pouvoir, nous réussîmes.

— 20 —

1769 1784 ÉLÉONORE CHARDIGU. En 1769, j'étais devenu éperdument amoureux de la mère de cette jeune personne. Elle était si vive, si bien colorée, si bien faite, que j'en étais fou. Or elle avait un amant, garçon-libraire vis-à-vis. Dans mon effervescence, je lui écrivis une lettre passionnée, que je fis remettre par mon Théodore. Elle crut que ma lettre était du garçon-libraire. Cette lettre était tournée de façon que la demoiselle imagina que je lui demandais un rendez-vous. J'avais alors des relations avec le libraire chez lequel demeurait l'amant de ma Belle. Le garçon, un peu borné, et qui me connaissait beaucoup, me dit : « Je suis fort embarrassé ! Voici une » lettre, en réponse à une que je n'ai pas écrite, et » on me la renvoie, parce qu'on ne veut pas la dé- » chirer. Que faut-il faire, vous qui êtes de bon

» conseil? » Je vis, avec bien de la surprise, ma lettre entre les mains d'un sot. Je demandai à la voir. Il me la donna. Je lus également la réponse, et je vis que le sot était aimé. Je fus jaloux, déraisonnable... Je conseillai de ne point aller au rendez-vous. J'engageai à me laisser faire la réponse; je la brochai devant lui. Je me chargeai encore de l'envoyer, afin (disais-je) qu'il ne se compromît pas. Tout alla comme je le désirais. J'écrivis une autre lettre, où je faisais le rôle de la Belle; car je prescrivais les précautions. Je promettais le mariage, sur mon honneur. Ici, je ne croyais pas mentir; car le sot m'y avait paru disposé, et je me proposais de le presser... Où nous conduit une passion trop écoutée?... Tout réussit. J'allai au rendez-vous. Je fus reçu dans la chambre et dans le lit de la Belle, à minuit, lorsque tout le monde était endormi dans la maison. Je fus heureux. J'avais dit que je ne parlerais pas, et comme on connaissait le garçon très craintif, on ne fut pas surprise de son exactitude à tenir sa parole. Rarement les sots attentifs, comme lui, sont inconséquents. Je demandai par signes ou par mouvements, à m'en aller, longtemps avant le jour. La tendre Ellès vint en chemise, nu-pieds, jusqu'à la porte de l'allée, qu'elle m'ouvrit... Je m'en allai. Depuis je n'eus plus aucune occasion, et d'ailleurs Mlle Ellès fut mariée un mois après...

Huit jours après mon bonheur, le garçon avait quitté son libraire, pour quelque bagatelle; ce fut cet éloignement qui indigna sa maîtresse : elle le

crut infidèle. Ce qui la fit se jeter, plutôt que plus tard, dans les bras d'un homme, voulu de ses parents, mais qu'elle n'aimait pas.

En 1785, au dîner de la *Perlière,* Mme Chardigu me parla de sa lettre, qu'elle croyait encore du garçon-libraire. Je ne savais si je devais lui dire la vérité. Mais alors, préoccupé de la perlière, je me tus : d'ailleurs, je pensai que Mme Chardigu pouvait le prendre mal... En 88, me doutant de la vérité, j'allai me proposer pour donner des leçons de géographie à *Éléonore,* sa fille unique. Mes occupations pour l'impression des *Nuits de Paris* m'en empêchèrent. Ce n'est qu'en 90, que la voyant avec sa fille chez un beau-frère, je lui avouai que la lettre était de moi. Je lui racontai tout le reste de l'histoire, sans rien déguiser. Elle était dans un profond étonnement. Enfin, elle me dit : « Vous me faites plaisir de m'ap» prendre la vérité. Votre tour est scélérat ! Mais il » vaut mieux pour moi, qu'il ait eu lieu, que d'avoir » été la proie d'un sot, d'un plat, que j'ai connu » depuis pour ce qu'il était. Je ne lui supposais » qu'une vertu, la discrétion : il n'a pas même » celle-là. Pour vous, que j'estimais plus que vous » ne le méritiez, je devrais peut-être vous répri» mander ; car à quoi m'exposiez-vous !... Mais » enfin, si vous m'avez autrefois trompée, en ce » moment vous me faites plaisir... Je vous confirme » ce que sans doute vous présumez : voilà votre » fille. » A ce mot, je me jetai sur la main de Mme Chardigu, que je baisai mille fois... Mes larmes

coulèrent... C'est qu'Éléonore est si jolie... Je célèbre la double fête sous son nom ; mais dans cette journée, que la mère et la fille rendent délicieuse, je les unis et les bénis toutes deux... On sent que je me garde bien de découvrir ce mystère à Éléonore!... Elle saura un jour son origine, comme tous mes autres enfants qui me survivront, par l'attention que j'ai de lui destiner un exemplaire sans retranchements, et avec tous les noms, de cet Ouvrage, si je parviens à le faire imprimer.

Id. Je commémore le même jour Madame PETITE-BEAUTÉ, tante d'Éléonore, avec laquelle j'ai quelquefois passé des moments délicieux depuis 80, jusqu'à ma ruine absolue...

— 21 —

MANON LEBRUN, ou Madame BOISSARD. Jolie personne, ancienne compagne de ma fille Agnès. Nous avons fait ensemble une jolie partie, en 87, le jour de la petite Fête-Dieu, chez Sallé de Marnet, ancien procureur. Nous en fîmes une semblable quelque temps après, chez un ami de l'île *Saint-Louis*. Elle ne m'a donné que ces deux journées de bonheur : mais deux journées de bonheur ne sont-elles rien, dans une vie remplie de peines et de tribulations? Bénie soit Manon Lebrun! 1787

Id. ADELAÏDE FLAVIENNE, et MÉLANIE-SOPHIE TODUGARI. L'aînée était une grande blonde ; la ca- 1784 1790

dette une petite brune. Ces deux sœurs venaient me voir souvent travailler dans mon lit, mais à des jours différents. L'aînée m'attendrissait; la cadette me lutinait... J'aimais mieux l'aînée; mais je ne haïssais pas la cadette. Elles devinrent mères par leurs amants et je ne les en estimai pas moins.

— 22 —

1785 ROSALIE FAVRIN. Fille de boutique de libraire. Cette jeune fille, qui est bien faite, a soin de ma fille
1793 ADELAÏDE, dont je me suis plaint, mais dont j'ai tu l'origine, qui était au manuscrit. Je vois quelquefois ma fille seule par son moyen... Je les commémore en un même jour.

— 23 —

1790 FLORENCE, CÉCILE, JOSÉPHINE TOLLIÉVI. Filles d'un colporteur-libraire, dont j'ai déjà parlé. Ces jeunes infortunées, filles du plus vil des hommes, allaient tomber dans le désordre et la débauche, sans une heureuse rencontre, que voici. L'aînée était fille de boutique près la rue *du Chantre;* la seconde tenait la boutique de son père; la troisième avait été placée par sa mère, et emmenée par une femme qui promettait la fortune. Ce fut celle-ci qui attira les deux autres chez la malhonnête femme. Semblable au chien de la fable qui tait d'abord à quelles conditions son maître le nourrit, Joséphine, quand elle voyait ses sœurs, leur détaillait tous les agréments de sa situation : comme elle était bien mise, bien nourrie;

comme elle allait souvent au spectacle, et n'avait qu'à s'amuser. — « Que tu es heureuse! » lui disait Cécile, l'aînée des trois sœurs, « et que je vou- » drais être comme toi! — Veux-tu que j'en parle » à Madame? — Oui, parles-en... » Pour Florence, comme elle était la plus spirituelle, un jour elle dit à sa cadette : « — Mais on ne te fait pas tout » cela pour rien? Quelle est ton occupation? — » *Peu de chose... Pendant environ une heure dans la journée...* » *Encore pas tous les jours... — Mais quoi? — Un vieux,* » *vieux, me touche la gorge, ici, ... il m'y regarde avec* » *ses lunettes... Et puis voilà tout. Il n'y a pas la moindre* » *peine, et Madame me dit bien qu'il ne fait rien contre* » *l'honneur.* » *Florence secoua la tête. Mais Cécile dit :* — « *Pardi, moi, j'en ferais bien autant! La belle chose!* » *Toutes deux, à leur retour, consultèrent leur mère, qui avait livré la plus jeune moyennant douze francs par semaine, parce que c'était la plus facile à conduire. Cette exécrable femme confirma qu'il n'y avait là rien contre l'honneur. Cécile y alla donc. Mais Florence avait quelques doutes. Elle consulta son père. L'infâme Tolliévi traita cela de misère. La jeune fille, honteuse, n'eut plus envie de le consulter... Elle alla quelque- fois chez la matrullé de ses sœurs, qui lui donna son vieillard, et la mère eut trente-six livres par semaine. Bientôt la matrullé crut pouvoir gagner le double et le triple, en ayant plusieurs vieillards pour la même, à des jours différents, et avec bien du secret. Elles en eurent chacune deux, puis trois, puis quatre...*

Un soir, les trois sœurs, à qui la matrullé faisait prendre l'air pour leur santé, rencontrèrent un vieux Monsieur dans la rue de Chartres : elles lui parlèrent. Je les vis; mais je ne les reconnus pas, mises comme elles l'étaient. Ce vieillard

alla chez elles. Il en choisit une : ce fut Florence, la seconde par l'âge, mais la plus jolie et la plus raisonneuse. Je m'approchai aussitôt des deux autres, qui allaient retourner à la promenade; elles me prirent la main, et m'emmenèrent. Je voulais connaître cette maison et ces jeunes filles, sans rouge, et ayant l'air de la plus grande fraîcheur. Je montai. Aux lumières, je vis les deux filles interdites : elles me reconnaissaient, et sans me le dire, elles voulaient tourner leur raccrochage en plaisanterie. Elles appelèrent la matrullé, pour m'éconduire. Comme je commençais à me douter de quelque chose, j'écoutai : — « C'est un homme de connaissance! » disait Cécile, « un auteur des Contemporaines. *Il imprimera ce » que nous sommes. — Prrrh! qu'est-ce que ça fait! » répondit la matrullé. « Croyez-vous donc être ici, et passer toute votre » vie pour des Vestales?... Allons, allons, il faut vous » enhardir... D'ailleurs, il vous a vues; il vous aura aussi » bien reconnues, que vous l'aurez reconnu : c'est par des » caresses qu'il le faut bien disposer. » En parlant ainsi, elle sortait, s'embarrassant très peu que je fusse bien ou mal disposé, sans doute. Elle entra, les conduisant par la main. — « Excusez! ce sont de jeunes filles sans usage, que je ne donne » qu'à mes amis : vous m'avez l'air d'un galant homme... » Mais!... je ne me trompe pas!... c'est l'auteur des* Con- » temporaines! » *Le vieillard qui s'amusait avec Florence entendit ces mots, prononcés de toute la voix de la matrullé. Il interrompit ses ébats, pour entrer auprès de nous. — « Et » du* Pornographe, » *dit-il, « et du* Paysan perverti... *Je » suis charmé de vous voir! Je le désirais depuis longtemps! » Je ne rougis pas que vous me voyiez ici, puisque vous y » êtes... Ces filles sont neuves, et celle-ci » (montrant Florence) « est encore fille. Elle m'a offert de coucher avec moi, » et une autre de ses sœurs. Elles m'assurent qu'il y a ici » des vieillards qui le font, comme David, pour leur santé...*

*» Elles sont sœurs, de mêtier. » Je venais de reconnaître les trois jeunes Tollièvi : je demandai en particulier, à la matrullé, comment elle avait les trois sœurs? Elle me le dit, et les jeunes filles le confirmèrent. Alors, regardant mon camarade le vieillard, je lui dis : — « Êtes-vous riche? — Mais oui; » je vous reconnais; il faut que vous me connaissiez. — Je » vous connais... » Je me nommai, puis je lui dis tout bas : » — L'ancien comte de G****. — Justement. — Faites une » bonne action, dont je suis incapable, étant ruiné par les » banqueroutes. Ces trois jeunes personnes sont réellement » trois sœurs; je viens de les reconnaître; prenez-en soin, » donnez-leur un état, une dot, et mariez-les! — Ha! » s'écria Florence, « Monsieur Nicolas, si vous engagez Mon- » sieur à faire cela pour nous, vous serez notre père, notre » mère, lui et vous; vous nous serez tous nos parents! » Ce mot fut d'un bon augure. La matrullé seule fut mécon- tente. Nous la fîmes taire. Le comte emmena les trois sœurs, après que nous eûmes examiné si elles étaient vierges toutes trois; examen auquel l'ex-comte prenait grand plaisir!... A la vérité, il en fit d'abord ses complaisantes, étant veuf; il les garda chez lui, les fit coucher avec lui; mais elles s'en tinrent à lui seul. Il les a mariées bientôt toutes trois, après un accident qui l'a empêché d'avoir besoin d'elles... Ce fut alors que Florence fut réellement contente.*

Depuis ce temps, elle m'honore, et elle a engagé ses deux sœurs à m'honorer. C'est que je l'ai instruite du misérable sort qui l'attendait, en la menant voir les malheureuses qui raccrochent le soir, et lui faisant l'histoire des vieilles, après qu'elle avait vu briller les jeunes. J'honore les trois sœurs, comme l'ouvrage de mes mains.

— 24 —

1790 SOPHIE VAUDREUIL. Je passais dans la *Nouvelle Halle* durant les jours de Louise et Thérèse, quand une rencontre fut pour moi un grand sujet de douleur! J'aperçus une jolie fille, ayant une figure distinguée, que deux faquins conduisaient à coups de baguette. Je fus indigné! Je saisis la fille; j'appelai au secours... — « Monsieur l'abbé a l'âme sen- » sible? — Je ne suis point abbé; je suis l'auteur » du *Paysan perverti*. — Et du *Pornographe*. Nous te » faisons grâce, en considération de ton protecteur : » car c'était le dernier de tes jours. » La jeune personne, encore épouvantée, me pria de l'accompagner chez elle, rue *du Four*, vis-à-vis de l'ancien bureau du *Journal de Paris*. — « A présent qu'il » n'y a plus de police, ils m'auraient crevé les » yeux; c'était leur projet. Ils m'ont prise pour une » fille publique, parce que je vis seule. — « Hé! » qui êtes-vous? — La fille naturelle d'une femme » entretenue nommée d'abord *Saint-Cyr*, puis *Vau-* » *dreuil;* elle ne m'a jamais nommé mon père, que » *Le Manteau bleu*. » Ce nom était celui que me donnaient *Saint-Cyr* et *Victoire* sa camarade. Après quelques autres éclaircissements, nous nous trouvâmes le père et l'enfant... Je l'ai réunie avec mes autres filles, dont je vais parler, surtout avec la fille de Victoire Saintonge, qui devint son inséparable.

— 25 —

1790 ROSALIE PIERRE-SARRAZIN. Grande et jolie per-

sonne, fille de Mlle Nazanje et la mienne, retrouvée comme Sophie, par hasard. Elle n'a pu m'instruire du sort de sa mère; mais elle m'a été si parfaitement attachée, qu'elle est devenue une de mes filles les plus chères. Outre Victoire, je la liai avec Sophie, et je les engageai à se soutenir mutuellement. Ce qu'elles ont fait jusqu'à leur départ.

— 26 —

Félicité Fidot, et Orsine Quenette. C'est ici où je sens l'inconvénient de publier trop tôt un Ouvrage tel que celui-ci. Je ne puis absolument rien dire de la première, dont le sort se fait. La seconde est devenue coupable depuis 90, et je me tais. Elles sont mes filles. 1786 1792

— 27 —

Adèle ou Dælie Cærigot *(a)*. On connaît, par mon Histoire, l'origine de cette fille charmante, dont nous ne nous sommes fait confidence, sa mère et moi, que dans un temps très avancé. Je savais bien ce qui devait résulter; mais tout le reste du monde était surpris. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette chatouilleuse histoire, quoiqu'elle rie à mon cœur... J'honore Dælie et ses sœurs. 1786

— 28 —

Madame Nilof, horlogère, la même que Filette-Alanette. C'est la fille de Louise. Je renvoie à la 1790

(*a*) Adèle Mérigot, fille du libraire. *(N. de l'Éd.)*

24e portrait

fin de mon Histoire, pour tous les détails qui concernent cette charmante personne. C'est une fête bien douloureuse que la sienne! Il n'y a pas encore un an que je l'ai perdue, et je n'ai pas encore célébré son anniversaire. Il m'effraye! Ho que de larmes et de sanglots!... Je vais placer ici une aventure de ma Filette, arrivée avant que je la connusse, et que j'avais retranchée du texte :

1795 C'est en 1795 que je reprends la suite de l'histoire de ma fille chérie, l'aimable *Filette*, que je vois tous les jours. Sa beauté, l'agrément de sa bouche saillante, son air de naïveté douce, lui donnèrent pour amant, dès 1791, un homme très riche, jeune et beau. Il fit tous ses efforts pour la séduire. Il loua un appartement vacant dans la maison tenue en principal par le mari; il acheta trois pendules superbes, pour l'orner, et les paya comptant, sans disputer. Il joua ensuite, le soir, aux *dames*, ou au *domino*, avec Filette, et perdit tous les jours un, quelquefois deux louis, etc. Enfin, quand il se vit bien familier, il parla. Filette ne lui répondit qu'en se couvrant de son devoir. L'amant tenta tous les moyens, même de parler au mari, pour l'engager à lui céder sa femme, moyennant vingt mille livres de rentes, pour en avoir un enfant ou deux, qui seraient les héritiers du riche et beau jeune homme. Tout fut inutile; Filette resta ferme dans sa vertu... Enfin, un soir, étant sortie pour aller chez un libraire, en revenant elle fut jetée dans une voiture leste, et emportée avec une telle rapidité, qu'il fut impossible de suivre ses traces... En arrivant dans l'endroit où on devait la descendre, on lui banda les yeux. Il était alors minuit. Elle avait voulu crier; mais on l'avait menacée.

Elle fut donc descendue, et portée très longtemps sur les bras de deux hommes, qui la déposèrent enfin dans un appartement. On lui ôta le bandeau. Filette fut éblouie des lumières, et de la richesse de sa prison. Tandis qu'elle considérait, avec surprise, dorures, peintures, estampes, meubles, le beau jeune homme parut. Filette lui reprocha vivement son action coupable. — « J'ai l'aveu de votre » mari, » lui dit-il; « le Ciel m'est témoin, que bien que » je vous adore, ce n'est pas le désir du plaisir qui m'a » fait séduire votre mari, puisque je ne pouvais pas vous » séduire vous-même; et je vous avoue, qu'à présent, » j'aime infiniment mieux que les choses soient ainsi, » puisque l'adorable Filette n'a rien à se reprocher. Ce » que je désire, est d'avoir de vous un ou deux enfants, » que j'aimerai comme moi-même et peut être davan- » tage, à cause de leur mère. J'ai toujours eu horreur » du mariage; je n'ai jamais désiré la paternité, que par » vous. J'ai acheté de votre mari la cession momentanée » de son droit de vous féconder. Je lui fais vingt mille » livres de rentes, pendant tout le temps que vous res- » terez avec moi... Et puissiez-vous y rester toujours !... » Si vous y restez dix années, la pension sera pendant » toute sa vie. Si je vous conserve vingt ans, ou qu'un » accident, autre que votre volonté, vous enlève à ma » tendresse, la rente sera foncière, et passera aux héri- » tiers que vous aurez tous deux. » Il se tut, après cette exposition. Puis, s'approchant de Filette, il voulut lui prendre la main. Elle fit un cri. — « Ne craignez rien ! » lui dit-il. « Ce n'est pas encore le moment de rechercher » vos faveurs. Vous avez un mari, et par conséquent » votre situation est douteuse; il faut qu'il s'écoule un » temps suffisant, pour qu'elle ne le soit plus. » Ces mots rassurèrent Filette, et la déterminèrent à souper. Elle

fut traitée avec des égards infinis par tous les gens de la maison, et surtout par le maître...

Six semaines s'écoulèrent : l'amant ne disait pas un seul mot d'amour ! Il occupait Filette, par des amusements innocents et variés; il s'établit ainsi une sorte de familiarité, dont il ne se prévalut jamais. Enfin, sûr que Filette était dans une situation absolument libre, il songea sérieusement à remplir son but. Il était maître de l'appartement de Filette, sans qu'elle s'en doutât. Il y entra, lorsque la tranquillité devait procurer un sommeil d'autant plus profond, que la jeune dame avait eu longtemps des insomnies, occasionnées par l'inquiétude (car le jeune homme aurait été au désespoir d'employer l'opium). Une fille de confiance, qui couchait avec Filette, à sa réquisition, se retira doucement, au moment d'entrer au lit, et ce fut le beau jeune homme qui s'y mit à sa place. Filette s'endormit sans défiance. Sa compagne, ou son compagnon, aux premiers signes de sommeil, dérangea la chemise de la Belle, toujours modestement disposée, et laissa le sommeil appesantir ses doigts velus sur elle... Il faisait très chaud. La Belle, en dormant, se mit dans une position très favorable, que l'amant sentit; il prit si bien ses mesures, qu'il fut impossible de l'éconduire, lorsqu'on s'éveilla. Filette, d'ailleurs, tenait de son père des sens fort *accensibles :* elle sortait d'un songe où elle se croyait pressée par son mari... Elle se livra. . Ce ne fut qu'une tardive réflexion, qui la fit revenir à la vérité. Elle s'écria !... La jeune fille accourut, et le beau jeune homme lui céda sa place. Filette exigea de la lumière. Elle ne vit que cette fille ! Elle voulut s'assurer... et elle s'assura... Elle se remit au lit avec elle, et rien n'arriva plus... Le lendemain, Filette était furieuse contre le jeune homme... Il lui dit : — « Madame, je me serais

» bien gardé de vous demander votre consentement!... » Je suis ravi que vous demeuriez vertueuse, même en » me rendant père!... Vous n'avez plus rien à redouter » de mes entreprises jusqu'au temps convenable. » Filette bouda, ne voulut plus le voir... Cependant il fut si doux, si poli, si complaisant, si réservé, qu'elle le souffrit insensiblement. Elle devint grosse... Alors le jeune homme lui déclara qu'elle pouvait ne pas se gêner; qu'il n'y avait rien à craindre de sa part, jusqu'après le rétablissement.

L'état de grossesse rendit Filette sensible pour l'homme à qui elle devait la maternité; mais elle le voulut cacher. Il s'en aperçut bientôt, et son bonheur redoubla, en la voyant heureuse... Elle eut une fille... Elle se rétablit. Au bout de six mois, dans un temps où elle vivait dans la meilleure intelligence avec le jeune homme, Filette se trouva encore prise... Elle se plaignit, mais doucement, et le jeune homme lui demanda mille pardons, en la quittant... Il voyait bien qu'il était pardonné; mais jamais il ne tenta d'engager Filette à le laisser coucher volontairement avec elle... Elle eut une seconde fille.

Telle était sa situation en 1796. Le jeune homme est plein de délicatesse, et quoiqu'il sache bien qu'il est aimé, il n'a pas changé de conduite; mais, instruit que Filette redoutait une infidélité matérielle, il remplace la jeune fille beaucoup plus souvent... Il n'a jamais été infidèle; jamais il n'a vu d'autre femme, et son projet est de n'en voir jamais d'autres... Je trouve que ma Filette a été très heureuse.

Commémoration de la première partie de Butte Montmartre, après la mort de Zéphire, avec SUADÈLE-AMÉLIE. 1758

— 29 —

1780 CADETTE MARGINE (nom imprimé mal à propos *Margâne, Margane,* et *Margone*). Aimable fille de la rue *Honoré,* dont l'origine ressemble à celle de Dælie, quoique avec des circonstances différentes. Mais je me serai trompé sur l'aventure du jardin des *Tuileries,* en 70; j'ai de grands doutes aujourd'hui! Quoi qu'il en soit, le vrai nom est *Margine.*

— 30 —

1756 SEPTIMANIE. Son aventure est non seulement dans cet Ouvrage, mais dans le *Pornographe,* sous la note [D].

1771 *Id.* SEPTIMANETTE REINE, fille de la précédente. Je ne répéterai pas l'aventure touchante qui mit dans mes bras Reine-Septimanette, en 1771, lorsque j'allais recevoir les derniers soupirs de ma mère. Entraînée par un sentiment plus fort que ma vertu... (elle avait quatorze ans accomplis, étant née le 26 Février 1757), je découvris trop tard que la nature était la cause de mon attachement. Si je l'avais su, je l'aurais réglé, comme j'avais fait pour ma Zéphire, et je l'aurais changé en tendresse paternelle.

1790 *Id.* SEPTIMANILLETTE, fille de Reine. Un soir que j'étais au *Palais-Royal,* je fus attaqué par deux filles, qui me voulaient emmener. Je m'y refusai, quoiqu'une d'elles m'intéressa vivement. Elle en fut si outrée

qu'elle me frappa de la main et du pied : — « Dites » donc, Monsieur le curé, est-ce que vous nous » prenez pour des *filles?* — Je le croirais à votre con- » duite. — Non; nous sommes des *ci-devantes* »... Trois mois après, elle me retrouva. — « Faisons » connaissance, » me dit-elle; « j'ai à vous parler. On » m'a dit que vous étiez auteur : faites-moi ma Vie? » Je suis fille de Septimanette, petite-fille de Septi- » manie; je me nomme Septimanillette-Henriette- » Estelle. Mon père m'a faite dans un coche. Il allait » voir sa mère; ma mère, âgée de quatorze ans, » mais jolie !... allait à Courtenay.., On m'a dit » que c'en était assez pour que vous fissiez mon » histoire. — Oui; car je sais le reste : votre père » s'appelait *Bertrò*. — Justement! Comment le » savez-vous? — Je suis son meilleur ami. — Ha! » cher homme! vous serez aussi le mien! — Es- » telle! hé! si j'étais Bertrò? » Elle se jeta dans mes bras... Et depuis ce moment, elle m'a honoré, chéri, jusqu'à son départ, pour aller auprès de sa sœur Colart.

— 30 —

Madame DE BEAUHARNAIS. La qualité n'est pas 1788
un titre pour être dans ce *Calendrier :* l'état le plus vil n'en exclut pas, pourvu qu'on m'ait aimé... Toute femme est femme, et si le cœur est bon, la prostituée est pour moi l'égale d'une reine, d'une sainte... Je n'aurai plus que des peines et des infirmités, le reste de ma vie : honneur à qui les soula-

gera! Si c'est une fille publique, je l'honorerai, la fêterai, la célébrerai... Si c'est une femme plus relevée, qui ait des mœurs, de la vertu, de la beauté, tant mieux pour elle, et sans doute pour moi! mais j'honore également le bon cœur...

J'ai reservé FANNY MOUCHARD, jadis comtesse de Beauharnais, pour terminer mon *Calendrier*. Elle réunit la beauté à l'esprit, au talent des vers, c'est SAPHO. Elle a voulu voir Rome, et fouler de son pied délicat la terre où reposent les Scipions, les Catons, les Césars, les Horace, les Cicéron, les Sénèque, les Titus, les Trajan, les Antonin, les Pertinax, les Julien; et Tasse, et Raphaël, et Arioste, et... je ne le mettrai pas. Mais, ô Fanny! pourquoi nous avoir privés de ces rendez-vous délicieux qui nous mettaient au courant des sciences, des arts, et des nouvelles?... Adieu, Fanny; nous ne nous verrons plus, mais je vous regretterai. Puissiez-vous lire bientôt cet Ouvrage immortel, malgré tous les sots qui s'en plaindront. Les *La Harpe,* les *Marmontel,* les *Panckoucke,* les *Mallet-Dupant,* les *Senafton,* les *Millin,* les *Guinguenet,* en frémiront : mais que m'importe? Je n'ai pas dit tout le mal que je sais d'eux. Ha! s'ils le voyaient!... J'ai tout su, Fanny, pour faire mes *Contemporaines,* en soixante-cinq volumes : que certaines gens, qui ont beaucoup clabaudé, me sachent gré de mes réticences!... Ici, je n'ai jamais succombé à la tentation de médire : j'ai toujours tu ce qui ne me regardait pas. Hé! que diraient A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T V, si j'avais dit

d'eux tout ce que j'en savais! Si j'avais dit que XVI a accepté la proposition d'un père putatif, de venir déflorer la fille de sa femme, et d'en faire une catin? Et cet homme est de l'Instruction publique... Si j'avais détaillé toutes les infamies de l'épouse de XVII, infamies capables de faire baisser éternellement la vue à ses enfants!... Si j'avais exposé clairement la conduite criminelle de VI, séduisant une fille, la réduisant au désespoir; s'entendant avec la mère intrigante et corrompue d'une autre, pour en avoir la fraîcheur, par un mariage de trois mois, divorce convenu, à condition d'une pension sur la dot de la future épouse riche! c'est entasser les turpitudes : et cet homme est... O Nation! comme on te trompe!... Mais où m'égaré-je?... Non seulement Madame de Beauharnais m'a montré de l'amitié, mais elle a aimé ma fille Marion. Bénie soit-elle!

J'honore le même jour Madame de Luynes, 1790
Madame de Mailly (ci-devant duchesses); Madame de Chalais; Mademoiselle d'Argenson; Madame de Gemonville et Madame de Clermont-Tonnerre.

Voilà mon Lecteur, toutes les femmes que j'ai connues avec intérêt. Je n'en ai oublié qu'une, parce que son nom est le double d'une autre fille, de *Tonton Lenclos*. Il faut la placer en troisième, 6 Décembre.

6 *ter*.

1786 TONTETTE LABRANQUE, dite la *Petite Cordonnière,* héroïne du Duc *Multipliandre* dans les *Lettres du Tombeau*. Elle avait pour amant le garçon du marchand de vin *Laurens :* ce garçon voulait avoir une jolie tante du même âge avec la nièce, plus petite, plus éveillée, mais n'ayant pas autant de leste dans la taille. Tontette, outre sa jolie figure, avait deux autres perfections : une superbe gorge et un joli pied. Je lui fis demander un entretien, pour l'instruire. Elle vint chez moi Nous causâmes : je lui détaillai tout ce que je savais. Elle fut très affligée. Des larmes lui vinrent aux yeux. Je la consolai, en la louant beaucoup ! Elle me dit : — « Il me reproche de » trop aimer !... Ha ! pourtant, je vous assure... que... » je renoncerai à lui, s'il continue ! » Elle me quitta, et a rompu.

Fin de mon Calendrier.

Depuis ce Calendrier écrit, j'ai découvert, au Palais-Royal, plusieurs filles des femmes que je commémore. Je vais tâcher de les faire connaître, pour qu'un jour leur origine puisse leur être utile auprès de quelque lecteur bienveillant. Je ne serai plus : mais bénis soient à jamais ceux qui me rendront dans les miens quelque service ! Voici les noms :

1791 1. SÉRAPHINE, fille de Rosalie Prudhomme. On l'appelait aussi BELLES-ÉPAULES : elle les avait grasses, blanches, et toujours fort découvertes. Elle était d'ailleurs faite au tour. Elle m'avait frappé ; mais comme elle pa-

raissait avoir du dédain pour mon âge, je ne lui parlais pas : « Tant mieux ! » pensais-je, « elle a un vice de moins ! » Un soir, au mois d'Octobre 1790, elle me parla enfin. Je fus enchanté d'avoir occasion de la connaître par un entretien. Nous allâmes chez elle. Je la regardai aux lumières, et lui trouvant des traits connus, je lui parlai de sa mère. — « Elle est fille d'un chantre de *Saint-Séve-* » *rin.* — Qui se nomme *Prudhomme.* » Séraphine se trou- bla un peu : — « Elle est là, » me dit-elle ; « je la nourris. » Elle l'appela. Je la reconnus. Cette infortunée se jeta dans mes bras : — « Voilà mon gagne-pain, » me dit-elle, « et c'est toi qui me l'as donné. — Quoi ! s'écria Séraphine, « est-ce que c'est là monsieur *Pornographe ?* » — Oui, mon enfant. — Ha ! puisqu'il est mon père, » il n'est plus vieux. » Et elle vint me caresser. Depuis, elle ne me rencontre pas sans accourir me baiser la main ; puis elle s'éloigne attendrie... Sa sœur COLART l'a sauvée, comme les autres, dont j'ai annoncé le voyage.

2. Mlle TIMON L.-J.-M.-D.-P.-C. L'origine de cette fille est singulière ! Un sot fréquentait une intrigante en 1769. Il proposa à un homme de sa connaissance de la voir. Cet homme y alla. L'intrigante se laissa faire une fille par cet homme, et en accoucha secrètement. Elle se fit ensuite épouser par le sot, qui l'a longtemps adorée. Elle portait ses vues plus loin : c'était de faire épouser sa fille au fils d'une première femme de son nouveau mari. Pour cela, elle donna sa fille à une femme de S.-C., qui avait perdu la sienne, et qui la voulait remplacer par une supposée. Cette femme éleva Timonette comme sienne, et la maria comme telle au beau-fils de l'intrigante. Alors celle-ci, se voyant à sa place de mère,

déclara la vérité à sa fille. Timonette la détestait : elle fut désespérée !... Pour la consoler, Potirette (l'intrigante), lui nomma son père. Timonette s'assura de la vérité, que j'ai confirmée, et qui la consola.

3. J'ai parlé d'Estelle, la même qui me frappa.

4. Cécile ; et 5. Rosette, filles de la petite Duval.

6. Lutine-Pornographette, jolie compagne de Cécile et Rosette, seconde fille de Maguelonne. Elle allait frappant d'une baguette, puis marchait modeste et sérieuse.

7. Fédérique, fille de la grande blonde Laurence, compagne de Bathilde, et née vers 1767. Elle avait vingt-trois ans en 1790, quand nous nous reconnûmes.

8. Sophiette, fille de Sophie, fille naturelle.

Quant à Éléonorine, à Thérésette, Alanette, ce sont des noms doublement employés.

Yvette V. est cachée sous un faux nom, sa mère ne voulant pas que je la fasse connaître, non plus un scélérat qui l'a trompée.

Céleste Folleville, troisième fille de Maguelonne, et plus jeune que Lutine ; car il fut un temps qu'à chaque rencontre éloignée, nous avions une fille, Maguelonne et moi.

Toutes ces sœurs sont avec Ad. Colart ; ainsi, je suis tranquille sur leur sort.

ÉPILOGUE

J'AI tout dit. Je me suis immolé; quelquefois les autres. Le pouvais-je pour ceux-ci? Oui. Le mal que je leur fais, ainsi qu'à moi, n'est pas réel; et le bien public est certain. Parler de quelqu'un, c'est augmenter son existence; n'en rien dire, c'est aider la mort... Mais souvent je n'ai pas détaillé. Par exemple, quand je parle des filles publiques, je ne spécifie pas assez les avis que je leur donne, et comme je tâche de me rendre utile à ces êtres dégradés. Et cependant, sous ce point de vue, je l'ai bien plus été que les abbés *de l'Épée* et *Sicard!* J'ai, comme eux, et plus qu'eux, remis à la Société des êtres perdus pour elle, non par la Nature, mais par le Vice...

Je vais, dans un moment, exposer quelques-uns des abus dont je préservais ces infortunées, et l'espèce humaine. Mais auparavant, une *question*. Honnête Lecteur, j'ai dit qu'il est des filles publiques que j'honore : ne craignez pas que les femmes honnêtes qui vivront encore à mon décès, s'en trouvent déshonorées! Ce n'est pas le *Vice* que j'honore, mais la *Vertu* dans le *Vice*. Croyez-vous que toutes les filles publiques soient vicieuses? Oui, vous le croyez, je le vois; mon âme, qui vous contemple d'avance, en écrivant ceci, vous voit persuadé de cette vérité prétendue, que j'ai crue comme vous. Hé bien! vous vous trompez; nous nous trompions... J'ai vu deux sœurs qui étaient femmes publiques, et qui n'étaient plus vicieuses. C'est à ôter le Vice de leur état qu'elles s'appliquaient, et c'est à l'ôter du cœur de cent de leurs pareilles que je me suis appliqué. Je leur disais, d'après les peines des deux sœurs :

« Mes bonnes amies, si votre état était absolument intolérable, comme celui de voleur, » ou de moine, je vous dirais : Il n'est pas né- » cessaire que vous viviez; mourez... Mais » votre état non seulement n'est pas intolérable,

» mais il est nécessaire dans nos mœurs, avec » notre monogamie; il n'est pas le dernier des » états, pourvu que vous ne vous avilissiez ja- » mais jusqu'à la masturbation des hommes, à » l'anusation, à l'oralité, à la mamillation. » (Je leur expliquais ces mots : chez les Latins, *masturbari, pædicare, fellare, mamillare*) « Com- » portez-vous naturellement, et, pour ne » pas exposer votre santé, que votre honnêteté » seule vous fasse des pratiques. Sachez vous » les attacher, comme faisaient les anciennes » courtisanes Grecques, et si vous y parvenez, » loin de fuir les enfants, tâchez d'en faire, et » de vous attacher les pères. Dès que vous » pourrez n'avoir qu'un homme, n'ayez que » celui-là. Qu'alors votre fidélité soit sans » exemple. Souffrez tout de lui; car il vaut » mieux souffrir les mauvais traitements d'un » seul homme, que d'être prostituée à plusieurs. » Si vous ne pouvez parvenir à la *monandrie,* ne » vous en désespérez pas : vous êtes encore » utiles. Par les plaisirs recherchés que vous » donnerez, par les délices de votre possession, » retenez les hommes sensuels dans les routes » de la nature, et les empêchez, ou de s'égarer

» avec d'autres moins *morales* que vous, ou de
» perdre leur santé, avec de moins soigneuses...
» Ne soyez jamais exigeantes, tracassières;
» songez que les filles de votre espèce sont un
» délassement pour l'homme, de véritables prê-
» tresses de la Volupté. Respectez-vous. Tant
» que vous ne ferez pas tout ce qui dépend de
» vous pour vous faire préférer par la propreté
» du corps, la douceur des manières, le charme
» des caresses, vous serez viles et coupables.
» Mais dès que vous aurez fait tout ce qui dé-
» pend de vous pour vous faire préférer, par la
» propreté, la sainеté du corps, la douceur des
» manières, le charme des caresses, vous serez
» estimables, utiles. Aussitôt que vous serez
» parvenues à fixer un homme, et que vous
» serez devenue *monandres,* c'est-à-dire une
» femme à un seul homme, vous cesserez d'être
» *catins.* Ce n'est pas qu'il soit dans la nature
» qu'une femme appartienne à seul homme :
» cela n'existe que dans la loi sociale. Vous
» n'avez donc pas outragé la Nature, tant que
« vous n'avez pas reçu coup sur coup plusieurs
» hommes; que vous n'avez ni *masturbé,* ni *pé-*
» *diqué,* ni *oré,* ni *mammé!* Vous n'êtes donc pas

» dégradées : vous pouvez revenir à l'honnêteté,
» à l'honneur, mes filles ! »

Celles qui avaient de l'âme (et toutes mes filles en avaient) profitaient de mes leçons, dès que l'occasion s'en présentait. Je les ramenais ainsi doucement à la nature, au mariage.

Et voilà comme j'opère le bien, obscurément, sans bruit. Aussi ne suis-je prôné de personne.

FIN

DU TOME TREIZIÈME

TABLE DES PORTRAITS

PROJETÉS PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

I. PIERRE RESTIF, quarante ans; doit être placé le premier, en frontispice du volume de *Calendrier*.

II. EDME RESTIF, soixante-douze ans, et BARBARE FERLET, soixante ans, sur la même estampe, se regardant. Mon père en perruque négligée, ma mère en bonnet demi-monté. *Page* 5.

III. NICOLAS FERLET, et LOUIS-BÉNIGNE COLLET, soixante-douze ans : en une seule estampe et en regard; le premier en *paysan* par les cheveux, le second en *perruque ronde*. *P.* 6.

IV. Mère SAINT-AUGUSTIN, trente-six ans, et ROSALIE, sa secrétaire, dix-sept ans; la première en *sœur Pauline* d'hôpital, coiffée de noir; la seconde, coiffée de noir et blanc un chignon coquet de grand bonnet. *P.* 18.

V. MARGUERITE PARIS, quarante ans : coiffée en gouvernante dévote, mais coquette; chignon élégant, etc., gorge encore apparente. *P.* 21.

VI. JEANNETTE ROUSSEAU, dix-huit ans : figure sérieuse, modeste et charmante! jolie brune; coiffée comme Marguerite Pâris, et plus élégamment encore; gorge couverte. *P.* 29.

VII. Madame PARANGON, vingt-six ans : coiffée en dame, mais en bonnet, non en cheveux; gorge couverte. *P.* 56.

VIII. Mademoiselle FANCHETTE, seize ans : coiffée en cheveux, sans fichu, mais ayant un gros bouquet. *P.* 57.

IX. MADELON BARON, dix-neuf ans : en demoiselle de goût, petit bonnet monté; gorge très apparente. *P.* 35.

X. COLOMBE : coiffée comme Edmée Servigné, un grand bonnet du meilleur goût; avant-front et chignon élégants. Gorge visible. *P.* 50.

XI. EDMÉE SERVIGNÉ, dix-sept ans : coiffée comme la précédente, le chignon plus pendant, les cheveux de l'avant-front plus bouffants; gorge soupçonnée. *P.* 32.

XII. TOINETTE DOMINÉ, vingt-un ans, et TIENNETTE, dix-neuf ans : deux jolies chambrières; coiffées comme Edmée Servigné, gorge couverte. *P.* 51.

XIII. MARIANNE TANGIS : coiffée en demi-demoiselle, ou en bouchère et charcutière de Paris; gorge non vue, mais repoussant le mouchoir. *P.* 57.

XIV. VICTOIRE SCOFON, vingt ans : coiffée en Parisienne de 1755; visage rond; gorge soupçonnée; tâcher d'exprimer le charme riant de son œil. *P.* 73.

XV. JEANNETTE DEMAILLY : jeune blonde charmante! visage ovale; coiffée en demoiselle de 1755; gorge couverte. *P.* 74.

XVI. ZÉPHIRE. Blonde mignonne; cheveux touffus, noués sur la tête, et retombants comme à la précédente. Gorge couverte. *P.* 96.

XVII. HENRIETTE KIRCHER : jolie blonde Anglaise, coiffée en chapeau de sa nation; gorge couverte. *P.* 98.

XVIII. AGNÈS-LEBÈGUE : figure dure et méchante; sans gorge. *P.* 107.

XIX. AGNÈS RESTIF : brune au visage ovale, vingt-quatre ans; en même estampe avec sa sœur MARION, au visage rond, vingt ans. *P.* 107.

XX. ROSE et EUGÉNIE BOURGEOIS, deux sœurs : Rose, dix-huit ans, le visage ovale; Eugénie, quinze ans, le visage rond. Gorge couverte. *P.* 110.

XXI. OMPHALE : en demoiselle, vingt-six à vingt-sept ans. EDMÉE-COLETTE, cinq ans, coiffée en cheveux. *P.* 102.

XXII. LOUISE et THÉRÈSE. Louise, dix-neuf ans, le visage rond; Thérèse, vingt ans, ovale; la première a le sein apparent, la seconde couvert. *P.* 182.

XXIII. ÉLÉONORE DE GLANCÉ, fille de Reine Giraud : belle blonde, coiffée en cheveux superbes et touffus, noués et retombant en chignon flottant; gorge apparente. *P.* 91.

XXIV. FILETTE-ALANETTE, vingt-cinq ans; ADÈLE, ou DÆLIE, dix-sept ans; CADETTE MARGINE. Filette, blonde cendrée mignonne, Dælie, brune au visage ovale; Cadette, brune au visage ovale et enfantin. *P.* 292 *et* 296.

TABLE DU CALENDRIER

JANVIER

1 Edme Restif.
Barbare Ferlet.
Agathe Tilhien.
Nicolas Ferlet.
Louis-B. Collet.
2 Reine Miné.
3 Marie Piot.
4 Madeleine Piot.
5 Nannette Piot.
6 Catherine Panneterat.
7 Nannette Bélin.
8 Nannette Couchat.
9 Madeleine Champeaux.
10 Fanchon Berthier.
11 Marie Fouard.
12 Madeleine Piot.
13 Madeleine Droinc.
14 Marguerite Miné.
15 Nannette Précy.
16 Julie Barbier.
17 Edmée Boissard.
18 Ursule Lamas.
19 Nannette Gauterin.
20 Suzanne Colas.
21 Geneviève.
22 Sophie Compagnot.
23 Monique Cuisinier.
24 Joséphine Collet.
25 Claudine Boudard.
26 Goton Dathé.
27 Louison Boujat.
28 Marie Droinc.
29 Jeanne Dondaine.
30 Marthe-Marguerite Bourdillat.
31 Anne Bourdillat.

FÉVRIER

1 Honorine et Ursule Simon.
2 Cathain Doré.
3 Georgette Lemoyne.
4 Catiche Restif.
5 Pauline Pigache.
6 Hélène Clou.
7 Sœur Mélanie.
8 Sœur Pinon.
9 Sœur Saint-Augustin.
10 Rosalie, ou Choux-Choux.
11 Paule.
12 Manon-E. Leriche.
13 Esther la noire.
14 Mme Hennebenne.
15 Suzanne Decourtives.
16 Marguerite Pâris.
17 Nannette Nolin.
18 Mme Nolin.
19 Mme Chevrier.
20 Marianne Taboué.
21 Joséphette Adine.
22 Mlle Droinc.
23 Mme de Germigny.
24 Sophie Jeudi.
25 Manon Prudhot.
26 Jacquette Collet.
27 Agathe Quatrevaux.
28 Jeanne Tilhien.
29 Michelle-Edmée Gueneau.
Eusébie Nombret.

MARS

1 Jeannette Rousseau.
2 Marie-Jeanne Lévêque.
3 Aimée Châtelain.
4 Manon Gauthier.
5 Manon Palestine.
6 Edmée Servigné.
7 Catherine Servigné.
8 Tiennette.
9 Mlle Debierne.
10 Marianne Cuisin.
11 Laurette Monin.
12 Nannon Prévost.
13 Madelon Baron.
14 Émilie Laloge.
15 Thérèse Lalois.
16 Julie Dugravier.
17 Hortense Buisson.
18 Xérine Legueux.
19 Maîne Blonde.
20 Agathe Bourdignon.
21 Berdon Baron.
22 Manon Baron.
23 Marianne Tartre.
24 Manon Léger.
25 Aglaé Ferrand.
26 Edmée Ferrand.
27 Madelon Ferrand.

28 La jeune veuve Pernon.
29 Médérique Maufront.
30 Sophie Douy.
31 Agathe Laurent.

AVRIL

1 Marianne Lagneau.
2 Isabelle Lucot.
3 Amatre Guiller.
4 Tonton Lenclos.
5 Filipote.
6 Annette Bourdeaux.
7 Églé Carouge.
8 Philis Hollier.
9 Goton.
10 Doris Bourdillat.
11 Dircé Bourdillat.
12 Mamertine Hérissé.
13 Manette Hérisson.
14 Eulalie Gremmerey.
15 Cécile Pouillot.
16 Ferdinande-Aglaé Dhall.
17 Narcisse Dhall.
18 Maurette, ou Aurette Coquille.
19 Naturelle Borne.
20 Colombe.
21 Toinette Dominé.
22 Nannette la laide.
23 La jolie Marote.
24 Pélagie Prevot (Percinette).
25 Ursule Meslot.
26 Joséphine Fourchot.
27 Julie de Gurgis.
28 Mme Linard.
29 Marianne Geolin.
30 Jeannette Geolin.

MAI

1 Madame Parangon.
Fanchette Collet, sa sœur.
2 Maîne Lebègue.
3 Marianne Tangis.
4 Églé Corhaux.
5 Pauline.
6 Joséphine Fleury.
7 Luce Drin.
8 Mlle Tangis l'aînée.
9 Jeanne Girard.
10 Sophie Chavagny.
11 Joséphine Gendot.
12 Marianne Gendot.
13 Mme Duminy.
14 Mme Gendot.
15 Dorothée Tangis.
16 La grande Lacour aînée.
17 Suzon Lacour.
18 Claudon et Marianne Roullot.
19 Edmée Julien.

20 Manon Julien.
21 Cécile Ravet.
22 Marie Belier.
23 Suzon Duchamps.
24 Aurette, ou Menestrelle.
25 Ève Dallis.
26 Nannette Chindé.
27 Catherine Lointron.
28 Manon Julien.
29 Manon Duvet.
30 Agnès Morillon.

JUIN

1 Rose Lambelin.
2 Adelaïde Poulet (Mme Chouin).
3 Hélène Luidivine.
4 Colette Collet.
Fanchette Collet.
5 Victoire Scofon (Mme Greslot).
6 Charlotte Merey.
7 Louise Lemaire.
8 Mme Lallemant.
Mme Beugnet.
9 Jeannette Demailly.
10 Séraphine Jolon.
Agathe Fagard.
11 Mme Leprince.
12 Septimanie.
13 Mme Beugnet-Pointot.
14 Mlle Guéant.
15 Sibylle Argeville.
16 Edmée Giraud.
17 Reine Giraud.
18 Julie Du Rumin.
Sophie Du Rumin.
19 Manon Lavergne.
20 Rose Vignon.
21 Rosalie Levasseur.
22 Thérèse.
23 Bonne Sellier.
24 Sophronie - Françoise Sellier.
25 Pèlerine Ébret.
26 Élisabeth Leriche.
27 Armide Camargo.
28 Adelaïde Desmarais.
29 Cécile Decoussy.
30 Séraphine Destroches.

JUILLET

1 Madelon Destroches.
2 Agathe Fagard.
3 Léonor Ébor-Poupart.
4 Annette.
5 Suzette.
6 Fillette et Stanislette Thévenet.
7 Éléonore.
8 Léonore Giraud.
9 Zoé Delaporte.
10 Spirette Laval.

11 Aurore.
12 Victrice Darq.
13 Mme Doubleton.
14 Zéphire Restif
15 Sophie Van-Wolxem.
16 Sidonie Mentelle.
17 Junie Prudhomme.
18 Jacquette Baptiste.
Mme Deschamps.
19 Amélie-Suadèle Guisland.
20 Marie Saquart, ou Manon.
21 Henriette Kircher.
22 Bathilde.
23 Joconde Sailly.
24 Victoire, de Versailles.
25 Claire Morizot.
26 Marie Jehannin.
27 Marianne Milan.
28 Lydie et Clairette Valsuzon.
29 Manette Teinturier.
30 Manon Duveau.
31 Omphale-Julie.
Hypsipyle.

AUGUSTE

1 Edmée-Colette.
2 Christine-Vitteaux.
3 Yonne-Bellecour.
4 Brigitte Salins.
5 Michelle-Gabrielle Gueneau.
6 Isabelle Lefaucheux.
7 Laurence.
8 Louison Durand.
9 Agnès Lebègue.
10 Agnès Restif.
11 Marion Restif.
12 Claudon Roullot.
13 Élisabeth-Désirée Didier.
Mimi Edmet.
14 Mme Caraqua (Chéreau).
Lambertine Debée.
15 Adelaïde Nicard.
16 Hélène Brocard.
17 Gertrude Saint-Cyr.
18 Victoire.
19 Rose Bourgeois.
20 Eugénie Bourgeois.
21 Julie Talon.
Jovienne Brûlée (Chouchou).
22 Humaine Talon (Mme Desvignes).
23 Sara Krammer.
24 Agathe Lamèle.
25 Mme Hollier.
26 Julie d'Auvergne.
27 Melquière.
28 Zoa; Psyché.
29 Émilie Ronait.

30 Adelaïde Nazange.
31 Mme Meunot

SEPTEMBRE

1 Hélène Senlaur.
2 Apolline Canapé.
3 Mlle Nautra.
4 Mlles Ormilly.
5 Mme Tracham
6 Alexandrine Bel.
7 Hélénette.
8 Dorothée Millier.
9 Mme Agard.
10 Mme Baptiste.
11 La petite Rosette.
12 Mlle Mauviette.
13 Sophie Myrien.
14 Victoire Dorneval.
15 Claire Germain.
16 Rose Mauduit.
17 Justine Sujer.
18 Fanchonnette Giet.
19 Sophie Derennefort.
20 Mme Saniez.
21 Mme Quelve.
22 Mme Werkawin.
23 Éléonore Roussel.
24 Françoise Bienfaite.
25 Adelaïde Lebrun.
26 Henriette Duplessis.
27 Eusébie.
28 Eulalie.
29 Zilia.
30 Vespérie.

OCTOBRE

1 Élise Tulout.
2 Adelaïde Tayi.
3 Lisette Varin.
4 Agathe George.
5 Aglaé George.
6 Cécile George.
7 Esthérette.
8 Adelaïde Lhuilier.
9 Pétronille la blonde.
10 Julite Tenlaur.
11 Reine Courtenay.
12 Joséphette Restif.
13 Ursule Charruat.
14 Zaïre.
15 Pauline Errelavy.
(Le soir) Valentine, ou la Sauteuse..
16 Manon Wallon.
17 Colette Sarrazin.
18 Joséphine Desclazeaux.
19 Mlles Edemrol.
20 Agathe Prévost.
21 Louise-Élisabeth Allan.
Thérèse Desrais.
22 Mme Devimes.
23 Agathine.
24 Maguelonne.
25 Aline, ou l'Araignée.

26 Cécile Duval.
27 Angélique Nimot.
28 Rose Gauthier.
29 Blanche Quillan.
Mme Qualilu.
30 Jeanne et Babet Maricot.
31 Louise Davré.

NOVEMBRE

1 Céleste et Julie Bertrand.
2 Javote l'Agréministe.
3 Rosette Vaillant.
4 Augusta Dubreuil.
Naïs Filon.
5 Panette Froger.
6 Aurore-M. Tozirap.
7 Reine Horion.
8 Aglaé Ellos.
9 Dorée Juvisy.
10 Rosalie Prudhomme.
11 Julie d'Étange.
12 Angélique et Faustine Decour.
13 Virginie François.
14 Améthyste Monclar.
15 Rosalie Poinot.
Manon-Sophie Poinot.
16 Florence Jobard.
17 Suzanne Fister.
18 Victoire Odnol.
19 Hubertine Schell.
20 Suzanne Lebègue.
21 Agathe Sanloci.
22 Mme Lebel.
23 Aglaé Delatouche.
24 Adelaïde Colard.
25 Aurore; Fanchonnette; Clotilde.
26 Aimonde Hollier, dite Dartois.
27 Sara Debée.
28 Minette Saint-Léger
29 Bastienne Dumoulin; Joséphine Dupont-Lambert; Rosalie Damourette; Catherine Danton.
30 Rosalie Relloche; Joséphine Elvé; Sauvée; Saint-Brieuc.

DÉCEMBRE

1 Zéphirette.
2 Mélite Glatz, et Willelmine Wurmser.
3 Victoire Nilrem.
4 Calixte Decourtives.
5 Genovèfe Tilorier, ou Mme Maillard.
6 Mme Marie-Rose Nilrem; Tontette Penissier; Tontette Labranque.